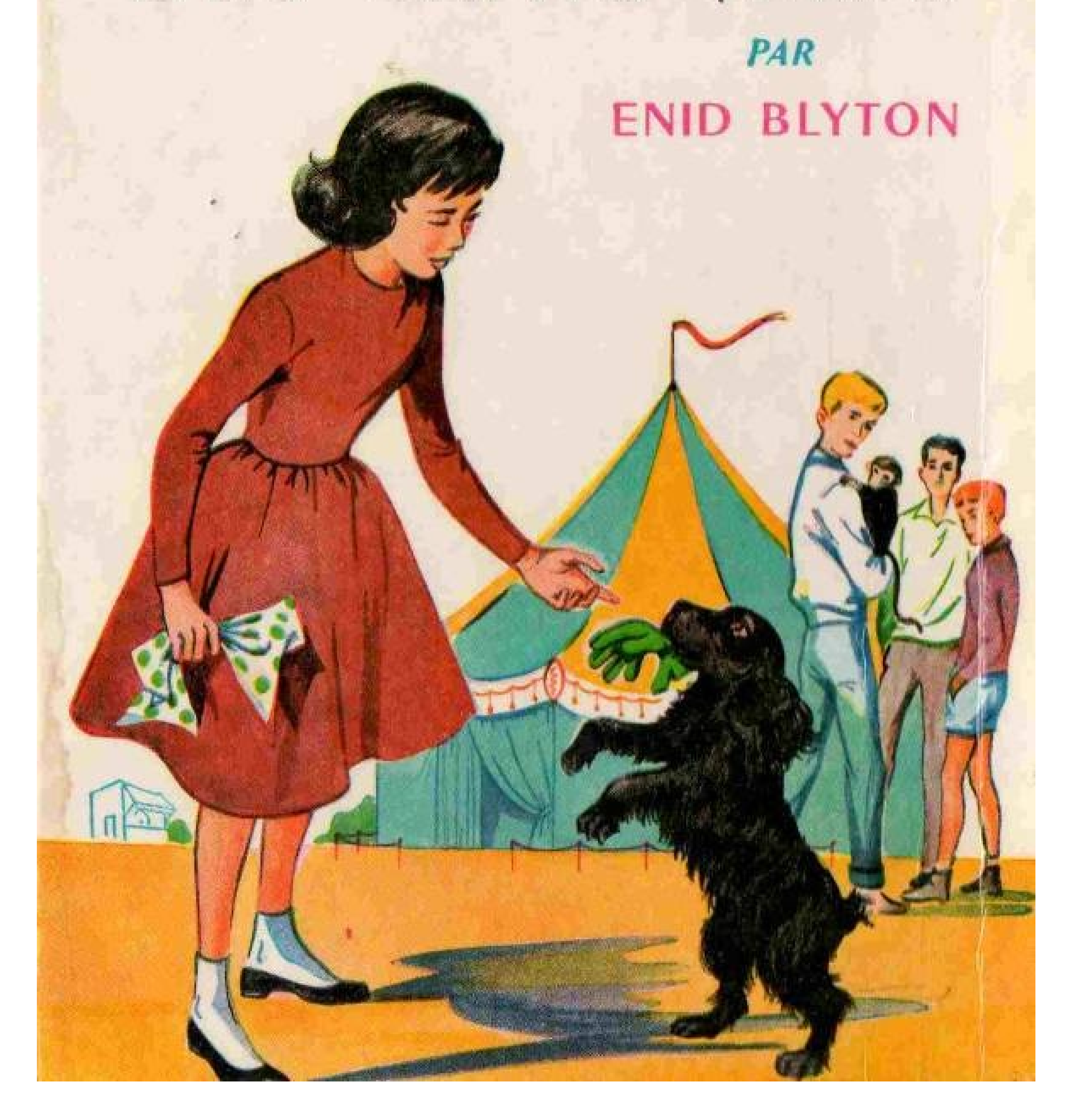

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE
LE MYSTÈRE DES GANTS VERTS
PAR
ENID BLYTON

ENID BLYTON

LE MYSTÈRE DES GANTS VERTS

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE
42

DU MÊME AUTEUR

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose :

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en vacances
Le Club des Cinq joue et gagne
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en randonnée
Le Club des Cinq au bord de la mer
Le Club des Cinq et les Gitans
Le Club des Cinq en roulotte
La Locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les Papillons
Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile
Le Club des Cinq et le Coffre aux Merveilles
La Boussole du Club des Cinq
Le Club des Cinq aux sports d'hiver

Série « Clan des Sept »

Un Exploit du Clan des Sept
Le Carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la Rescousse
Le Clan des Sept et l'Homme de Paille
Le Télescope du Clan des Sept
Le Violon du Clan des Sept
L'Avion du Clan des Sept

Série « Mystère »

Le Mystère du Vieux Manoir
Le Mystère des Gants verts
Le Mystère du Carillon
Le Mystère de la Roche percée
Le Mystère de l'Ile aux Mouettes
Le Mystère de Monsieur Personne
Le Mystère du Nid d'Aigle
Le Mystère des Voleurs volés

Série « Oui-Oui »

Oui-oui au Pays des Jouets
Oui-Oui et la voiture jaune
Oui-Oui chauffeur de taxi
Oui-Oui veut faire fortune
Bravo, Oui-Oui !
Oui-Oui va à l'école

Série « Famille Tant-Mieux »

La Famille Tant-Mieux
La Famille Tant-Mieux en péniche

Série « Belles Histoires »

Bonjour, les amis !

Histoires des quatre saisons

Fido chien de berger

dans l'Idéal-Bibliothèque :

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq se distingue
Le Club des Cinq en péril

Série « Mystère »

Le Mystère du Golfe bleu
Le Mystère de la Cascade
Le Mystère du Vaisseau perdu
Le Mystère de l'Hélicoptère
Le Mystère du Mondial-Circus
Le Mystère du Pavillon rose
Le Mystère de la Rivière noire
Le Mystère du Camp de vacances

Deux Jumelles en pension
Deux Jumelles et trois camarades

3/64

LE MYSTÈRE DES GANTS VERTS

par ENID BLYTON

*

QUEL est le mystérieux voleur qui, sans laisser de traces, pénètre dans tous les châteaux de la région pour y dérober de précieux documents? Appartient-il à la dangereuse bande des Mains Vertes, ainsi nommée parce que ses membres portent des gants verts?

Tout à fait par hasard, Roger, sa sœur Nelly et son cousin Toufou tomberont sur une piste qui les conduira à la fête foraine installée dans les environs, où ils retrouveront avec joie leur ami Sylvain et sa guenon Virginie.

Les quatre enfants se livreront alors à une passionnante enquête au cours de laquelle ils auront affaire à d'inquiétants personnages, en particulier au redoutable M. Tonnerre, le montreur d'éléphants, et à Gousta, le dresseur de chimpanzés.



TABLE DES MATIERES



CHAPITRE PREMIER

Le premier jour des vacances.

BONJOUR, p'pa! Bonjour, m'man! cria Roger en se précipitant pour embrasser ses parents qui achevaient leur petit déjeuner.

— Du calme! Du calme! grommela M. Verdier, impatienté par la brusquerie de son fils. Pourquoi descends-tu si tard? Et que fait Nelly?

— Pas la moindre idée, répliqua Roger qui déjà se servait un plein bol de café au lait et se taillait «l'imposantes tartines. Je suppose qu'elle dort encore....

— Pour aujourd'hui, c'est permis, intervint

Mme Verdier. C'est le premier jour de vacances. Mais voyons! Roger! tu ne mangeras jamais toutes ces tartines! »

Sans répondre, le jeune garçon se pencha en avant, inclina la tête et tenta de déchiffrer quelques lignes du journal que lisait son père. M. Verdier lui lança un regard irrité.

« Roger! gronda-t-il, pourquoi te contorsionnes-tu ainsi? Aurais-tu un torticolis?

— Non, je lisais seulement cet article où....

— Eh bien, ça suffit! Il est impoli de lire le journal par-dessus l'épaule de quelqu'un. Ne t'enseigne-t-on pas les bonnes manières à l'école?

— Non, p'pa. Les professeurs pensent que ça doit se faire à la maison.

— Eh bien, dit M. Verdier, je vais profiter de ces vacances pour te les apprendre! »

Au même instant, Nelly pénétrait dans la salle à manger.

« Bonjour, maman! Bonjour, papa! s'écria-t-elle gaiement. Quelle magnifique journée, pas vrai? Les vacances de Pâques commencent bien!

— Assieds-toi et déjeune, lui dit doucement sa mère. Oh! Roger! tu ne lui as presque pas laissé de lait!

— Il en reste bien assez pour elle, répliqua moqueusement le jeune garçon. D'ailleurs, elle n'en a pas besoin. Elle est trop grosse.

— Moi? protesta Nelly indignée. Ce n'est pas .vrai, dis, maman? »

M. Verdier poussa un soupir d'exaspération.

« Assieds-toi, Nelly, et déjeune! ordonna-t-il à sa fille. Quand on est en retard à table, on ne se fait pas remarquer. Nous déjeunons à huit heures

précises, je te le rappelle. Et il est déjà huit heures et demie passées. »

Là-dessus, M, Verdier replia son journal, le déposa sur la table et quitta la pièce.

« Qu'a donc papa ce matin? demanda Nelly à sa mère. Pourquoi est-il fâché contre nous?

- Votre père n'est pas fâché contre vous, répondit Mme Verdier. Mais il aime que l'on soit à l'heure pour les repas. D'autre part, il vient d'apprendre que son oncle Robert arrive demain pour passer quelques jours chez nous. Et vous savez que votre père trouve ce bon vieil oncle plutôt ennuyeux.

-Catastrophe! s'écria Roger. Où allez-vous le loger? Toufou arrive lui aussi, demain matin, et il doit prendre la chambre d'amis!

- Eh bien, il partagera ta chambre. J'y mettrai un second divan.

- Ça ne me plaît pas beaucoup, grogna Roger. Il ne cessera pas de me jouer des tours! J'accepterais volontiers de prendre Crac avec moi, mais Toufou est vraiment impossible.

- Et moi, je préfère que Crac ne couche pas dans ta chambre, répliqua Mme Verdier. C'est un bon chien, je le sais, bien qu'il soit complètement Ton, mais la place des chiens est dehors, dans la niche.

- Maman! protesta Nelly. Tu dis ça chaque fois «lue Toufou vient nous voir avec Crac! Pourtant lu sais très bien que si tu envoies Crac dans la niche, Toufou le suivra et ira dormir auprès de lui!

- Hélas! je le sais trop bien, reconnut Mme Verdier avec un soupir. Vraiment, je me demande

parfois lequel est le plus insupportable des deux, d'Eric ou de son chien ! »

Eric, que l'on avait justement surnommé « Toufou », était le cousin des deux enfants, et il possédait un bel épagneul noir appelé Crac. Comme le jeune garçon était orphelin, il passait ses vacances chez des parents ou des amis, le plus souvent chez les Verdier qui s'intéressaient à son sort et l'aimaient bien.

« Je suis curieuse de savoir ce que l'oncle Robert pensera de Toufou! reprit Nelly avec un petit rire. Je les imagine mal ensemble 1 Oncle Robert, si grave, si solennel, et Toufou si remuant, si farceur,...

— Eh bien, vous veillerez à ce qu'ils se rencontrent le moins souvent possible, dit la mère en se levant de table. Je vous laisse terminer votre déjeuner.... Mais quel appétit, grands dieux ! Comment pouvez-vous ingurgiter des quantités semblables?

—: Oh! c'est facile! » répliqua Roger avec un bon sourire.

Quand Mme Verdier eut quitté la pièce, il y eut un long moment de silence. Roger et Nelly continuaient à dévorer tartine sur tartine, et de temps à autre ils jetaient un regard joyeux vers la fenêtre. Dehors, le soleil brillait, la nature était en fleur. Les deux enfants se sentaient tout heureux d'être enfin en vacances. Plus de devoirs, plus de leçons! Pendant deux longues semaines, ils jouiraient d'une entière liberté et ne songeraient plus qu'à s'amuser, à faire de bons repas, et à parcourir la campagne avec Crac gambadant à leurs côtés.

« C'est merveilleux! dit enfin Nelly.

— Oui, épatant! » approuva Roger, qui avait deviné les pensées de sa sœur. Puis il ajouta :

« Mais je me demande comment Crac s'entendra avec Moustache ! »

Moustache était leur gros chat noir, une bête très gourmande, au poil luisant, et qui n'aimait pas être dérangée dans ses aises.

« Crac risque de lui mener la vie dure, estima Roger.

— Oh! mais Moustache le lui rendra bien, je pense! dit Nelly. Hé! goinfre! laisse-moi donc un peu de confiture! »

Roger lui passa le pot de confiture, puis il reprit en hochant la tête :

« Je me demande vraiment ce que l'oncle Robert vient faire ici en ce moment! D'habitude, il évite soigneusement de venir pendant les vacances, car il redoute les enfants comme la peste....

— Nelly! Roger! Avez-vous enfin fini? appela Mme Verdier du haut de l'escalier. Venez m'aider à transporter le lit d'Eric et à préparer les chambres !

— Jamais un instant de tranquillité ! soupira Roger. Allons, viens, Nelly! Donnons un coup de main à maman.»

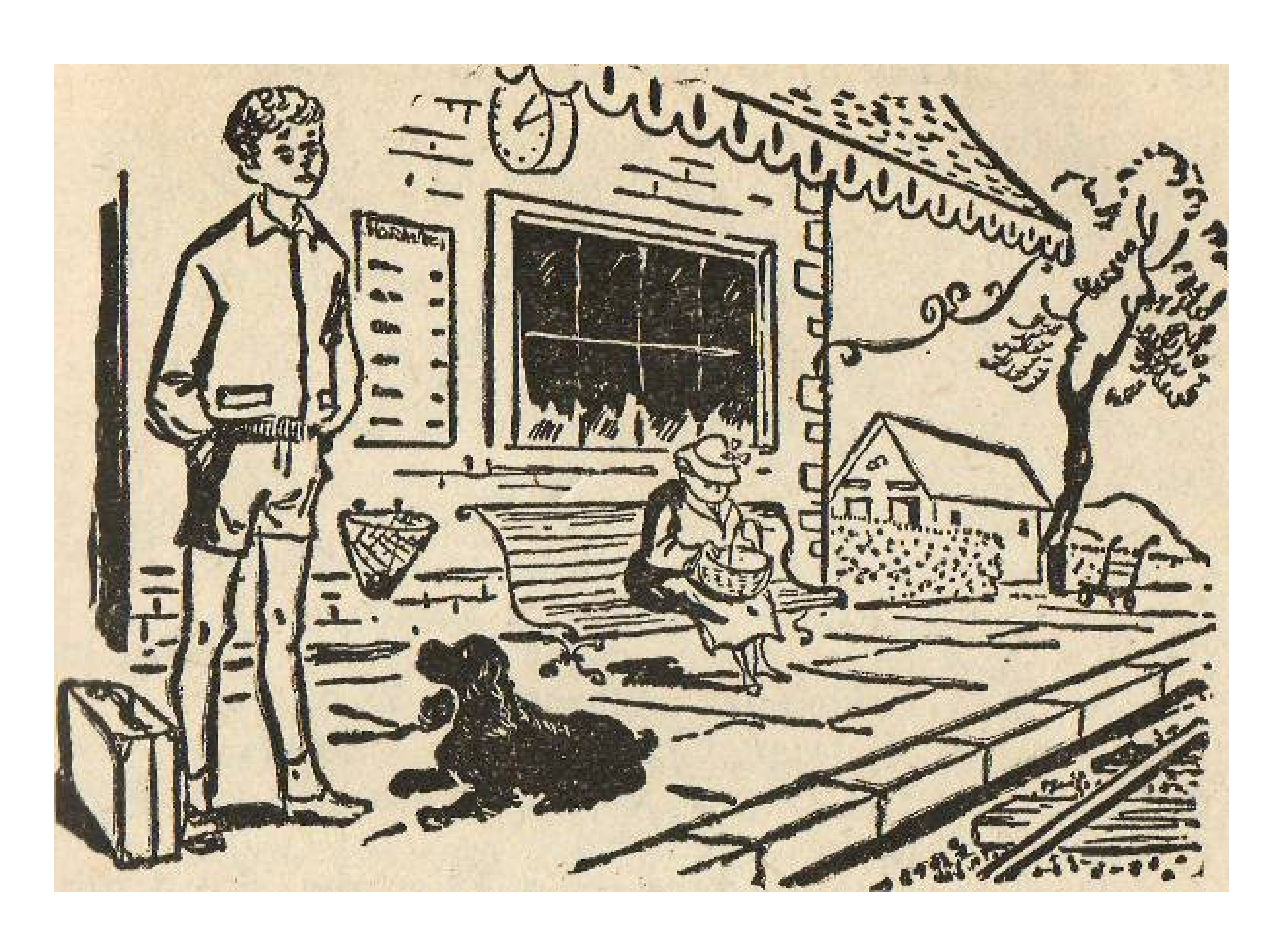
Pendant une partie de la journée, on fit donc des préparatifs pour l'arrivée de ces deux invités* aussi dissemblables que possible : l'oncle Robert, vieux célibataire un peu maniaque, qui avait horreur dé toute agitation autour de lui, et ce Toufou, bruyant et endiablé, qui ne cessait de dire des bêtises et semait le désordre sur son passage. Plus

d'une fois, Mme Verdier eut un petit frisson d'inquiétude en songeant qu'ils allaient tous deux se trouver sous le même toit. Mais, se disait-elle, c'était surtout la présence de Crac qui risquait de mettre à une rude épreuve les nerfs du vieil oncle. Et pourtant, Crac était si gentil ! Il était si beau, avec ses yeux d'or, et son long poil noir et soyeux! Tout le monde l'adorait. Il n'y avait qu'un seul habitant de la maison qui l'accueillerait probablement avec le plus vif déplaisir, et ce serait le chat Moustache.

Enfin, les deux chambres furent prêtes. Celle de l'oncle était claire et gaie. Nelly avait placé sur la table un gros bouquet de jonquilles, dont la belle couleur jaune était assortie aux rideaux qui cachaient le lavabo. La chambre de Roger, elle, paraissait plus petite et un peu encombrée, maintenant qu'on y avait mis un divan et un fauteuil supplémentaires. Mme Verdier y ajouta également une vieille carpette, dans un coin, pour Crac.

« Oh! Maman, à quoi bon? dit Roger. Tu sais très bien où couche Crac.... Sur les pieds de Toufou! »

Mme Verdier se contenta de soupirer. Elle avait' l'impression que ces vacances allaient être plutôt agitées. Et comme on le verra par la suite, elle ne se trompait guère!



CHAPITRE II

Toufou s'amuse....

SUR le quai de la petite gare de Moreuil, Toufou attendait le train qui devait le conduire à Verneville, où habitaient ses cousins, à une trentaine de kilomètres de là. C'était un jeune garçon d'une douzaine d'années, aux yeux vifs, au nez retroussé, et au visage parsemé de taches de rousseur. Il avait déposé sa valise à côté de lui, et il sifflotait, les mains aux poches, tandis que Crac, étendu à ses pieds, levait la tête vers lui et agitait doucement ses longues oreilles, comme s'il prenait plaisir à écouter son jeune maître adoré. Soudain, le train déboucha au détour de la colline

et fit son entrée en gare avec un tel vacarme, que le pauvre chien fut épouvanté. Il poussa un aboiement de détresse et s'enfuit vers la salle d'attente pour se réfugier sous une banquette. Toufou s'élança à sa poursuite.

« Idiot de chien! cria-t-il. Qu'est-ce qui te prend? On va croire que tu n'as jamais vu de train! Allons! Ici! » :

La locomotive poussa un sifflement strident, et Crac s'enfonça plus avant sous la banquette. Toufou tenta en vain de l'en faire sortir.

« Tu vas nous faire rater le train ! hurla le jeune garçon exaspéré. Allons! Viens vite. »:

II parvint à tirer Crac de son refuge, le prit dans ses bras et courut vers le train. Un employé refermait déjà les portières.

« Dépêchez-vous! leur cria l'homme. Le train part!... »

Le pauvre Toufou n'eut pas le temps de choisir son compartiment, comme il le faisait d'habitude. En effet, il aimait être seul pour pouvoir occuper à tour de rôle les quatre coins et regarder par les deux fenêtres. Cette fois, il ouvrit la première portière qui se présentait, projeta Crac et sa valise à l'intérieur, puis il les suivit d'un bond, atterrissant sur les mains et les genoux. La portière claqua derrière lui et le train se mit en mouvement.

Crac s'empressa de se réfugier sous la banquette.

« Idiot de chien! gronda Toufou. Tu as failli nous faire rater le train! »

II se redressa, s'épousseta et regarda autour de lui dans le compartiment. Par chance, il n'y avait

qu'un autre voyageur. C'était un vieil homme à l'abondante chevelure blanche, aux yeux bleu pâle et à la courte barbiche, blanche également. Il observait Toufou avec un mécontentement visible. « Mon garçon, dit-il sèchement, il n'est vraiment pas recommandé de partir au dernier moment de chez soi pour attraper un train!

— Mais je l'attendais depuis vingt minutes! protesta Toufou indigné. Allons, Crac! Sors de là! Tu vas ramasser toute la poussière! »

Crac émergea lentement de dessous la banquette, la queue entre les pattes. Le vieil homme le regarda avec répugnance.

« Un chien! grommela-t-il. A mon avis, les chiens doivent voyager dans le fourgon aux bagages. Ce sont des bêtes qui sentent et qui se grattent d'une façon fort déplaisante.

— Bien sûr que les chiens sentent! dit Toufou. Mais c'est une odeur agréable. Les chevaux aussi ont une odeur, de même que les vaches et que....

— Nous n'allons pas discuter des odeurs, interrompit le vieil homme. Je n'aime pas l'odeur des chiens et je n'aime pas la façon dont ils se grattent, voilà tout!

— Crac ne se gratte jamais, répliqua Toufou. Quand un chien se gratte, c'est qu'il a des puces, et Crac n'en a pas. Je le tiens très propre, je le[1] brosse tous les jours et... »

Au même instant, Crac se mit en position et commença à se gratter avec frénésie. Très mécontent, Toufou le repoussa légèrement du bout du pied.

« Arrête-toi! murmura-t-il. Tu n'as pas du ce que je viens de dire? »

Crac leva la tête vers lui, mais continua à se gratter. Le vieux monsieur prit un air dégoûté.

« Pourriez-vous emmener votre chien à l'autre extrémité du compartiment? demanda-t-il. Je ne tiens pas à attraper ses puces.

— Mais puisqu'il n'en a pas!

— Nous n'allons pas discuter là-dessus, dit l'autre sèchement. Bon! si vous n'éloignez pas cette bête, c'est moi qui changerai de place. Mais je dois constater que les enfants d'aujourd'hui ne brillent pas par leur, bonne éducation! »

Un peu honteux, Toufou s'empressa d'entraîner Crac à l'autre bout du compartiment. Selon son habitude, le chien voulut s'installer sur la banquette à côté de son maître,



mais Toufou, surprenant le regard désapprobateur du vieux monsieur, l'obligea à se coucher à ses pieds.

Par bonheur, Crac ne tarda pas à s'endormir. Toufou tira alors de sa poche un petit roman illustré, et se plongea dans une passionnante lecture. Au bout d'un moment, le vieux voyageur se pencha légèrement pour voir ce que lisait son compagnon de route. Le titre du livre, qui s'étalait en gros caractères sur une couverture violemment coloriée, était : *Les Espions sont partout!*.

Le vieil homme parut un peu surpris par ce curieux titre, puis il demanda :

« Quel est donc le sujet de votre livre? »

Toufou jugea cette question absurde, car le titre du livre lui paraissait suffisamment clair.

« Ça parle d'espions, répondit-il. Des types qui volent des plans, de vieux documents et toutes sortes de trucs semblables. »

Le vieux monsieur fit alors une étrange remarque :

« Des espions! murmura-t-il. Je n'y avais pas encore songé.... Oui, ce devaient être des espions!... » Toufou le regarda avec ahurissement et commença à se demander si son compagnon avait tout son bon sens. Mais celui-ci s'expliqua :

« C'est curieux que vous lisiez justement une histoire de vieux documents volés, dit-il. En effet, je viens d'un endroit où l'on a justement commis un vol dans ce genre. Extraordinaire, n'est-ce pas?

- Et qu'a-t-on volé exactement? demanda Toufou, très intéressé.

- Des lettres de Mazarin, de vieilles cartes de

la région de Rouen, et toute la correspondance échangée entre la comtesse de Mortefeuille et sa sœur. Et le plus curieux, c'est que ce vol a été commis dans une pièce hermétiquement close, aux fenêtres protégées par des barreaux. La porte n'a pas été forcée. On n'a rien entendu, on n'a pas relevé d'empreintes. »

Naturellement, Toufou n'en crut pas un mot, et il commença à penser que le vieil homme se moquait de lui.

« Etrange histoire, n'est-ce pas? reprit celui-ci. 'A vrai dire-, trop étrange pour moi. J'ai immédiatement quitté le château où cela s'est produit, et je n'y remettrai pas les pieds. Je n'aime guère les voleurs qui passent à travers les murs. Et vous? »!

Cette fois, Toufou abandonna son livre. Puisque son compagnon de voyage lui racontait des balivernes, il allait lui rendre la semblable.

« C'est vraiment curieux que vous me racontiez ça, dit-il gravement. Moi aussi, j'ai dû m'en* fuir. J'ai découvert un complot, monsieur!... Un sombre complot!...

— Grands dieux! s'écria le vieil homme alarmé. Et quel genre de complot?

••—′ Un complot pour voler la bombe atomique. Ils ont essayé de m'attraper, monsieur, et ils ont bien failli réussir!

—• Qui donc a essayé de vous attraper?

— Chut! fit Toufou, en regardant autour de lui comme si ces mystérieux « ils » étaient aux écoutes. C'est les « Mains Vertes », monsieur. N'avez-vous jamais entendu parler de cette bande?

— Non, je ne crois pas. Et qui sont ces gens? v

— C'est une bande internationale, dit Toufou

qui s'amusait de plus en plus et admirait les ressources de son imagination. Ils ont volé le secret de la bombe atomique... et moi je les ai découverts par hasard. Alors ils m'ont fait prisonniers et ont voulu m'obliger à travailler pour eux.

— Quoi? Vous? Un enfant?

— Ils se servent même des enfants. Pour transmettre des messages ou je ne sais trop quoi.

— Mais c'est incroyable! s'exclama le vieil homme. Vous devriez avertir la police!

- Je me suis enfui, poursuivit Toufou en baissant la voix, mais ils sont à ma poursuite.... Ils me (raquent, ils veulent à tout prix me rattraper....

— C'est inimaginable! soupira le vieux monsieur en s'épongeant le front avec son mouchoir. .Tout d'abord, je me trouve dans une maison où des voleurs passent à travers les murs; et maintenant je voyage avec un garçon qui est pourchassé par les... comment dites-vous?... par les Mains Vertes! Ont-ils vraiment les mains vertes?

— Ils portent des gants verts, expliqua Toufou. Faites bien attention, monsieur, si vous rencontrez quelqu'un qui porte des gants verts. Que ce soit un homme ou une femme.

—• Oui, je prendrai garde. Mais, mon pauvre enfant, n'avez-vous pas de parents pour veiller sur vous?

— Non, je suis orphelin, répondit Toufou, (lisant pour la première fois la vérité. Je vais me réfugier à la campagne chez nies cousins, et j'espère que les Mains Vertes ne m'y découvriront pas. Je ne voudrais pas qu'ils nous anéantissent Ions!

- Incroyable! De nos jours, il se passe vraiment

des choses incroyables! Mais suivez mes conseils, mon garçon, et prévenez au plus tôt la police. »

Soudain, le train commença à ralentir. Toufou jeta un regard distrait par la portière, puis il sauta sur pied si brusquement qu'il fit sursauter son compagnon.

« Mais c'est ma station! s'écria-t-il. Hé! Crac! réveille-toi! Remue-toi un peu!... Au revoir, monsieur, j'espère que vous attraperez vos mystérieux voleurs !

— Au revoir, mon garçon. Nous- avons eu une conversation vraiment très intéressante. Suivez mes conseils et allez trouver."... »

Ces derniers mots furent couverts par le sifflement de la locomotive et le claquement de la portière. Toufou était déjà descendu, ainsi que son chien. Le vieux monsieur se laissa retomber sur son siège, complètement éberlué. Grands dieux! quelle histoire! Penser qu'un jeune garçon comme celui-ci pouvait être mêlé à un aussi sombre complot! C'était affolant!

« Ah! quelle époque! soupira-t-il. On n'est plus en sécurité nulle part! »





CHAPITRE III

Une rencontre inattendue.

Toufou se précipita vers la sortie, mais il trébucha sur Crac et s'étala de tout son long. Sa chute fut accueillie par un joyeux éclat de rire.

« Bonjour, Toufou! cria Nelly. Drôle de façon de descendre du train! Bonjour, Crac! »

Le chien s'élança vers la fillette et se mit à danser autour d'elle en jappant de joie. Elle finit par le repousser.

« Allons! du calme! lui dit-elle. Couché! Toufou, dis-lui de rester tranquille! Roger aurait bien voulu venir avec moi, mais il a dû aller à la station suivante pour attendre notre oncle Robert. Je ne sais pas pourquoi il n'est pas descendu à celle-ci :

il doit croire que l'autre est plus proche dé chez nous.

— Quel est cet oncle? demanda Toufou avec étonnement. Je n'ai jamais entendu parler de lui. Je pense qu'il ne va pas séjourner chez vous?

— Eh bien, si! Il vient passer quelques jours, et c'est un peu contrariant, étant donné que ça tombe pendant nos vacances, répondit Nelly, tandis qu'elle sortait de la gare avec son cousin. Oh! ce n'est pas un méchant homme, mais il est terriblement ennuyeux. Jusqu'à hier, maman ne savait pas qu'il venait. Nous avons dû te mettre dans la même chambre que Roger.

— Ah! bon, fit Toufou sans enthousiasme. Ça fera plaisir à Crac. A propos, je crois que vous avez un chat, maintenant?

— Oui, un gros chat noir, Moustache. Je ne sais trop comment il s'entendra avec Crac....

— Eh bien, la maison ne manquera pas d'animation! dit Toufou en riant. J'imagine déjà le tableau : le chien et le chat qui se poursuivent, nous trois, votre oncle....

— Notre grand-oncle, précisa Nelly. C'est l'oncle de maman. »

Bientôt, ils furent en vue de la jolie villa des Verdier.

« Tiens! dit Nelly. Crac reconnaît la maison.... Regarde! il court vers la porte.... Mon Dieu! mais c'est après Moustache qu'il court! Retiens-le! »

Toufou s'élança derrière son chien. Celui-ci avait déjà repéré Moustache, et il lui donnait la chasse à travers le jardin, en aboyant avec fureur. Le chat se réfugia dans la maison; Crac y pénétra lui aussi.

Mme Verdier eut la surprise de voir Moustache passer devant elle comme une flèche, et bondir jusqu'au sommet de la bibliothèque. Puis Crac fit une entrée en trombe^ suivi par Toufou qui s'époumonait.

« Tiens! c'est Eric! dit-elle avec amusement. Je l'aurais deviné! Ton arrivée fait toujours songer à un ouragan. Comment vas-tu, mon petit?

— Bonjour, tante Suzanne! répondit Toufou haletant. Ici, Crac!... Oh! zut! voilà Moustache qui file par la fenêtre.!'.,. Crac va l'attraper!... »

II tourna les talons et se précipita à la poursuite de son chien. Avec un soupir, Mme Verdier se rassit dans son fauteuil. C'en était fini du calme, quand arrivait Toufou ! Elle entendit des cris perçants, dans le jardin, puis soudain un appel de Nelly :

« Maman! Voilà notre oncle qui arrive en taxi' avec Roger! »

Mme Verdier se releva en toute hâte. Mon Dieu ! qu'allait penser l'oncle Robert s'il tombait dans toute cette agitation? Elle passa sur le perron.

« Rappelle immédiatement ton chien! cria-t-elle à Toufou. Enferme-le, et ya faire un peu de toilette! »

Un peu surpris par la sévérité du ton, Toufou lança un sifflement strident. Crac obéit aussitôt, revint vers son maître comme un boulet de canon, et tous deux s'engouffrèrent dans la maison.

Il était temps! L'oncle Robert poussait la porte du jardin. Nelly se recoiffa rapidement des deux mains et s'avança pour lui souhaiter la bienvenue.

« Comme je suis heureux de me retrouver ici,

ma chère Suzanne ! dit le vieil homme à Mme Verdier. Ah! quel calme! Loin des voleurs, des espions.... »

La jeune femme tenta de dissimuler son étonnement.

« Oui, c'est assez calme, dit-elle. Venez, oncle Robert, je vais vous conduire à votre chambre. Vous voudrez sans doute faire un brin de toilette.... »

L'oncle Robert la suivit dans l'escalier. Elle ouvrit la porte de la chambre, fît entrer son invité et déposa sa valise dans un coin.'

« Très jolie chambre, dit le vieil homme. Très jolie vue également.... Tiens! Qu'est-ce que c'est que ça? »

« Ça », c'était Crac. Il passait le museau par la porte entrouverte, flairant une odeur nouvelle. Oncle Robert l'examina avec surprise.

« Très curieux, marmonna-t-il. Dans mon compartiment, il y avait un chien exactement semblable à celui-ci!

— Oh ! tous les cockers noirs se ressemblent, dit Mme Verdier. Maintenant, je vous laisse. Dès que vous aurez fini, vous pourrez descendre pour déjeuner. »

Pendant ce temps, Toufou se repeignait en sifflotant devant le lavabo de Roger. Soudain, il s'aperçut de l'absence de Crac. Il sortit dans le couloir et vit que son chien s'était allongé devant la chambre d'amis. Au même instant, la porte s'ouvrit, et un vieux monsieur sortit en enjambant précautionneusement le chien qui ne jugeait pas utile de se déranger.

En reconnaissant son compagnon de voyage,

Toufou se figea sur place. L'oncle Robert le regarda avec ahurissement.

« Incroyable! murmura-t-il, en reculant d'un pas et en manquant de trébucher sur Crac. Incroyable! C'est encore vous? Que faites-vous ici?

— Je suis chez mes cousins », répondit Toufou, terrifié à l'idée que ce vieil homme dont il s'était moqué n'était autre que l'oncle Robert. Grands dieux! Et s'il racontait tout à Mme Verdier? Apprécierait-elle cette plaisanterie de mauvais goût?

« Vous vous êtes donc réfugié ici? reprit l'oncle Robert. Vos cousins savent-ils pour quelle raison?

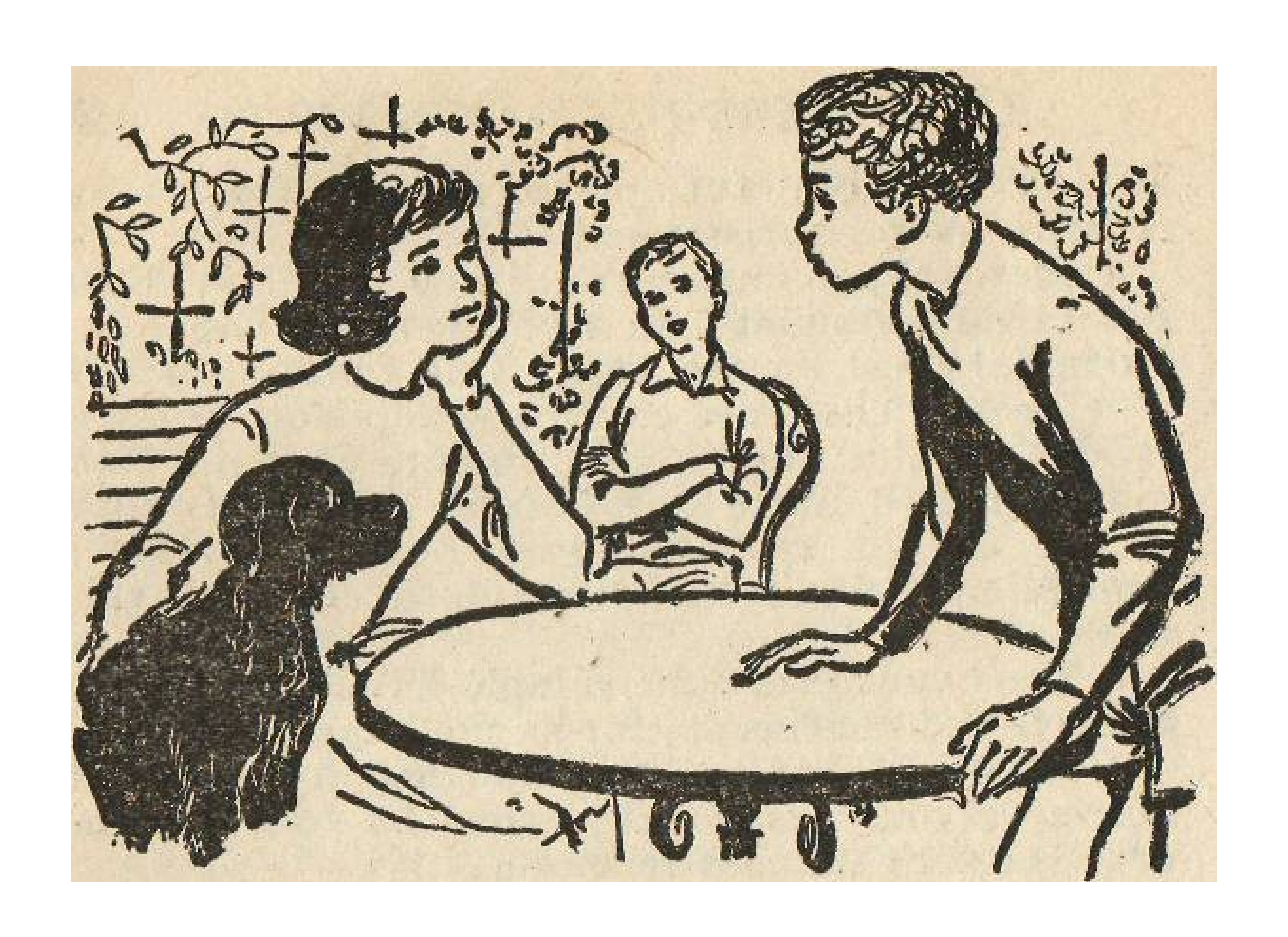
— Chut! fit Toufou. Pas un mot à personne! Souvenez-vous des Mains Vertes! Ils vous descendront si vous mangez le morceau!

— Si je mange le morceau? répéta l'oncle Robert, ne comprenant pas le sens de cette expression,
— Oui, si vous vendez la mèche, si vous parlez, quoi! Pas un mot à personne! Attention aux Mains Vertes!

— Je me souviendrai des Mains Vertes, promit l'oncle Robert. Mais vous aussi, mon garçon, soyez prudent, très prudent! »

Et tous deux s'engagèrent dans l'escalier. Mais ni l'un ni l'autre n'avait remarqué la présence de Mme Verdier, qui rangeait quelque chose dans un placard à l'autre extrémité du couloir. Elle avait saisi cette étrange conversation et n'en avait naturellement pas compris un mot.

« Comment se fait-il que Toufou connaisse notre oncle Robert? se demanda-t-elle. Et qu'est-ce que cette histoire de Mains Vertes? ».



CHAPITRE IV

Le récit de l'oncle Robert.

APRÈS le déjeuner, Roger et ses cousins s'empressèrent de passer au jardin, suivis par Crac, et ils allèrent s'installer sous la tonnelle, orientée au sud, et où il faisait déjà chaud, au brillant soleil d'avril.

« J'ai quelque chose à vous dire, commença immédiatement Toufou. A propos de votre oncle....

— Quelle farce lui as-tu déjà jouée? demanda Roger. T'es-tu servi de sa lotion capillaire pour nettoyer Crac?

— N'essaie pas d'être drôle, ça ne te va pas !

Mais écoutez plutôt : j'ai voyagé dans le même compartiment que lui, et nous avons eu unes conversation assez curieuse.... »

Ses deux cousins le regardèrent avec étonne"-ment.

« Eh bien, quoi? fit Nelly. Pourquoi ne l'as-tu pas dit tout de suite? Qu'y a-t-il là de si mystérieux? »

Toufou s'expliqua :

« Votre oncle m'a raconté une histoire invraisemblable. Il se serait enfui d'un château parce que des voleurs auraient pénétré dans une pièce hermétiquement close pour y dérober de vieux papiers. Les lettres de M. Untel à Mlle Unetelle, et autres bêtises semblables. Comme j'ai pensé qu'il se moquait de moi, je lui ai raconté à mon tour une histoire encore plus absurde que la sienne. »

Là-dessus, il fit à ses cousins le récit de l'imaginaire complot des Mains Vertes, que l'oncle Robert avait semblé prendre au sérieux. Roger et sa sœur l'écoutèrent avec un amusement grandissant et finirent par pouffer de rire.

« Mon pauvre Toufou, tu es vraiment le plus grand imbécile du monde! dit Roger. Quelle idée de raconter des bêtises semblables à l'oncle Robert?

— Mais comment aurais-je pu deviner que c'était votre oncle? demanda piteusement Toufou, Je ne savais même pas que vous en aviez un! Et même si je l'avais su, je ne pouvais me douter qu'il allait venir chez vous! Ça m'a fait un choc, je vous assure, quand je l'ai aperçu dans le couloir. J'ai failli mourir de saisissement.

— Eh bien, tu éprouveras un autre choc quand il aura raconté toute l'histoire à papa! dit Roger. Papa n'aime pas beaucoup les plaisanteries de ce genre.

— Je le sais, dit Toufou qui ne semblait pas très fier de lui. Mais j'ai bien recommandé à votre oncle de ne pas dire un mot. Je crois qu'il a aussi peur des Mains Vertes que de ses voleurs qui passent à travers les murs.

— S'il t'a cru sur parole, il restera muet, dit à son tour Nelly. Mais, je t'en prie, Toufou! ne continue pas à lui faire peur avec ces histoires! Il risquerait alors d'avertir papa, et celui-ci te passerait un savon!

—Oh! je n'y tiens pas! assura Toufou. J'en resterai là, c'est promis. Mais je me demande si l'oncle Robert racontera à vos parents son histoire de mystérieux voleurs.».

L'oncle Robert devait le, faire le soir même. Après le dîner, ils étaient tous réunis au salon; les enfants jouaient aux cartes;» Mme Verdier cousait, tandis que son mari lisait son journal. Crac se prélassait sur le plancher.

Après avoir longuement bourré sa pipe, l'oncle Robert l'alluma, puis s'adressa à sa nièce :

« Ma chère Suzanne, dit-il, c'est vraiment très gentil de m'avoir accueilli ainsi, à l'improviste. Mais pour vous dire la vérité, je ne savais plus de quel côté me tourner. J'ai été littéralement obligé de quitter le château de Pontchély où je devais passer un mois.

— Pourquoi donc? demanda Mme Verdier. N'y étiez-vous pas bien?

— Oh! si, très bien. C'est une maison très

agréable, avec tout le confort. Mais il s'y passait des choses extraordinaires! »

Mme Verdier parut intriguée. Les enfants échangèrent un coup d'œil et abandonnèrent leurs cartes, pour mieux écouter.

« Nous y voilà! » murmura Toufou.

M. Verdier laissa retomber son journal.

« Et que s'y passait-il d'extraordinaire? demanda-t-il. C'est pourtant une maison fort paisible, qui est plutôt considérée comme une sorte de musée !

— Oui, ce château contient de véritables trésors, dit l'oncle Robert. Comme vous le savez, il appartient à M. Habourdin, un homme qui collectionne toutes sortes de pièces rares, en particulier des vieilles lettres et des documents historiques.

—′ Des lettres de Mazarin, par exemple? » ne put s'empêcher de lancer Toufou, qui se souvenait de ce que lui avait dit l'oncle Robert dans le train.

Il y eut un instant de silence, au cours duquel on put entendre le chien qui se grattait vigoureusement les puces.

« Arrête-toi, Crac! » murmura Toufou en lui lançant un coup de pied sous la table.

Crac obéit aussitôt.

« Tiens! fit M. Verdier tout surpris, c'est bien la première fois que j'entends Toufou faire une remarque intelligente. Je n'aurais même pas cru qu'il connaissait le nom de Mazarin.

— Toufou a parfaitement raison, se hâta de confirmer le vieil oncle. Il y avait en effet des lettres de Mazarin au nombre des documents dérobés. Mais ce qui est tout à fait extraordinaire, ce

sont les circonstances de ce cambriolage. Les portes étaient fermées à double tour, les fenêtres protégées par des barreaux, aucun autre orifice ne permettait de pénétrer dans la pièce. Et pourtant les voleurs y sont entrés une nuit, ont fait leur choix et ont disparu aussi mystérieusement. Que pensez-vous de cela, Richard?

— Je pense que c'est une histoire absurde, répondit M. Verdier. Si les voleurs sont entrés, c'est qu'ils avaient la clef.

— Eh bien, ils ne l'avaient pas! affirma l'oncle Robert. M.Habourdin conservait dans sa poche l'unique clef, dont il n'existe pas de double. Mieux encore : les voleurs n'ont laissé aucune trace, aucune empreinte.



— C'est qu'ils portaient des gants, dit Mme Verdier.

— Des gants verts! »; lança étourdiment Toufou.

Mme Verdier regarda son neveu avec étonnement. Ce matin, il était question des Mains Vertes» et maintenant des Gants Verts.... Que signifiait cela?

Mais M. Verdier ne releva pas l'interruption *de* Toufou.

« A mon avis, reprit-il en s'adressant à l'oncle Robert, vous avez eu tort de quitter le château. Vous auriez mieux fait d'y rester, et de tenter de découvrir ces mystérieux voleurs. Devant votre fuite précipitée, vos hôtes ont peut-être pensé que c'était vous le coupable.

— Je ne puis imaginer une chose semblable! s'écria le vieil homme en montant sur ses grands chevaux. Cette supposition est aussi ridicule qu'insultante!

— Pour ma part, je pense que ce sont des bohémiens ou des vagabonds qui ont fait le coup », dit Mme Verdier d'une voix apaisante.

Mais l'oncle Robert lui jeta un regard irrité.

« Ma chère Suzanne, comment pouvez-vous croire qu'un bohémien ou un vagabond ait pu se douter de la valeur de ces vieux papiers? Or les voleurs savaient exactement ce qu'ils cherchaient, c'est évident!

— Eh bien, ce mystère sera éclairci tôt ou tard, grommela M. Verdier en reprenant son journal, i les voleurs sont aussi habiles que vous le dites, ils recommenceront leur coup ailleurs.

— Trois vols ont déjà été commis dans des

conditions semblables, répliqua le vieil homme. Et M. Habourdin est persuadé qu'il s'agit des mêmes cambrioleurs, car, chaque fois, ils ont pu pénétrer dans des pièces closes, sans laisser la moindre trace de leur passage.

— J'y croirai quand je le verrai! » dit sèchement M. Verdier.

Nelly intervint alors.

« En a-t-on parlé dans les journaux? demanda-t-elle doucement.

— Oui, justement, on en a parlé! répondit l'oncle Robert. Et j'ai apporté le journal où l'on relate le dernier de ces cambriolages. Roger, voudrais-tu aller le chercher dans ma chambre? »

Roger s'élança dans l'escalier, suivi par Crac. Au bout d'une minute ou deux, on entendit tout à coup un grand fracas, accompagné d'un aboiement perçant.

« Oh! mon Dieu! Roger! s'écria Mme Verdier. Tu ne t'es pas fait mal? »

Roger fit son entrée en boitillant. Derrière lui venait Crac, tout honteux, la queue entre les pattes.

« II m'a fait dégringoler dans l'escalier, expliqua le jeune garçon. Complètement fou, ce chien!... Tenez, voilà votre journal, oncle Robert. Où parle-t-on des voleurs? »

L'oncle Robert retrouva rapidement l'article relatant qu'un vol de documents anciens avait été commis la veille au château de Bourancy. Les trois enfants le lurent avec intérêt. Puis soudain Nelly montra un autre article, situé juste au-dessous du premier.

« Tiens! fit-elle. On annonce aussi qu'il y a

justement une fête foraine à Bourancy. Je me demande si Sylvain et Virginie ne s'y trouvent pas....

— Sylvain? répéta Mme Verdier. C'est bien ce garçon dont vous m'avez parlé, et avec qui vous avez eu cette aventure pendant les grandes vacances?

—- Oui, c'est lui, dit Roger. Il est très gentil, maman. Il mène une drôle de vie, allant de foire en foire avec sa petite guenon Virginie.... Ce qu'elle peut être mignonne!

— Peut-être parle-t-on de lui? reprit Nelly en parcourant l'article. On cite les principales attractions de la fête.... Gousta et ses deux chimpanzés savants.... Frank Tonnerre et ses éléphants.... Stands de tir, manèges, balançoires.... Non, il n'est pas question d'un garçon qui présente une guenon dressée. Dommage!

—- Terminons notre jeu! dit Roger, se désintéressant du journal. Reste tranquille, Crac! n'essaie pas de grimper sur mes genoux! Va plutôt voir ton ami Moustache : il brûle certainement d'envie de faire joujou avec toi! »



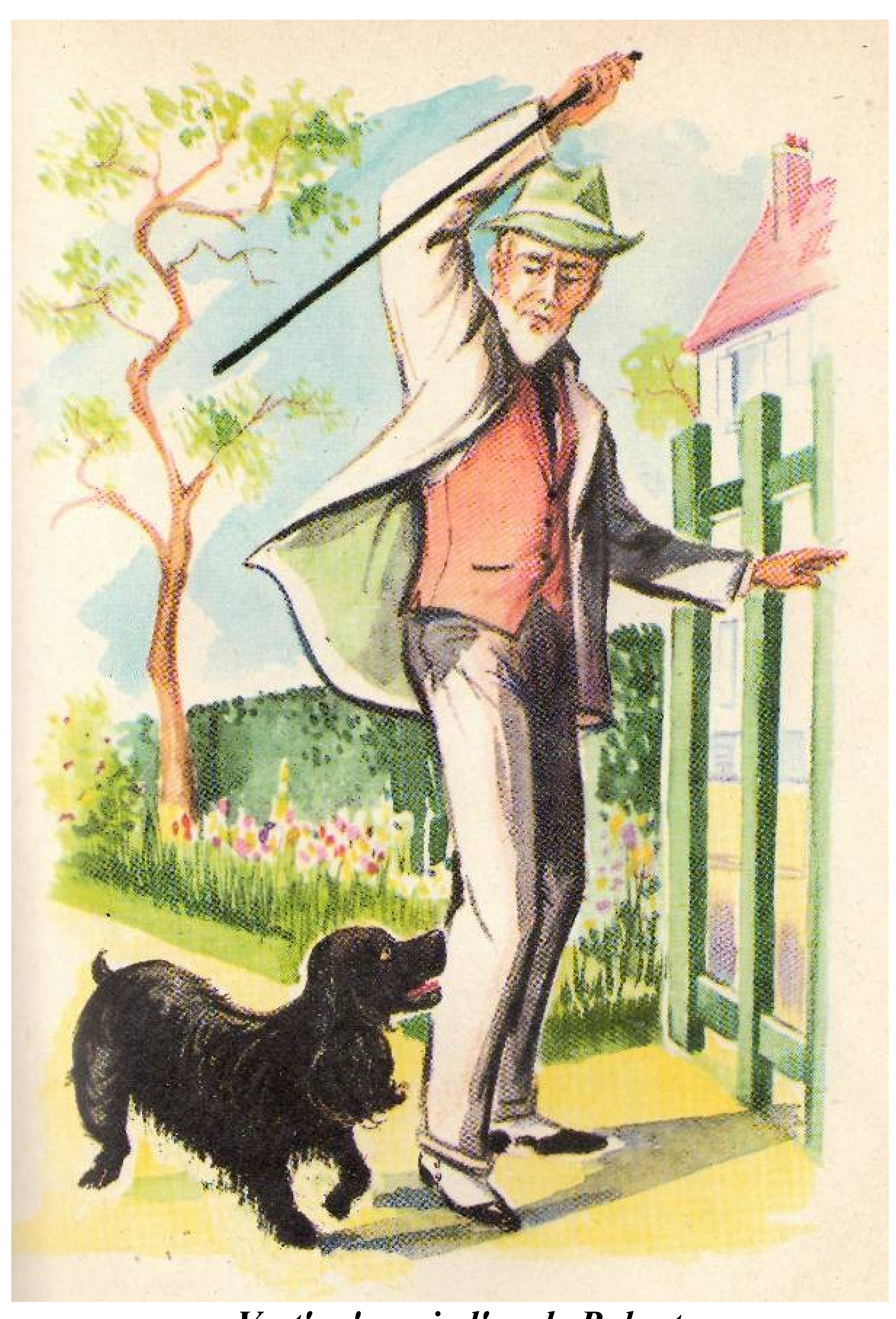


CHAPITRE V

Nelly a une idée.

DEUX jours s'écoulèrent. L'oncle Robert tentait de s'habituer à l'agitation de la maison et de travailler un peu dans sa chambre. Mais, un matin, il n'y tint plus. Depuis une heure, il était assourdi par les cris des enfants qui jouaient dans le jardin et par les aboiements de Crac. Exaspéré, le vieil homme abandonna son travail et résolut d'aller faire une promenade pour se calmer les nerfs.

Hélas! dès qu'il passa dehors, chapeau sur la tête et canne à la main, Crac s'élança vers lui,



« Va-t'en! » cria l'oncle Robert.

fou de joie, et manifestant par ses mimiques son désir de l'accompagner.

« Tu ne viendras pas avec moi! dit résolument l'oncle Robert. Je ne t'aime pas! Tu ne sais faire que deux choses que je n'apprécie nullement : tu aboies et tu te grattes sans arrêt! Va-t'en! »

Mais Crac ne tint aucun compte de ces désagréables paroles, et il accompagna le vieil homme jusqu'à la porte du jardin.

« Va-t'en! cria l'oncle Robert.

— *Ouahl. ouahL* » répondit joyeusement le chien.

L'oncle Robert entrouvrit la porte, tenta de se glisser dehors, mais Crac réussit à le suivre. Cette fois, l'oncle Robert se sentit gagné par la colère.

« Toufou! hurla-t-il. Rappelle immédiatement ton chien! Rappelle-le! Tu m'entends? »

Une fenêtre s'ouvrit au premier étage de la maison d'en face, et une femme apparut.

« Excusez-moi, monsieur, dit-elle, mais je vous serais reconnaissante de crier un peu moins fort et d'empêcher votre chien d'aboyer. Depuis plus d'une heure, vous faites un tel tapage que mon bébé ne peut s'endormir. »

Furieux, l'oncle Robert s'éloigna rapidement, en frappant rageusement le sol du bout de sa canne.

« Voilà que c'est moi qui empêche bébé de dormir! grondait-il. C'est un peu fort! Et Crac serait *mon* chien! Je n'en voudrais pas pour tout l'or du monde!... »

Et pourtant les apparences étaient bien contre ce pauvre oncle Robert, car, pendant toute sa promenade, Crac l'accompagna fidèlement, ne le quittant parfois que pour aller fourrer son nez dans

quelque terrier de lapin, puis revenant sur ses talons.

Au retour, le vieil homme acheta un journal et se mit à le lire en marchant. Soudain, il s'arrêta en poussant une exclamation de stupeur. Crac leva la tête en se demandant ce qui arrivait à son compagnon.

« Incroyable! murmurait celui-ci. Encore un cambriolage!... Vieux papiers dérobés!... Dans les mêmes conditions.... Toutes portes closes!... Extraordinaire!... »

II s'empressa de regagner la maison pour annoncer la nouvelle à Mme Verdier. Les enfants se groupèrent autour de lui, très excités.

« Vous voyez? dit l'oncle Robert en tapotant l'article du bout du doigt. On a commis un autre vol! Des documents de prix ont été dérobés au château de Courseuil, et les cambrioleurs n'ont laissé aucune trace de leur passage. Ça continue! Il y a quelque chose de bizarre là-dessous !.

— Les Mains Vertes! » souffla Roger en faisant un clin d'œil à Toufou.

L'oncle Robert se tourna brusquement vers lui, mais Roger avait déjà repris un air sérieux.

« Pouvez-vous me prêter votre journal? demanda Nelly à son oncle. Merci mille fois, je vous le rendrai tout à l'heure.... »

Avec son frère et son cousin, elle alla s'installer sous la tonnelle. Tous trois relurent l'article.

« J'ai découvert quelque chose! annonça alors la fillette. Pas vous?

— Non, dit Roger. Qu'est-ce donc?

— Vous rappelez-vous ce que nous avions lu dans le premier journal, celui que l'oncle Robert

nous a montré avant-hier? On y parlait de la fête foraine.

— Oui, je m'en souviens, dit Roger. Mais il n'est pas question de fête foraine dans celui-ci.

— Je le sais. Mais dans le journal de l'autre jour, on annonçait que la fête irait ensuite à Courseuil! Courseuil! Ce nom ne vous dit rien?

— Oh! je comprends! s'écria Roger. C'est à Courseuil que vient d'avoir lieu ce nouveau cambriolage! Je crois deviner ce que tu penses. C'est un forain qui a fait le coup?

— C'est bien ce que je crois, dit Nelly. La première chose à faire, c'est de nous assurer que la fête se trouvait à Courseuil au moment du cambriolage.

— Tu vas un peu vite en besogne, objecta Roger. C'est probablement une coïncidence.

— A coup sûr! lança ironiquement Toufou. Nelly s'imagine toujours qu'elle a des idées géniales....

— Toi, laisse-nous tranquille! cria Nelly en donnant une bourrade à son cousin. Va plutôt surveiller ton chien qui est en train d'embêter l'oncle Robert! »

Avec un haussement d'épaules, Toufou quitta la tonnelle. Nelly se retourna alors vers son frère.

« Mon idée ne vaut peut-être pas grand-chose, reprit-elle, mais il nous faut quand même vérifier si la fête se trouve actuellement à Courseuil. Puis nous tâcherons de savoir où elle ira ensuite, et nous verrons si un nouveau vol est commis à cet endroit. Si c'est le cas, il ne pourra plus s'agir d'une coïncidence.

—> Oui, c'est une bonne idée, reconnut Roger,

Cet après-midi nous pourrions aller à Courseuil à bicyclette, ce n'est qu'à une quinzaine de kilomètres. Mais nous n'emmènerons pas Toufou.; Moi aussi, il commence à me fatiguer. »

Ils ne dirent donc rien de leur projet à Toufou. Tout de suite après le déjeuner, ils se glissèrent] dehors sans se faire remarquer, prirent leurs bicyclettes et s'élancèrent sur la grand-route.

Le trajet prit plus de temps qu'ils ne l'avaient cru, mais ils finirent quand même par arriver a Courseuil. A leur grande déception, ils n'y trouvèrent pas la fête foraine.

« Demandons à quelqu'un ;», dit Roger.

Il descendit de bicyclette puis interpella un gamin qui passait.

« Hé, petit! N'y a-t-il pas la fête à Courseuil?

— Elle était là, répondit l'enfant, mais elle est partie hier. Pour Richeval, je crois.... »

Roger revint vers sa sœur, les yeux brillants d'excitation.

« Elle était bien là! lui dit-il, et maintenant elle s'est installée à Richeval! Si un nouveau vol est commis là-bas, nous aurons la preuve que tu avais vu juste. Ça devient passionnant, n'est-ce pas? ».





CHAPITRE VI

Toufou fait des siennes.

Toufou accueillit assez mal ses deux cousins A lorsqu'ils revinrent de leur promenade.

« Ou étiez-vous? leur cria-t-il. Chameaux! Vous avez fait un tour en vélo sans m'emmener! Ce n'est pas chic!

— Puisque tu te moquais de mon idée, nous avons jugé préférable d'agir sans toi, répliqua Nelly. Allons! dis-nous bonjour, Crac!

—′ Qu'a-t-il donc? demanda Roger en regardant le chien avec surprise. Il a l'air tout triste. Il ne vient pas gambader autour de nous, comme d'habitude.

— C'est qu'il a eu des ennuis, expliqua Toufou.

Lui et Moustache. Ils ont joué avec la pelote de laine de votre mère, mais sans être assez malins pour voir qu'elle tenait au tricot qu'elle était en train de faire.... Ils ont déroulé des kilomètres de fil dans le salon, le couloir, jusque dans la cuisine! Le tricot n'existe plus. Tante Suzanne était furieuse. Elle a donné une telle correction à ce pauvre Crac qu'il s'est caché pendant plus d'une demi-heure sous le canapé. Moustache, lui, a pu filer par la fenêtre.

— Pauvre vieux Crac! dit Roger. —• Eh bien, où êtes-vous allés? reprit Toufou. Qu'avez-vous fait tous deux? »_ Roger lui raconta tout.

« Et maintenant, conclut-il, la fête se trouve a Richeval. Nous n'avons plus qu'à attendre pour voir si un nouveau vol a lieu là-bas. »

A ce moment, un chien du voisinage s'aventura dans le jardin, mais il se hâta de battre en retraite quand Crac se précipita vers lui en aboyant avec fureur.

« Tiens! il commence à aller mieux! » constata Toufou.

Roger et Nelly rentrèrent dans la maison. Laissé seul, Toufou ramassa un livre qui traînait sur une chaise et se dirigea vers la tonnelle. Mais il y trouva l'oncle Robert qui fumait tranquillement sa pipe.

« Oh! pardon, monsieur, murmura Toufou qui battit aussitôt en retraite.

— Mais entrez, mon garçon! Entrez! lui dit le vieil homme. Il y a largement place pour deux. D'ailleurs j'ai à vous parler.... »

Cette dernière phrase ne plut guère à Toufou.

Quand une grande personne annonçait qu'elle désirait lui parler, cela signifiait généralement qu'il allait recevoir quelque réprimande. Il s'assit donc avec un soupir.

« C'est à propos de vos bandits, commença l'oncle Robert. Ces Mains Vertes... est-ce bien le nom que vous leur donnez? Avez-vous de nouveau entendu parler d'eux? Ou bien auraient-ils perdu votre trace? »

Toufou réfléchit un instant. Il ne tenait pas à avouer que toute cette histoire était le fruit de son imagination. Mais d'autre part il jugeait peu prudent d'aviver les inquiétudes de l'oncle Robert, car celui-ci risquerait alors de tout raconter à M. Verdier.

« Ils doivent avoir perdu ma trace, dit-il simplement.

— Vraiment? fit le vieil homme en le regardant d'un œil soupçonneux. Ne pensez-vous pas plutôt qu'ils chassent pour le moment un plus gros gibier? Qu'ils sont sur une affaire plus importante que vous? »

Toufou hésita l'espace d'une secondé.' Puis une 'idée soudaine lui passa par l'esprit et, sans plus réfléchir, il répondit :

« Oui, je crois que vous avez raison, monsieur. Je pense que l'on entendra bientôt parler d'eux du côté de Richeval.

—Richeval? répéta l'oncle Robert tout surpris. Du côté de Richeval.

— Je ne sais pas, c'est une impression. Voyez-vous, monsieur, si vous connaissiez ces bandits aussi bien que moi, vous pourriez deviner où ils ont l'intention d'opérer la prochaine fois.

— Grands dieux! soupira l'oncle Robert. Je ne sais vraiment que penser de vous! Vous me parlez froidement de ces bandits, de leur manière d'opérer... et pourtant vous n'êtes qu'un jeune garçon comme les autres, pas très bien lavé, et aux ongles les plus noirs que j'aie jamais vus! »

Toufou se leva.

« Je vais aller me les nettoyer », dit-il, tout heureux de trouver ce prétexte pour quitter le vieil homme, avant que celle-ci ne lui ait posé d'autres questions embarrassantes sur les bandits imaginaires.

« Excellente idée, dit l'oncle Robert. Tant que vous y serez, nettoyez aussi vos oreilles, et voyez s'il vous est possible d'atteindre votre nuque. »

Toufou s'empressa de filer. Une fois dans sa chambre, il se récura soigneusement les ongles, et en même temps il songeait qu'il serait bien agréable de connaître de véritables bandits pour inspirer la terreur à des gens aussi déplaisants que cet oncle Robert.

« Toufou! c'est toi? appela Nelly de la chambre voisine. Viens voir un peu! »

II alla la rejoindre. Nelly et Roger étaient assis sur le lit, penchés sur une carte routière.

« Qu'est-ce qu'il y a? demanda Toufou.

— Nous regardons où se trouve Richeval, répondit la fillette, au cas où nous voudrions faire un tour à la fête. Ce n'est qu'à une dizaine de kilomètres.

— Oh! regarde les ongles de Toufou! s'écria Roger. Il se les est récurés! Quel événement !

— Tais-toi! grommela Toufou. Je l'ai fait parce que votre oncle s'est moqué de moi.... Mais moi,

je crois que je lui ai dit quelque chose de plutôt stupide....

— Ça n'a rien de nouveau, lança Roger. Et que lui as-tu raconté cette fois?

— Eh bien, il a recommencé à me questionner sur les Mains Vertes. Comme je lui répondais que je n'avais plus entendu parler d'eux, il a dit d'une voix terriblement méprisante : « Ils doivent main-« tenant chasser un plus gros gibier que toi! » Alors j'ai fait semblant d'être au courant.... J'ai dit qu'ils pourraient peut-être opérer bientôt à Richeval. ».

Il y eut un moment de silence. Nelly et Roger regardaient leur cousin d'un air consterné.

« Tu *es* encore plus bête que je ne le pensais! s'écria enfin Roger. Suppose que le prochain cambriolage ait justement lieu à Richeval? Que va donc penser notre oncle? Il sera persuadé que c'est un coup des Mains Vertes, et que tu es mêlé à l'affaire. Cette fois, tu ne pourras plus l'empêcher de tout raconter à papa!

— C'est vrai, reconnut humblement Toufou. Mais je n'y ai pensé qu'après!

— Ah! quel imbécile! soupira Nelly. Nous avions découvert une piste passionnante, et il a fallu que tu bavardes devant l'oncle Robert et que tu compliques tout avec ta stupide histoire de Mains Vertes!

— Mais peut-être n'y aura-t-il pas de cambriolage à Richeval? » suggéra Toufou d'une voix pleine d'espoir.

S'il croyait rassurer ses cousins, le pauvre garçon se trompait.

« De mieux en mieux! s'écria Nelly. Dis tout

de suite que nous nous trompons, que nous sommes des imbéciles....

— Mais non! mais non! gémit Toufou. Je vous crois! vous avez raison!

— Le laisserons-nous ici, si nous allons à Richeval? demanda Roger à sa sœur.

— Nous verrons, répondit-elle. Mais encore une bêtise de sa part, et nous ne lui dirons plus rien. »

Là-dessus, Toufou s'en alla tout penaud, à la recherche de son chien. Dans l'escalier, il trébucha sur Moustache qui était allongé sur une marche, et il' dégringola en poussant un hurlement.

Les deux enfants se mirent à rire.

« Ça, c'est un coup de Moustache! dit Nelly. II passe son temps dans l'escalier, pour sauter sur Crac.

— Crois-tu vraiment qu'il y aura un vol à Richeval? lui demanda Roger en repliant la carte.

— Non, je n'y crois plus guère, reconnut-elle. C'est une idée qui m'est passée par la tête, mais elle est par trop extravagante. Il n'y aura certainement rien.

— En tout cas, surveillons les journaux! dit Roger. Comme ce serait palpitant s'il était question de Richeval ! ».



CHAPITRE VII

Les ennuis de Toufou.

DEUX nouvelles journées s'écoulèrent. Chaque matin, les enfants parcouraient avec avidité le journal, quand les grandes personnes avaient fini de le lire, mais le nom de Richeval n'y était jamais mentionné. Le désappointement des trois enfants grandissait. Et soudain, la grande nouvelle éclata!

Un matin, au petit déjeuner, M. Verdier venait de jeter distraitement les yeux sur le journal, lorsqu'un article attira son attention. Il le lut rapidement, puis s'adressa à l'oncle Robert.

« Tiens! dit-il. Il y a là quelque chose qui vous

intéressera. Ne vous êtes-vous pas occupé, il y a un certain temps de certaines lettres du XVII siècle et de documents appartenant à la collection Roy-Forbin?

— Mais si! dit le vieil homme. Très intéressantes, ces lettres. Pourquoi en parle-t-on dans le journal?

—• On les a volées! » Les trois enfants sursautèrent. « Volées? répéta l'oncle Robert. Tiens, c'est curieux. Et où les a-t-on volées?

— Elles' avaient été confiées pour quelques semaines à un certain M. Courtin qui les exposait dans la bibliothèque, de son château de Richeval, répondit M. Verdier.

— Le château de Richeval? Vous avez bien dit Richeval? dit l'oncle Robert d'une voix blanche. Grands dieux! Richeval!... »

II regarda Toufou avec stupeur. Celui-ci ne lui avait-il pas annoncé que les Mains Vertes opéreraient prochainement à Richeval? Et voilà qu'on venait d'y dérober de précieux documents! Cela signifiait donc que ces Mains Vertes étaient également responsables des autres vols de documents anciens, commis un peu partout ces derniers temps !

« Ce doit être la même bande qui a cambriolé le château de Pontchély! pensa l'oncle Robert. Mais c'est étrange que ce Toufou soit mêlé à l'affaire. Il faut décidément que j'aie une longue conversation avec lui. Et il conviendrait d'avertir la police! »

Toufou n'osait lever les yeux. Il tremblait à l'idée que l'oncle Robert pût lui poser des questions

sur les Mains Vertes devant tout le monde. Par chance, Mme Verdier s'intéressa à l'affaire et interrogea son mari :

« Ne penses-tu pas, dit-elle, qu'il s'agit de la même bande qui a volé ces lettres au château de Pontchély quand notre oncle s'y trouvait? A Richeval, les voleurs n'ont-ils pas opéré de la même façon, sans laisser de traces?

— Justement si! répondit M. Verdier. Ce cambriolage est aussi mystérieux que le premier. La porte de la bibliothèque n'a pas été forcée, et l'on n'a pu entrer par les fenêtres qui sont garnies de barreaux. »

L'oncle Robert prit le journal et lut attentivement l'article. Il ne contenait aucune mention de la bande des Mains Vertes. Et pourtant, Toufou lui avait bien annoncé que les bandits opéreraient prochainement à Richeval! Comment avait-il pu le savoir? De plus en plus intrigué, le vieil homme tourna la tête pour lancer un coup d'œil à Toufou, mais celui-ci avait filé.

A mi-voix, il avait demandé à sa tante la permission de sortir de table. Croyant qu'il ne se sentait pas bien, Mme Verdier l'y avait autorisé, et Toufou s'était esquivé sans bruit.

Un peu plus tard, quand les trois enfants se retrouvèrent sous la tonnelle, ils étaient au comble de l'excitation.

« Roger! s'écria Toufou, votre oncle n'a pas cessé de me regarder d'un drôle d'air pendant tout le petit déjeuner. Je devine qu'il veut me poser des tas de questions embarrassantes, mais je ne tiens pas à le rencontrer! A aucun prix! S'il me cherche, dis-lui que tu ne sais pas où je suis.

— Oh! nous ne pourrons pas dire un mensonge si nous savons où tu es! répliqua Nelly. Mais nous ferons quand même de notre mieux pour te protéger. Ça t'a bien avancé d'être trop bavard! Maintenant, l'oncle Robert va voir partout des Mains Vertes, après ce cambriolage à Ri cheval.!

— Je le sais, grogna Toufou. Allons! Crac, va te poster dehors et monte la garde. Tu comprends ce que cela veut dire? Tu aboieras si tu vois quelqu'un venir. »

Crac obéit. Il savait fort bien ce que signifiait '* la garde ». Il alla s'installer derrière la tonnelle, et presque aussitôt poussa un aboiement. En toute hâte, Toufou se glissa sous le banc, dissimulé par les jambes de ses cousins.

Mais ce n'était que Moustache qui, ayant aperçu Crac, venait jouer avec lui.

« Tu peux sortir, dit Nelly à Toufou. C'est seulement le chat. Tais-toi, Crac! Tu n'aboieras que si tu vois des gens, pas des bêtes. »

Toufou s'extirpa alors de sa cachette, couvert de poussière et de toiles d'araignées.

« Idiot de chien! grommela-t-il. Regardez! me voilà propre!

— Oh! ce n'est guère pire que d'habitude, dit Nelly en riant. Allons, viens te rasseoir auprès de nous. Examinons un peu la situation. »

Ils discutèrent longuement de l'affaire. On avait de nouveau dérobé de précieux documents, et cette fois encore les voleurs avaient pu pénétrer dans une pièce hermétiquement close Mais, chose plus importante, les enfants savaient maintenant que la fête foraine se trouvait à proximité du lieu où avait été commis le cambriolage. Il ne pouvait

plus s'agir d'une simple coïncidence. Il semblait donc bien que ces vols fussent l'œuvre de forains. « Et pourtant, les deux choses vont mal ensemble, objecta Roger pensif. Un forain ne s'y connaît généralement pas en documents anciens. Je verrais plutôt le voleur sous les traits d'un homme cultivé, d'un homme comme... l'oncle Robert, qui a étudié ces questions.

— Je suis de ton avis, dit Toufou. Alors? Irons-nous à la fête? M'emmènerez-vous cette fois? »

Roger échangea un coup d'œil avec Nelly, puis tous deux acceptèrent.

Au même instant, Crac se mit à aboyer avec fureur, et Toufou s'empressa de regagner sa cachette, sous le banc.

« Cette fois, c'est l'oncle Robert, murmura Roger. Ne bouge pas, Toufou! »

L'oncle Robert pénétra sous la tonnelle et regarda autour de lui.

« Ah! vous voilà! s'écria-t-il. Je voudrais parler à Toufou.

— Nous le lui dirons, répondit Roger.

— Votre mère m'a dit qu'il était avec vous. Savez-vous où il se trouve?

— Oh! fit Roger, il ne doit pas être bien loin. Quand Crac est là, Toufou n'est pas loin. »

En entendant prononcer son nom, le chien remua la queue. Il était très étonné de voir son maître tapi sous le banc, et il aurait aimé le rejoindre. Mais chaque fois qu'il s'approchait, Roger et Nelly le repoussaient du pied.

« Pensez-vous qu'il m'entendra si je l'appelle? demanda l'oncle Robert. Il faut absolument que je lui parle. C'est très important.

— Vous pouvez toujours essayer, répondit Roger.

— Toufou! Toufou! cria le vieil homme. Où êtes-vous? Je vous cherche! »

II n'y eut naturellement pas de réponse, mais Crac se mit à aboyer.

« Croyez-vous qu'il m'entende ? demanda l'oncle

Robert.

— Euh..., fit Roger. S'il n'est pas loin, il doit certainement vous entendre. Mais ça ne fait rien. Je lui ferai la commission. »

L'oncle Robert recommença à lancer des appels, mais Nelly-le fit taire en disant :

« Oh! voilà la dame d'en face qui se met à la fenêtre! J'espère que vous n'avez pas réveillé son bébé !

— Miséricorde! J'oubliais ce bébé! grommela le vieil homme. Cette dame va encore me faire des reproches. Tant pis. Vous direz à Toufou que je le cherche. »

Et il quitta la tonnelle. Quelques instant plus tard, Toufou émergeait de sa cachette.

« Beau travail! dit-il en pouffant de rire. Vous n'avez pas fait de mensonge, fit quand même vous ne m'avez pas trahi. Merci!

—> Je ne crois pas que tu puisses l'éviter pendant toute la journée, lui fit remarquer Nelly. Cela me semble difficile.

— Pas tant que ça, répondit Toufou, souriant. Nous pourrions par exemple aller passer la journée à Richeval, en emportant notre pique-nique.

— Excellente idée! s'écria Roger. Viens, Nelly nous allons en parler à maman. Et toi, Toufou, reste ici. Nous viendrons te prendre quand tout sera prêt. »



CHAPITRE VIII

En route pour la fête.

MADAME VERDIER approuva aussitôt le projet de pique-nique. Sans les enfants, la maison allait enfin connaître un peu de calme, et cela ne pourrait que réjouir l'oncle Robert.

« Mais où est Toufou? demanda-t-elle. Votre oncle le cherche depuis un long moment. Toufou lui aurait-il joué quelque tour?

— Non, je ne crois pas, répondit Roger. Mais que vas-tu nous donner à manger, maman? Des œufs durs, du jambon, le reste de la tarte d'hier soir? »

Mme Verdier passa dans la cuisine pour préparer

le pique-nique. Les enfants la suivirent. Quelques instants plus tard, l'oncle Robert apparaissait sur le seuil.

« Ah! vous voilà! fit-il. Mais où est donc Toufou? Ne l'avez-vous pas vu?

— Il n'est pas avec nous, répondit Roger.

— C'est tout de même curieux que je ne le trouve pas ! s'exclama le vieil homme avec un peu d'irritation. Il est toujours là quand on n'a pas besoin de lui, et jamais là quand on le cherche! Enfin, tant pis, je renonce, car je dois recevoir une visite dans .quelques minutes. »

Dès qu'il eut quitté la cuisine, Nelly fit un clin d'œil complice à son frère.

« Epatant! murmura-t-elle. Pendant qu'il recevra son visiteur, nous pourrons filer sans nous faire remarquer. »

Les préparatifs furent vite faits. Les deux enfants emballèrent leur pique-nique et passèrent dans le garage à bicyclettes.

« Un instant! dit Roger. Je vais jeter un coup d'œil dans le bureau pour voir si le visiteur est arrivé. »

II revînt presque aussitôt.

« Oui, il est là! annonça-t-il. Dépêchons-nous! »

Ils placèrent leur déjeuner dans des paniers accrochés au guidon de leur vélo, puis fixèrent une corbeille oblongue sur le porte-bagage de Toufou. C'était pour Crac, lorsqu'il serait fatigué de courir à côté d'eux.

Puis ils poussèrent les trois vélos jusqu'à la tonnelle. Prudemment, Toufou passa la tête dehors.

« Tout va bien? demanda-t-il. Oh! parfait! Où est votre oncle?

— Il reçoit une visite, répondit Nelly. Profitons-en pour filer. Vite, en selle! »

Ils enfourchèrent leurs bicyclettes et descendirent l'allée, en passant devant la fenêtre ouverte du bureau. L'oncle Robert les aperçut et leva les bras au ciel.

« Ah! le voilà, ce Toufou! s'écria-t-il. Il s'en va juste au moment où je le retrouve! »

Mais les trois enfants avaient déjà gagné la route et s'éloignaient à toute vitesse.

Une heure plus tard, ils étaient en vue de Richeval. Au passage, ils s'arrêtèrent devant le château où avait été commis le vol. Un gendarme montait la garde devant la porte. Cela impressionna beaucoup les enfants qui descendirent de bicyclette pour jeter un coup d'œil à travers la grille. Puis ils reprirent leur route, traversèrent la petite ville, et, à l'autre extrémité de celle-ci, découvrirent enfin la fête foraine, installée dans une vaste prairie.

Tout était calme, car c'était l'heure du déjeuner. Les bâches des baraques et des manèges étaient rabattues. Sur le côté du terrain s'alignaient des roulottes aux couleurs vives. A droite, dans un pré, plusieurs chevaux paissaient, et un peu plus loin on apercevait deux gigantesques éléphants, la patte attachée à un arbre.

Les trois enfants s'assirent dans l'herbe et déballèrent leurs provisions. Ce fut un pique-nique des plus réussis. Œufs durs, sandwiches au jambon et au pâté, tarte et fruits furent rapidement engloutis et arrosés d'une bouteille de jus de fruits.

Le pauvre Crac n'en eut qu'une petite part, car les enfants étaient affamés, et il dut se contenter des restes ainsi que de quelques tartines.

Bientôt, la fête foraine commença à s'animer. Des forains sortirent des roulottes et allèrent ouvrir leurs baraques. Sur la route, on vit arriver par petits groupes des gens de la ville. La musique du manège se mit à jouer et l'on entendit les premiers coups de feu dans le stand de tir.

« Regardez! s'écria soudain Nelly. Regardez ce petit singe tout habillé.... Comme il est mignon!... Il vient .vers nous.... Oh! il ressemble à Virginie!... »

Le petit animal se dirigeait en effet vers eux. Brusquement, il bondit sur les épaules de Toufou et se mit à lui tirailler les cheveux.

« Mais c'est Virginie! dit Nelly. Virginie! »

En entendant son nom, le singe sauta alors sur les épaules de Nelly et passa ses petites pattes autour du cou de la fillette, comme Virginie avait coutume de le faire.

« Si c'est Virginie, Sylvain n'est pas loin! cria Toufou au comble de l'excitation. Vite! Allons à sa recherche! »

Les trois enfants s'engagèrent dans l'allée centrale de la fête foraine et s'arrêtèrent devant le stand de tir, où un gamin aux cheveux en broussailles était en train d'astiquer les fusils.

« Connaissez-vous un garçon nommé Sylvain? lui demanda Roger.

— Et comment ! répondit le gamin avec un large sourire. Même que c'est sa guenon qui est sur l'épaule de la demoiselle! Virginie ! Pas vrai qu'elle est gentille? ».

Crac bondissait autour de Nelly, en essayant d'atteindre Virginie. Lui aussi, il l'avait reconnue. Soudain la guenon sauta sur le dos du chien, comme un cavalier sur sa monture. Mais Crac, qui avait l'habitude de cette plaisanterie, se roula par terre et se débarrassa promptement d'elle.

La guenon grimpa alors sur les épaules de Toufou. Elle était vraiment très amusante, avec sa petite chemise rouge et sa veste bleue aux boutons d'argent.

« Vous trouverez Sylvain un peu plus loin, dit le gamin. C'est lui qui tient la baraque aux anneaux. »

Les trois enfants se dirigèrent vers le stand indiqué et aperçurent à l'intérieur un jeune garçon qui disposait sur des planches divers lots que les spectateurs devaient s'efforcer de gagner en lançant des anneaux.

« Sylvain! » cria Nelly.

Le jeune garçon se retourna. Oui, c'était bien Sylvain, avec ses cheveux blonds, son visage bronzé et ses grands yeux bleus. Il parut ravi de les voir.

« Oh! c'est vous? s'écria-t-il joyeusement. Roger, Nelly, Toufou.... Et Crac! Toujours aussi fou?... »

Crac avait immédiatement reconnu Sylvain, et il s'élança vers lui en aboyant avec allégresse, puis se mit à lui lécher les mains. Virginie bondit également vers son maître et se percha sur son épaule en caquetant avec animation.

« C'est épatant de vous retrouver! dit Sylvain. Mais comment se fait-il que vous soyez venus? Vous saviez que j'étais ici?

— Non, bien sûr, répondit Roger. Nous venons pour certaines raisons... dont nous te parlerons un peu plus tard, quand nous serons seuls. Mais nous n'espérions pas te trouver.

— Tu aurais dû nous faire savoir que tu étais si près de chez nous, ajouta Nelly sur un ton de reproche. Nous n'habitons qu'à quelques kilomètres d'ici!

— Ah! oui? fit Sylvain, dont les connaissances géographiques devaient être assez imprécises. En tout cas, c'est une bonne idée d'être venus. Vous êtes en vacances, je suppose?

— Oui, pour quinze jours, 'dit Toufou. Et toi? depuis combien de temps es-tu ici?

— Ça fait deux jours, répondit Sylvain. Mais excusez-moi, les amis! il faut que je m'occupe de la baraque. Je remplace le patron. »

Il remit quelques poignées d'anneaux à des spectateurs et empocha l'argent.

« Hé! Virginie! aide-moi un peu! cria-t-il. Montre ce que tu sais faire! »

La guenon obéit aussitôt. Elle enfila une douzaine d'anneaux sur son bras gauche, puis commença à les distribuer, trois par trois, aux joueurs. Cela fit rire toute le monde.

« Elle est étonnante! dit Nelly. Avec elle, tu dois attirer les foules!

— Oui, ça marche très bien, reconnut Sylvain. La baraque n'a jamais rapporté autant d'argent. Mais ce n'est pas moi qui encaisse les bénéfices, bien sûr. Je les remets à M. Tonnerre, le propriétaire de la plupart des attractions.

- M. Tonnerre? répéta Nelly. Quel drôle dé nom!

— Oui, et je n'ai jamais vu personne qui mérite aussi bien son nom.

— Pourquoi? demanda Roger.

— Parce qu'il a une voix de tonnerre, parce qu'il est énorme et qu'il a un caractère effroyable. Il paie ses employés au-dessous du tarif et les met à la porte pour un rien. Le voilà justement qui arrive. Regardez! les éléphants sont à lui. »

Les enfants regardèrent dans la direction indiquée par Sylvain. On venait de détacher les éléphants de l'arbre et on les avait préparés pour promener les enfants. L'homme qui les conduisait était une espèce de géant, aux larges épaules, aux jambes comme des poteaux. Il tempêtait contre ses bêtes et sa voix tonitruante s'entendait sur tout le champ de foire.

« Oui, son nom lui va bien, reconnut Roger avec un sourire. Il n'a pas l'air commode, ce monsieur!

— Moi, il ne me plaît pas beaucoup, ce M. Tonnerre, dit Nelly. Ne serait-il pas marié par hasard avec une Dame Eclair? »

Sylvain éclata de rire.

« Non, dit-il, il n'est pas marié. Mais si quelqu’un peut être surnommé Mme Eclair, c'est la vieille Mamita... celle que vous voyez là-bas, près de cette roulotte. Elle a une langue si bien pendue qu'elle foudroie tous ceux qui osent lui tenir tête. Tonnerre lui-même s'empresse de filer quand elle commence à crier après lui. »

La vieille Mamita était vraiment un curieux personnage. Installée à côté d'un chaudron qui cuisait sur un feu en plein air, elle faisait songer à une sorcière. Elle avait des cheveux d'un blanc neigeux, de petits yeux bruns et vifs, et son nez

crochu touchait presque son menton en galoche. « Prépare-t-elle quelque breuvage magique? demanda Nelly en pouffant de rire.

— Beaucoup de gens le pensent, répondit Sylvain. Pas moi. Ce qui est certain, c'est qu'elle fait peur à tout le monde. La seule personne qui obtienne quelque chose d'elle, c'est Riquet, le gamin qui tient le stand de tir. Vous avez dû le voir.

— Ah! oui, le gamin aux cheveux en broussailles, dit Toufou. 11 a l'air d'un petit lutin, mais gentil. Il a le-même genre de tignasse que Mamita, mais d'une couleur différente, bien sûr.

— Mamita est sa grand-mère, expliqua Sylvain, et il la mène par le bout du nez. Mais c'est bien le seul! Quand vous vous approchez d'elle, elle gronde comme un chat en colère.

— Et les chimpanzés, où sont-ils? demanda Nelly. Nous avons vu dans le journal qu'il y avait deux chimpanzés savants, Houla et Djella.

— Ils appartiennent à M. Gousta, dit Sylvain. Lui, il vous plaira; il est drôle et très gentil. Il y a des années qu'il suit la fête foraine, et il travaille comme un forçat pour M. Tonnerre. Moi, je ne resterai pas longtemps ici, car j'en ai déjà assez. »

Pour les trois enfants, cette fête foraine semblait vraiment fascinante, avec tous les personnages bizarres qu'ils y découvraient : ce M. Tonnerre à la voix effrayante; Mamita la sorcière, Riquet aux cheveux en broussailles, Gousta et ses chimpanzés.... Et par-dessus le marché, Sylvain et Virginie! Debout devant la baraque, ils regardaient de tous leurs yeux en se demandant si,

parmi tous ces gens, il y avait le voleur assez habile pour passer à travers les portes closes.

Jusqu'à présent, ils n'avaient pas dit un mot de l'affaire à Sylvain. Ils n'en avaient pas encore trouvé l'occasion car le public, attiré par Virginie, ne cessait d'affluer devant son stand. Il valait mieux attendre que Sylvain fût seul avec eux.

« Allez donc faire un tour à la fête, leur dit le jeune garçon. Je confierais bien la baraque à Virginie, elle se débrouillerait très bien, mais si M. Tonnerre s'en apercevait il pousserait des hurlements à nous briser le tympan.

— Entendu! Allons faire un tour, dit Roger. Nous reviendrons un peu plus tard. Mais quelle surprise de t'avoir retrouvé, Sylvain! C'est la plus agréable surprise de nos vacances! »





CHAPITRE IX

Un bel après-midi.

LES trois enfants visitèrent donc la fête, bien décidés à ne manquer aucune des attractions. Dans le courant de l'après-midi ils montèrent sur les manèges, les balançoires, firent une promenade à dos d'éléphant, allèrent voir les chimpanzés savants et firent bien d'autres choses encore.

Quand ils montèrent sur les chevaux de bois, Toufou interpella le gamin qui avait la charge du manège :

« Dis donc, petit! Fais-nous tourner le plus vite possible. Tu seras chic!

— Alors, cramponne-toi bien! répliqua le jeune

forain en riant. Tu ne fais pas monter ton chien?

— Oh non ! dit Toufou. Il aurait le mal de mer. Couché, Crac! Attends-nous! »

II grimpa sur un sanglier; Roger et Nelly avaient déjà pris place sur des lions. Bientôt la musique commença à jouer et le manège se mit en mouvement.

Comme Toufou le lui avait demandé, le gamin poussa à fond le moteur, et le manège tourna bientôt à toute allure. Les trois enfants durent se cramponner à leurs animaux qui montaient et descendaient brutalement. Nelly commença à avoir mal au cœur. D'autres enfants poussèrent des cris, des parents protestèrent.

Le gamin ralentit la marche. Quand Toufou descendit, il était verdâtre et ses jambes flageolaient.

« Alors, ça t'a plu? lui demanda le jeune forain.

— Oui, fameux! dit Toufou. Je n'ai jamais tourné aussi vite de ma vie.... Ça mérite qu'on te paie double tarif.... »

Mais le manège n'était pas seul à avoir accéléré son allure. La musique également avait joué deux fois plus vite... et M. Tonnerre l'avait entendu! Il abandonna ses éléphants et accourut, rouge de colère.

« Petit imbécile! hurla-t-il. Qu'est-ce que tu fabriques là? Tu veux rendre les gens malades? Tu veux démolir ma machine? ».

Et « clac ! » il lança au pauvre garçon une gifle retentissante.

Courageusement, Toufou s'avança d'un pas.

« Monsieur Tonnerre, dit-il, c'est ma faute. J'ai

payé double tarif pour que le manège aille plus vite. »

M. Tonnerre menaça le petit forain de ses deux énormes poings.

« Quoi? rugit-il. Tu as fait payer double tarif à ce jeune homme? Et tu as empoché la différence, pas vrai? Allons! donne l'argent, vite! Vite! »

Puis il se tourna vers Toufou et ses cousins.

« Voulez-vous faire un petit tour sur mes éléphants? leur demanda-t-il d'une voix devenue très aimable. Oui? Pour un double tarif, je les ferai aller au trot. Ça vous va?

— Non merci, répondit Toufou. Ou plutôt oui.... Je veux bien monter dessus, mais à condition qu'ils aillent au pas. »

Ils montèrent donc sur les éléphants et tanguèrent d'une façon assez inquiétante. Crac refusa catégoriquement d'accompagner son maître; il alla se cacher sous un arbre et contempla avec une crainte respectueuse ces étranges bêtes qui semblaient avoir deux queues, l'une par-derrière, l'autre par-devant.

Quand la promenade fut terminée, M. Tonnerre aida les enfants à descendre, puis il leur dit :

« Et maintenant, je vous conseille d'aller voir Billy Tell, dans le stand de tir. C'est un homme très adroit. Pif! paf! presque sans viser, il abat une pomme placée sur la tête de Riquet.

— Comme Guillaume Tell, dit Roger en riant. Ce Billy Tell doit être son arrière-arrière-arrière-petit-fils, je suppose. Allons donc le voir. »

Ils se dirigèrent alors vers la tente sur laquelle on pouvait lire « BILLY TELL », en énormes lettres rouges. Riquet se tenait dans l'entrée, une

pomme posée en équilibre sur sa tête. C'était maintenant la vieille Mamita qui s'occupait du stand de tir voisin.

Riquet reconnut les enfants et les accueillit avec un sourire.

« Tiens! vous voilà? dit-il. Vous venez voir comment je me fais roussir les cheveux?... Entrez! Entrez! messieurs-dames, le spectacle commence dans un instant!»

A l'intérieur de la tente, les enfants aperçurent le dénommé Billy Tell. C'était un homme entièrement vêtu de cuir rouge, qui aurait eu aussi assez belle allure si son équipement avait été moins râpé. Assis sur une chaise, le fusil posé en travers de ses genoux, il attendait patiemment qu'il y eût assez de spectateurs pour commencer son numéro.

Quand la tente fut à demi remplie, Riquet circula entre les rangs pour recueillir la monnaie, puis il alla se placer devant un panneau recouvert de métal à une extrémité de la tente. Billy Tell se leva en soupirant et se dirigea vers l'autre extrémité. Il épaula, visa une demi-seconde, et « Bang! *»,* la pomme posée sur la tête de Riquet vola en morceaux.

Le public applaudit. Riquet mit une autre pomme sur sa tête. Cette fois, Billy Tell se retourna, se pencha en avant et tira entre ses jambes. « Bang! » la seconde pomme subit le même sort.

Quand le spectacle fut terminé, Riquet revint trouver les enfants, tout souriant.

« II tire bien, pas vrai? leur dit-il. Mais moi aussi, je suis un champion. Vous verrez tout à l'heure....

— Ne raconte pas d'histoires! grommela Billy

Tell qui avait entendu. Tiens! prends mon fusil et va le nettoyer.

— Oui, p'pa! » répondit Riquet à la grande surprise des trois enfants.

Ainsi, Billy Tell était le père de Riquet, et Mamita sa grand-mère! Quelle intéressante, famille !

« As-tu aussi une mère? demanda Toufou.

— Ben non! Mais ça me suffit d'une femme dans la famille *»,* répliqua Riquet en lançant un clin d'œil moqueur vers la vieille Mamita qui, voyant venir son petit-fils, abandonnait le stand de tir pour regagner sa roulotte.

Les trois enfants s'exercèrent alors à la carabine, sans grand succès. Toufou essaya d'abattre la balle de ping-pong qui dansait sur un jet d'eau.

« Allons! donne-moi ça, tu vas voir! » lui dit enfin Riquet, impatienté par sa maladresse.

Il lui prit la carabine des mains, jeta un regard autour de lui pour s'assurer que ni son père, ni sa grand-mère, ni M. Tonnerre n'étaient dans les environs, puis il tira. Trois fois de suite, il fit sauter la balle. Toufou poussa un sifflement d'admiration.

« Eh bien, maintenant, choisis un prix, dit le petit forain à Toufou.

— Mais je n'ai pas atteint la balle! protesta Toufou très surpris.

— Ça ne fait rien. Moi, je l'ai atteinte, et personne ne le saura. Tu me plais, toi! Tu es aussi fou que ton chien. Choisis!

— C'est très gentil de ta part, mais je ne peux pas, dit le pauvre Toufou en luttant vaillamment contre la tentation. Ce ne serait pas honnête!

— Alors, tant pis! soupira Riquet un peu déçu. Va donc rejoindre tes amis, ils t'appellent pour monter sur les balançoires. »

A la fin de l'après-midi, lorsqu'ils eurent visité toutes les attractions de la foire, les trois enfants n'avaient plus un sou en poche. Ils vinrent bavarder un moment avec leur ami Sylvain qui, en partie grâce à Virginie, avait fait de très bonnes affaires.

« Ah! il nous faut partir, dit enfin Nelly. Nous ne devons pas rentrer trop tard. Ne peux-tu pas venir dîner chez nous, Sylvain?

— Avec le plus grand plaisir! répondit le jeune garçon, tout heureux. Je peux confier la baraque: à Riquet, car Mamita doit de toute façon reprendre son stand pour la soirée. J'ai d'ailleurs droit à un jour de congé, et M. Tonnerre ne pourra rien dire. Mais est-ce que ça ne va pas déranger votre mère, si je viens?

— Au contraire, elle sera enchantée! dit Roger. Nous lui avons tant parlé de toi qu'elle désire te connaître. Mais comment pourras-tu venir? Nous sommes à bicyclette....

— Oh! j'en emprunterai une. Virginie fera le voyage sur mon épaule ou sur le porte-bagages. »

Toufou rechignait. Il aurait voulu rester encore un peu à la fête dont l'animation grandissait. Une joyeuse rumeur montait de la foule. Dans le crépuscule, les manèges et les baraques brillaient maintenant de tous leurs feux.

« Allons, viens! dit Roger en entraînant son cousin. Ne nous mettons pas en retard. Rappelle-toi que nous devons raconter toute notre histoire à Sylvain, et cela nous prendra du temps! »



CHAPITRE X

Sylvain vient dîner.

«Ce soir encore, il faudra que j'évite soigneusement l'oncle Robert, pour qu'il ne me pose pas de questions embarrassantes, dit Toufou à Roger tandis qu'ils roulaient vers la maison,

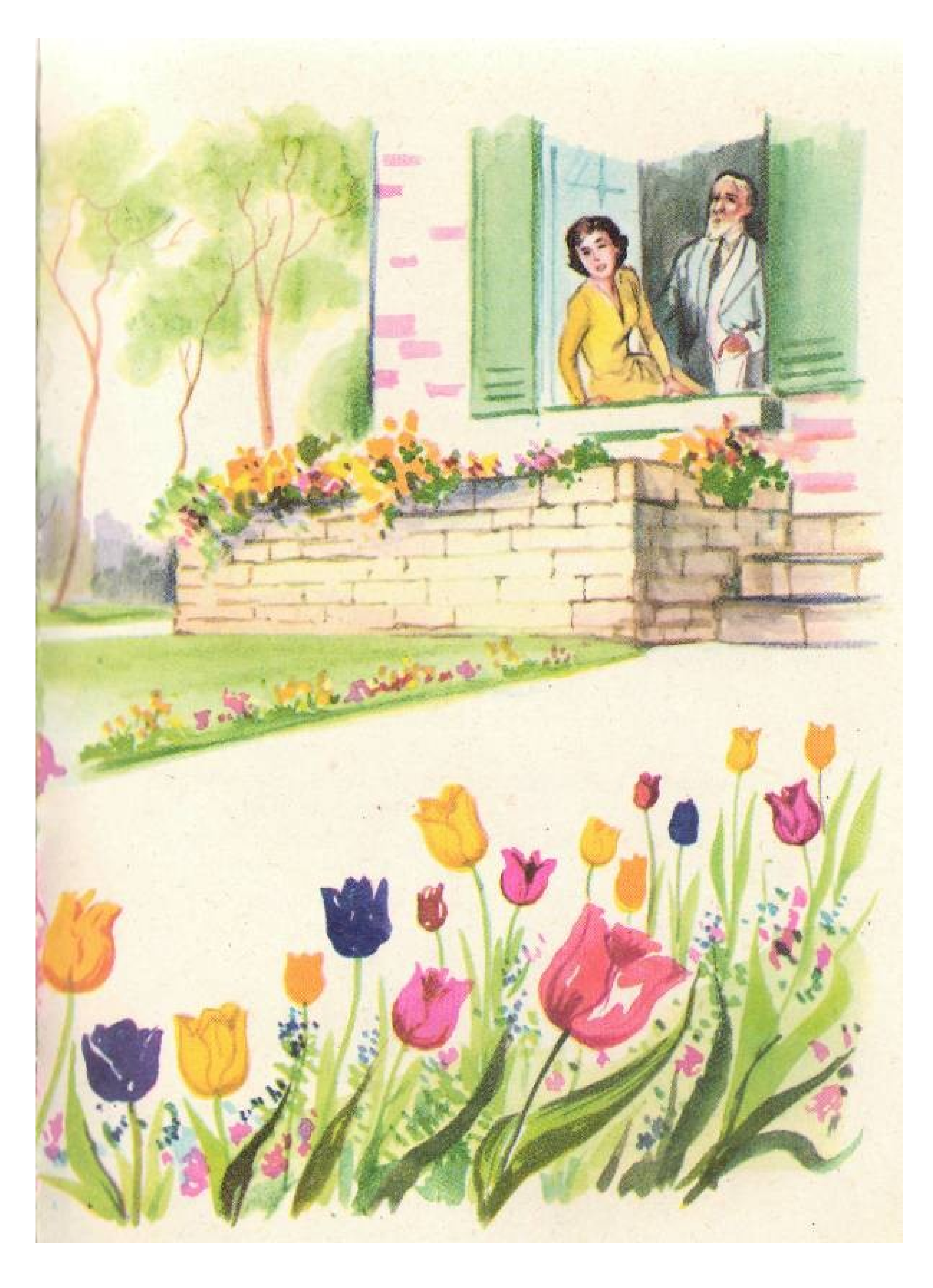
— Ce sera facile, puisque nous avons un invité, répondit son cousin. Hé là ! attention, imbécile ! Tu viens de passer dans un trou, et tu as failli projeter Crac hors de son panier!

— Pardon, vieux Crac! » cria Toufou en se retournant vers son chien.

Pour rencontrer M.et Mme Verdier, Sylvain avait fait un peu de toilette. Il portait maintenant



« Nelly ! Ou est Toufou ? Votre oncle voudrait lui parler.»



« Nelly ! Ou est Toufou ? Votre oncle voudrait lui parler.»

un pantalon de flanelle et un chandail presque propres. Malheureusement, il n'avait pu changer de souliers, car il n'en possédait qu'une seule paire, en très mauvais état.

Les quatre enfants arrivèrent enfin à la maison, fatigués et affamés. Crac s'empressa de sauter à terre et se précipita vers la cuisine dans l'espoir d'y trouver quelque chose à manger. Mais il tomba sur Moustache qui l'accueillit fort mal et lui griffa le museau. Après quoi, pour échapper à son adversaire, le chat s'enfuit dans l'escalier, pénétra dans la chambre de Roger et se réfugia sur la commode.

Mais la place était déjà occupée par Virginie qui attendait là les garçons. Le chat qui, de sa vie, n'avait jamais vu un singe, se hérissa, cracha de colère, et fit mine d'engager le combat. Terrifiée, la pauvre guenon sauta à terre, traversa la pièce comme une flèche, passa dans le couloir et chercha un abri dans la chambre voisine, dont la porte était ouverte.

L'oncle Robert, qui était en train de se brosser les cheveux, eut la surprise devoir un singe bondir sur son lit. L'instant d'après, Moustache arrivait en trombe, suivi par le chien qui aboyait avec fureur. Les trois bêtes se poursuivirent deux ou trois fois tout autour de la chambre, puis disparurent dans le couloir.

Après avoir refermé sa porte, lé vieil homme se laissa tomber sur une chaise en soupirant. Quelle maison! Un chien, un chat, et maintenant un singe! Lui qui était venu ici pour y trouver le calme, il voyait sa chambre transformée en ménagerie !

Pendant ce temps, Roger faisait essayer une de ses paires de chaussures à Sylvain. Mais elles étaient trop étroites. Roger se dit alors que son oncle possédait un grand assortiment de chaussures et qu'il consentirait peut-être à en donner une vieille paire à son ami. Il alla frapper à sa porte.

« Qui est-ce, encore? gronda le vieil homme, comme s'il s'attendait à voir surgir quelque nouvel animal.

— C'est moi, Roger, N'auriez-vous pas une vieille paire de chaussures à me donner? »

L'oncle Robert alla ouvrir et considéra son neveu avec ahurissement.

« Et qu'en fer as-tu, grands dieux? demanda-t-il. Elles ne t'iraient pas!

—• C'est pour un de mes amis qui vient dîner chez nous, expliqua Roger.

— Alors, quoi? Il vient dîner sans souliers?... Oh! miséricorde! encore ce singe! s'écria le vieil oncle. Si jamais je découvre celui qui a amené ici cet animal, je.., je... je.... »

Roger s'esquiva en toute hâte, sans insister. Dans un placard du hall, il finit par dénicher une vieille paire de chaussures de tennis qui appartenaient à son père. Elles allaient à Sylvain, et il les accepta avec reconnaissance.

« Maintenant, suis-je présentable? demanda-t-il à Nelly avec un peu d'inquiétude.

— C'est parfait. J'ai dit à maman que nous t'avions ramené. Il lui tarde de te voir. Viens! »

Sylvain ne se sentait pas trop à son aise. II n'avait jamais dîné dans une belle demeure Comme celle-ci, et avait peur de ne pas savoir

comment se tenir. Mais ses craintes étaient vaines, car il possédait par nature de bonnes manières et une voix agréable. Quand elle le vit s'avancer vers elle, Mme Verdier fut toute surprise par son allure engageante, et elle l'accueillit fort chaleureusement.

« Vous êtes donc ce Sylvain dont j'ai tant entendu parler! lui dit-elle en souriant. Je suis très heureuse de vous connaître enfin! »

M. Verdier lui aussi fut assez étonné- H s'attendait à voir quelque petit gitan, sournois et rusé. Au lieu de cela, il aperçut un grand garçon robuste, aux cheveux blonds, au regard honnête. Il lui serra la main.

« Soyez le bienvenu ici, lui dit-il. Les amis de Roger sont mes amis! »

Sylvain rougit de plaisir, et il envia ses amis d'avoir des parents aussi charmants.

« Maman, que penses-tu de Virginie? » demanda Nelly avec un peu d'inquiétude, lorsqu'elle vit sa mère regarder pour la première fois dans la direction de la guenon. Celle-ci s'était perchée sur le dossier d'une chaise et attendait sagement qu'on la présentât. Nelly lui avait donné un bonnet de poupée dont elle s'était coiffée.

Mme Verdier se mit à rire.

« Oh! qu'elle est drôle! s'écria-t-elle. J'avoue que jusqu'à présent je n'aimais pas les singes, mais....

- Dois-je la mettre dehors? demanda en hâte Sylvain.

- Mais non! répondit Mme Verdier. Puisque je suis capable de supporter Crac et Moustache, je peux bien en faire autant pour un si gentil petit

animal. Maïs je ne sais trop ce qu'en pensera votre oncle! »

L'oncle Robert descendit un peu en retard pour le dîner. Quand il arriva enfin, Sylvain et Virginie étaient déjà bien installés dans la place, et le vieil homme n'osa rien dire.

Sylvain était aux anges. Tout lui semblait merveilleux: l'excellente nourriture, la conversation des convives, les rires, les plaisanteries... tout, en un mot! De son côté, Mme Verdier était charmée par l'aspect sympathique et les bonnes manières du jeune garçon, et elle avait peine à croire que ce Sylvain ne fût qu'un pauvre petit forain, seul au monde et gagnant sa vie en montrant son singe dans les cirques!

« N'avez-vous plus vos parents? lui demanda à un moment M. Verdier qui, lui aussi, semblait prendre beaucoup d'intérêt à son invité.

— J'ai perdu ma mère il y a quelques années, répondit Sylvain, et je n'ai jamais connu mon père. Je ne sais même pas s'il est au courant de mon existence. Tout ce que je sais de lui, c'est qu'il était comédien. Mais j'ai eu beau le chercher partout, je ne l'ai jamais retrouvé.

—? Peut-être joue-t-il sous un autre nom que le sien? suggéra M. Verdier.

— Oui, c'est probable. Dans ces conditions, j'ai bien peur que sa trace soit perdue .à tout jamais.

— C'est à craindre, en effet, dit M. Verdier. En tout cas, vous semblez vous être fort bien tiré d'affaire tout seul, je vous félicite! »

Après le dîner, les quatre enfants passèrent dans le jardin. La nuit était claire. Ils allèrent s'installer sous la tonnelle après avoir ordonné à Crac de monter la garde.



Virginie les accompagna. Elle s'était fort bien tenue pendant le repas, perchée sur l'épaule de Toufou et grignotant ce qu'il lui donnait. Maintenant, elle ne voulait plus le quitter. Crac, un peu jaloux, tentait de grimper sur les genoux de son maître, mais celui-ci l'expédia dehors.

« Eh bien? demanda alors Sylvain. Que vouliez-vous me raconter?

— C'est une longue histoire, dit Roger, qui ne savait trop comment commencer. Une histoire très bizarre, à laquelle notre oncle se trouve mêlé. Figure-toi qu'il y a quelques jours.... »

Et il fit le récit complet des événements. A plusieurs reprises, Nelly et Toufou intervinrent pour ajouter un détail.

« ...Et maintenant, conclut Roger, nous nous

demandons s'il n'y a pas un lien entre la fête foraine et ces cambriolages. Il doit y avoir chez vous quelqu'un qui s'y connaît en vieux documents, et qui organise les vols quand la fête se trouve à proximité d'un lieu où l'on conserve ces précieux papiers.

— Et nous voudrions aussi savoir comment les voleurs arrivent à passer à travers les portes closes, ajouta Nelly. Il y a un mystère, là-dessous!

— Si c'était la vieille Mamita? » suggéra Toufou qui avait été vivement impressionné par l'aspect de sorcière de la vieille femme.

Cela fit rire les autres. Sylvain réfléchit un long moment avant de répondre :

« Je ne vois personne, à part Tonnerre, qui pourrait s'intéresser à des choses semblables. Tonnerre collectionne des statuettes d'ivoire, mais je n'ai jamais entendu dire qu'il recherche les vieux documents. Il n'est pas assez instruit pour en reconnaître la valeur.

— ... Et il ne pourrait certainement pas passer par le trou d'une serrure », dit Nelly en songeant à la gigantesque stature de l'homme.

Il y eut un long silence.

« Qui décide des déplacements de la fête? demanda soudain Nelly.

—- Eh bien, c'est Tonnerre, je suppose, dit Sylvain. La plupart des baraques lui appartiennent. Pourquoi cette question? Ah! je comprends : tu penses que quelqu'un connaît les lieux où se trouvent des pièces de valeur, et qu'il installe la fête dans les environs. Oui, je crois que c'est Tonnerre qui décide.

— Y a-t-il un collectionneur parmi vous, à la

fête? demanda Toufou, en s'amusant à tirailler la queue de la guenon.

—*?* Non, à part Djella, l'un des chimpanzés, qui |fait collection de poupées et d'animaux en peluche, répondit Sylvain en riant. Si vous lui en offrez une, vous vous ferez un ami pour la vie.

—- Et l'autre chimpanzé, que collectionne-t-il? demanda Nelly très amusée.

— Les bonbons. Mais il ne les conserve pas longtemps! Méfiez-vous de lui! Si vous avez des bonbons dans vos poches, il vous les volera en un clin d'œil.

— Eh bien, Sylvain, merci pour tes renseignements, reprit Nelly. Mais tout cela ne nous avance guère. Je ne vois pas qui pourrait être le voleur, à part Tonnerre....

— Il y a aussi Gousta et Billy Tell, dit Sylvain. Tous deux sont très habiles, mais je n'imagine pas qu'ils puissent s'intéresser à de vieux documents. Je crois même que Billy Tell ne sait pas lire.

- Tant pis! soupira Nelly. Après tout, c'est peut-être un hasard que ces cambriolages aient eu lieu à proximité de la fête. Où doit-elle aller, après Richeval?

—. Comment! je ne vous l'ai pas déjà dit? Mais tout près d'ici, à Ramilly. C'est à environ deux kilomètres, je crois?

— Oh! chic! s'écria Toufou. Ça nous permettra de te voir tous les jours, et en même temps de surveiller ce sympathique M. Tonnerre. Je parie que c'est lui le coupable! J'ai du flair, moi! »



CHAPITRE XI

Plans de bataille.

LES quatre enfants tinrent longuement conseil, ce soir-là, sous la tonnelle. Maintenant que Sylvain., lui aussi, avait l'air de partager les soupçons de Nelly, ils étaient plus impatients que jamais de découvrir la clef du mystère.

A leur grande surprise, Toufou eut une idée excellente, ce qui était rare chez lui.

« Ecoutez! leur dit-il. Il faudrait savoir s'il n'y a pas, à Ramilly ou aux environs, une espèce de musée ou quelque collection de documents de valeur.

— Bravo! s'écria Nelly. Tu n'as pas souvent des

inspirations, Toufou, mais cette fois c'est un éclair de génie!

— Il a tout à fait raison, approuva Roger. Si nous connaissions l'existence d'un lieu semblable, non loin de la fête, nous pourrions peut-être le surveiller.

— Et voir si Tonnerre ne vient pas rôder autour », ajouta Toufou.

Nelly se mit à rire.

« S'il le fait, dit-elle, nous ne pourrions manquer de le repérer. Il est si gros!

— Et si nous l'avions vu rôder autour de la maison, reprit Toufou très excité, nous monterions la garde pendant la nuit pour le surprendre lorsqu'il cambriolerait. Par la même occasion, cela nous apprendrait comment on peut passer à travers les portes closes.

— Mais comment faire? demanda Nelly. Je n'ai jamais entendu parler d'un musée dans les environs, et pourtant nous habitons ici depuis des années.

— Il ne s'agit pas forcément d'un musée, dit son frère. Cela peut être quelque collection privée, dans le genre de celle que l'oncle Robert étudiait au château de Pontchély.... Oh! ça y est! Je sais comment faire!

— Comment? demandèrent les trois autres.

— Eh bien, il faut questionner l'oncle Robert, 'tout simplement. Il le saura. Depuis des années, il passe son temps dans les archives, à étudier de vieilles chroniques, des lettres, des documents anciens, des cartes.... Il pourra nous renseigner. Mais qui se charge d'aller l'interroger?

— Pas moi! s'empressa de répondre Toufou. Il

croirait que *je* veux lui soutirer des renseignements pour le compte des Mains Vertes!

— Allons! ne sois pas stupide! dit Nelly.

— Si! il le croirait, affirma Toufou. Il a beau être très instruit, il croit tout ce qu'on lui raconte. Jl a gobé toute mon histoire sur la bande des Mains Vertes. A la fin, il en avait les cheveux qui se dressaient sur sa tête.

—• N'exagère pas! grommela Roger. De toute façon, nous ne t'aurions pas chargé de l'interroger. Tu ne pourrais que tout gâcher. ».

Toufou n'osa plus rien dire.

« Eh bien, c'est moi qui m'en chargerai, déclara Nelly. Je lui présenterai mon album d'autographes et lui demanderai d'y écrire quelques lignes. Ça le flattera. Puis, tout en bavardant, j'amènerai la conversation sur les musées, les collections de documents anciens, et, sans avoir l'air de rien, je l'interrogerai sur ce que nous désirons savoir. Il n'aura aucun soupçon. »

Roger approuva l'ingénieuse idée de sa sœur, puis, se tournant vers Toufou :

« Quant à toi, lui dit-il, tu vas continuer à éviter notre oncle pour qu'il ne te pose pas des questions sur le vol de Richeval. Dans toute cette affaire, tu t'es conduit comme un imbécile, avoue-le!

— Mais ouï, mais oui! Critiquez-moi 1 soupira Toufou, très vexé. Je n'ai pas fini d'en entendre!... N'empêche que c'est moi qui ai eu la meilleure idée de toute la soirée!

— Oui, c'est exact, reconnut Roger. Ça rachète ta bêtise.

— Il doit commencer à se faire tard, fit remarquer

Nelly. Maman va nous appeler d'un instant à l'autre pour que nous allions nous coucher....

— Eh bien, je m'en vais, dit Sylvain en se levant. J'ai passé avec vous une très bonne soirée. Merci mille fois. Viendrez-vous faire un tour à la foire, demain?

— Rien sûr! dit Nelly. Nous irons te voir tous les jours jusqu'à la fin des vacances. Je suis con-lente que tu plaises à maman, Sylvain. Tu reviendras souvent ici, j'espère?

— Et tu plais aussi à papa, ajouta Roger. Bonsoir, mon vieux. Nous nous reverrons demain. »

Ils sortirent de la tonnelle. Sylvain alla reprendre son vélo et ses trois amis l'accompagnèrent jusqu'à la porte du jardin.



« N'oublie pas de surveiller Tonnerre!, lut recommanda Nelly.

— Comptez sur moi! répondit Sylvain en riant. Sa roulotte est à côté de la nôtre. Je ne dormirai que d'un œil, et je verrai bien s'il sort pendant la nuit.

—- Et s'il sort, tu le suivras! » dit encore Roger.

Sylvain enfourcha sa bicyclette et s'éloigna dans l'ombre. Presque au même instant, on entendit la voix de Mme Verdier qui appelait les enfants. Ceux-ci revinrent lentement vers la maison.

« Regarde! dit soudain Nelly en serrant le bras de Toufou. Oncle Robert est dans le couloir avec maman! Il-t'attend pour te parler.

— Aïe! aïe! aïe! fit Toufou en s'arrêtant nef.

— Va vite te coucher, lui dit Roger à mi-voix. Passe par la porte de la cuisine, faufile-toi dans l'escalier et mets-toi au lit tout habillé, de façon que, si notre oncle te cherche, tu aies l'air de dormir profondément. Vite! »

Toufou obéit. Suivi par Crac, il traversa la cuisine, gagna sans bruit sa chambre, retira ses souliers sans même les délacer et s'enfonça sous les couvertures, ne laissant émerger qu'un toupet de cheveux roux.

« Mais où est donc Toufou? demanda Mme Verdier lorsque ses enfants pénétrèrent dans le couloir. Votre oncle voudrait lui dire deux mots.

— Oh! je pense qu'il est déjà couché, répondit Nelly.

— Déjà couché? répéta Mme Verdier, très étonnée. Il devait être vraiment fatigué!

' — Oui, nous avons fait une longue promenade à bicyclette, expliqua Roger. Eh bien, bonsoir,

maman. Moi aussi, je tombe de sommeil. Alors, Sylvain t'a plu?

— Beaucoup, dit sa mère. Qu'il revienne ici aussi souvent qu'il voudra. Et, si ça ne doit pas le vexer, dis-lui qu'il peut utiliser notre salle de bain.

— Bonne idée! répondit Roger en riant. Allons, bonsoir, maman! Bonsoir, mon oncle!

— Bonsoir, mes enfants, dit le vieil homme. Mais je vais vous accompagner là-haut pour voir si Toufou est endormi. Il faudrait absolument que je lui parle. »

Mme Verdier les suivit, de plus en plus intriguée. Pourquoi l'oncle Robert tenait-il tant à parler à Toufou? Quelle bêtise avait donc faite ,1e jeune garçon?

Quand ils pénétrèrent dans la chambre, ils virent la touffe de cheveux qui émergeait ^des draps. Crac était couché aux pieds de son maître.

« II dort, murmura Mme Verdier. Ne le dérangez pas, oncle Robert : il est mort de fatigue. Et Crac qui est couché sur le lit!... Mais je n'ose même pas le chasser, par crainte de réveiller Toufou.... »

Sous les couvertures, on entendit un léger ronflement.

« L'idiot! pensa Roger. Il faut encore qu'il fasse l'idiot!...

—: Eh bien, je lui parlerai demain, dit l'oncle Robert en quittant la chambre en compagnie de Mme Verdier.

— Ça y est, Toufou! ils sont partis », dit alors Roger en rabattant les couvertures.

Mais Toufou ne bougea pas. Il dormait pour de bon, tout habillé.



CHAPITRE XII

La ruse de Nelly.

HEUREUSEMENT pour Toufou, l'oncle Robert passa une mauvaise nuit, et, le lendemain matin, il demanda qu'on lui servît son petit déjeuner au lit.

« Ça m'arrange bien ! dit Toufou avec satisfaction. Moi qui m'apprêtais déjà à filer pour ne pas le rencontrer! Et j'ai justement une faim de loup!... »

II put donc prendre place à table avec les autres, et mangea de grand appétit.

Après le petit déjeuner, Nelly lui dit :

« Cet après-midi, nous retournerons à la fête.

Nous emporterons un bon goûter et nous inviterons Sylvain.

— D'ici là, ajouta Roger, tu continueras à éviter notre oncle. Le mieux serait que tu ailles faire quelques courses pour la cuisinière. Ça te tiendrait éloigné de la maison. »

Toufou n'aimait guère faire les commissions. Mais, pour une fois, il ne rechigna pas.

« Bonne idée, dit-il. Je vais voir si Anna a besoin de quelque chose. Je crois qu'il faut remplacer le rouleau de son essoreuse. J'irai en chercher un à Ramilly. »

II alla aussitôt trouver Anna la cuisinière et lui demanda si elle désirait qu'il lui fît quelques courses. La grosse Anna le regarda avec étonnement.

« Qu'est-ce qui te prend? dit-elle d'un air soupçonneux. C'est bien la première fois que tu me proposes de faire des commissions! Ah! je comprends : tu vas peut-être me demander en échange que je te fasse des meringues ou quelque autre gâteau pour le dessert?

••— Oh non! protesta Toufou. Je ne pensais pas à ça.... Mais j'adore les meringues, et si vous voulez bien m'en faire, je les mangerai volontiers!

— Je savais bien que tu avais une idée derrière la tête! dit Anna en riant. Eh bien, tu iras m'acheter un nouveau rouleau pour l'essoreuse. Il y a quinze jours que j'en réclame un, et personne n'y va.

— Je m'en charge! Ce sera tout?

— Quelle complaisance, mon Dieu! Eh bien, j'en profite : tu me rapporteras une livre de filets de harengs; tu iras porter un mot chez ma sœur,à

Ramilly, pour lui faire savoir que j'irai chez elle mercredi; tu passeras chez le cordonnier pour y reprendre mes chaussures; tu....

— Hé! Minute! s'écria Toufou un peu inquiet.* J'en aurai pour la journée entière!

— J'avais fini! Et en échange, je te ferai des meringues pour le dessert.

— Inscrivez-moi tout ça sur un papier, pendant que je vais chercher mon vélo, dit Toufou. Je reviens dans un instant. »

Quand il fut de retour, Anna lui remit la liste, sur laquelle elle avait encore ajouté deux ou trois commissions.

« A propos, lui' dit-elle; ton oncle Robert te cherche. Il vient de me demander si tu étais par là.... »

Mais Toufou s'empressa de s'éclipser, à la grande surprise de la cuisinière.

L'oncle Robert était allé trouver Mme Verdier dans le salon.

« Je n'arrive pas à dénicher Toufou, lui dit-il. L'avez-vous vu par hasard? »

Mme Verdier se pencha par la fenêtre pour appeler sa fille qui cueillait des fleurs dans le jardin.

« Nelly! Où est Toufou? Votre oncle voudrait lui parler.

— Il vient de partir à bicyclette pour Ramilly, répondit Nelly. Il est allé faire des tas de commissions pour Anna. »

Mme Verdier n'en crut pas ses oreilles. « Des commissions! répéta-t-elle. Sans qu'on le lui demande? Ce n'est pourtant pas son genre!

— Oh! il peut être très serviable, quand il le

veut, dit Nelly en retenant une forte envie de rire. Il ne sera pas de retour avant une éternité, j'en ai bien peur.

— Très ennuyeux! très ennuyeux! grommela l'oncle Robert. Ce garçon est insaisissable comme une anguille! C'est à croire qu'il cherche à m'éviter.

— Oh non! voyons! protesta Mme Verdier.

Pourquoi agirait-il ainsi? »

Mais le vieil homme se garda de répondre à cette question.

« Ma chère Suzanne, dit-il, je ne serai pas là pour déjeuner. Je dois me rendre à Louvreuil, par le train de onze heures, pour rendre visite à l'un de mes vieux amis.

— Oh! mon oncle! s'écria Nelly, pourriez-vous auparavant écrire quelques mots dans mon album d'autographes? Ça me ferait tant plaisir!

— Ce n'est pas le moment, intervint Mme Verdier. Ton oncle doit prendre un train.

— Mais j'ai bien le temps! dit le vieil homme, très flatté par cette demande. Apporte-moi ton album, mon enfant. J'y écrirai un proverbe du xvi[9] siècle, que j'ai découvert dans de vieilles archives. »

Nelly s'empressa d'aller chercher son album et vint le présenter à son oncle qui y inscrivit son vieux proverbe. C'était là une excellente entrée en matière pour les questions que comptait poser Nelly.

« Vous connaissez vraiment bien toutes les choses d'autrefois, n'est-ce pas? demanda-t-elle d'un air innocent.

— oui, mon enfant. Cela m'a toujours intéressé,



répondit l'oncle Robert. J'ai surtout étudié les archives, les vieilles chroniques, les documents anciens....

— Et je suppose que vous connaissez toutes les collections du pays? »

L'oncle Robert était très flatté par l'intérêt que manifestait Nelly.

« Oh non! dit-il. Je connais les plus fameuses, et quelques autres de moindre importance.... Mais pas toutes, mon enfant, pas toutes!

— Y en a-t-il dans les environs? Près de Ramilly, par exemple? »

Le vieil homme réfléchit un instant.

« Je n'en vois guère, dit-il. Il y a bien celle du manoir de Guersainville, à côté de Ramilly, mais c'est une très petite collection. M. de Guersainville s'intéresse plus aux animaux et aux oiseaux

qu'aux documents anciens. Il possède une magnifique collection d'animaux empaillés qu'il a commencée dès sa jeunesse.

— Et ses documents ont-ils une grande valeur? demanda Nelly.

— Très certainement. Des 'Américains ont voulu les lui acheter, l'année dernière. C'est lui-même qui me l'a dit. Mais il a refusé, car il s'agit de lettres de ses ancêtres. Il ne s'en séparerait pour rien au monde, pas plus que de ses animaux.... Tiens! j'ai une idée : cela vous intéresserait-il de visiter sa collection d'animaux? Je crois que M.de Guersainville se trouve actuellement à Louvreuil, cl puisque j'y vais ce matin, je pourrais lui téléphoner pour lui demander l'autorisation.

— Oh oui! s'écria Nelly, ravie. Ça nous ferait le plus grand plaisir!

— Eh bien, je vais essayer d'entrer en contact avec lui. Je vous mènerai moi-même au vieux manoir, et vous ferai visiter les collections. »

Soudain l'oncle Robert jeta un regard à sa montre et se leva en hâte.

« Hé! hé! mais il est temps! dit-il. Je vais rater mon train! »





CHAPITRE XIII

M. Gousta et ses chimpanzés.

A MIDI, quand Toufou revint de Ramilly, ses deux cousins le mirent au courant de ce qu'ils avaient appris sur le manoir de Guersainville.

« Oh! chic! s'écria Toufou. C'est un coup dé veine! Tu t'es vraiment bien débrouillée, Nelly. Comment as-tu fait pour lui soutirer tout ça?

— Ce n'était pas difficile, répondit Nelly. L'oncle Robert a gobé tout ce que je lui ai dit.

—- Ah! tu vois bien maintenant qu'il gobe tout ce qu'on lui raconte! Ça t'explique qu'il ait avalé sans broncher mon histoire des Mains Vertes.

— Si nous pouvons visiter les collections, dit alors Roger, et si un cambriolage est commis ensuite au manoir, nous connaîtrons la disposition exacte des lieux. Au cours de la visite, nous dresserons le plan des salles d'exposition, en tout cas de celle qui contient les documents. Les voleurs ne s'intéresseront certainement pas aux animaux empaillés.»

Ils firent un excellent déjeuner, et au dessert ils eurent le plaisir de déguster les meringues qu'avait préparées Anna pour remercier Toufou de sa complaisance.

« Ne pourrais-tu pas aller faire les courses tous les matins? demanda Nelly à son cousin.

— Ah non! répliqua Toufou. Si vous voulez avoir de nouveau des meringues, allez faire les commissions vous-mêmes. Moi, j'en ai fait assez. Mon vélo a failli se briser en deux, tant il était chargé, et ce pauvre Crac a dû faire tout le trajet ; « à pattes ». Sa corbeille était remplie de tout ce que j'ai acheté.

— Irez-vous voir Sylvain cet après-midi? leur demanda Mme Verdier, quand ils furent sortis de table. Si oui, vous lui porterez cette chemise. Elle est trop petite pour votre père, mais elle ira sans doute à votre ami.

— Merci, maman, il sera enchanté, dit Roger. Oui, nous irons. Anna nous a préparé un bon goûter. Ce sera bien agréable pour toi d'avoir un après-midi tranquille, sans nous... et sans notre oncle! Pas vrai?

— Oh! l'oncle Robert ne me dérange pas, répliqua sa mère. Lui, il referme les portes; lui, il s'essuie les pieds avant d'entrer; lui, il éternue poliment dans son mouchoir; lui....

— Maman! tu exagères! protesta Nelly en riant. Crac est le seul de nous qui ne s'essuie pas les pieds et n'éternue pas dans son mouchoir! »

Enfin, ils partirent Une fois seule, Mme Verdier prit un livre et alla s'étendre sur sa chaise longue avec un soupir de soulagement. Ah! quel calme merveilleux dans la maison!

Quand les enfants arrivèrent à la fête, celle-ci était déjà en pleine animation. Sylvain qui les attendait impatiemment, agita les bras dès qu'ils approchèrent. Il n'y avait personne devant sa baraque, car, dans la tente voisine, M. Gousta présentait ses deux chimpanzés, et la plupart des gens étaient allés les voir.

Cela permit aux enfants d'annoncer à leur ami ce qu'ils avaient appris sur le manoir de Guersainville.

« Beau travail! dit Sylvain en souriant. De mon côté, rien de neuf. Je n'ai pas cessé de surveiller Tonnerre, mais il n'a rien fait de suspect- Tout ce que j'ai appris, c'est que nous partons demain pour Ramilly.

— Oui, je le savais, dit Toufou. Ce matin, j'ai vu les affiches sur les murs de Ramilly.

— Quand nous y serons, reprit Sylvain, ce sera plus facile pour vous de venir me voir.

— Et où est Virginie? demanda Toufou, en s'apercevant soudain de l'absence de la guenon.

— Elle est allée voir Houla et Djella faire leur numéro, répondit Sylvain. Les deux chimpanzés l'adorent, et jouent à la poupée avec elle, surtout Djella, celui qui collectionne les animaux en peluche.

— Pourrons-nous les voir nous aussi? demanda Nelly. Leur numéro est-il bientôt terminé?

— Oui, bientôt, dit Sylvain. Mais je vais vous y mener. Personne ne viendra ici, avant que ce ne soit fini à côté. »

II les conduisit vers la tente de Gousta. Il fit un petit signe à l'homme qui gardait l'entrée, et celui-ci leur permit de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Houla et Djella faisaient leur dernier numéro. Djella roulait sur une bicyclette construite spécialement pour lui; Houla se tenait en équilibre sur le guidon et de temps à autre il faisait le saut périlleux pour retomber au même endroit.

« Ils sont forts, n'est-ce pas? » dit Sylvain.

Houla fit un dernier saut périlleux et retomba cette fois sur la tête de Djella. Celui-ci descendit



de bicyclette, s'inclina devant le public et projeta ainsi l'autre chimpanzé sur la piste. Tout le monde rit et applaudit. Djella s'élança alors vers son maître et l'enlaça de ses bras poilus.

Les deux chimpanzés étaient habillés en garçonnets, ce qui était très amusant. Ils portaient tous deux un short rouge, un maillot rayé et un petit béret de matelot.

Surexcité par les cris et les applaudissements, Houla fit à toute vitesse une série de sauts périlleux tout autour de la piste, puis il se mit à courir à quatre pattes. Soudain quelque chose lui tomba sur le dos : c'était Virginie qui voulait profiter de l'occasion pour faire un- peu d'équitation. Mais Djella se précipita à son tour, il s'empara de la guenon et la berça dans ses bras tout en poussant de petits grognements de satisfaction.

« Mesdames et messieurs, la représentation est terminée! » cria M. Gousta, en voyant que les spectateurs restaient sur place pour contempler cet amusant spectacle.

Quand la tente se fut enfin vidée, Gousta s'avança vers les enfants, portant Virginie dans ses bras.

« Bonjour, les gosses! dit-il. Alors, que pensez-vous de mes chimpanzés?

— De vrais champions... *des championzésl »* répondit Toufou, ne résistant pas au désir de faire un calembour.

Gousta se mit à rire. C'était un petit homme mince au visage pâle, surmonté par une épaisse toison de cheveux noirs, aux yeux vifs et brillants. Il considérait les enfants avec sympathie.

« Puisque vous appréciez mes champions, leur

dit-il, cela vous plairait-il de venir goûter avec eux?

— Oh oui ! » dirent les enfants d'une seule voix. Puis Nelly se tourna vers Sylvain.

« Et toi? lui demanda-t-elle. Pourras-tu venir?

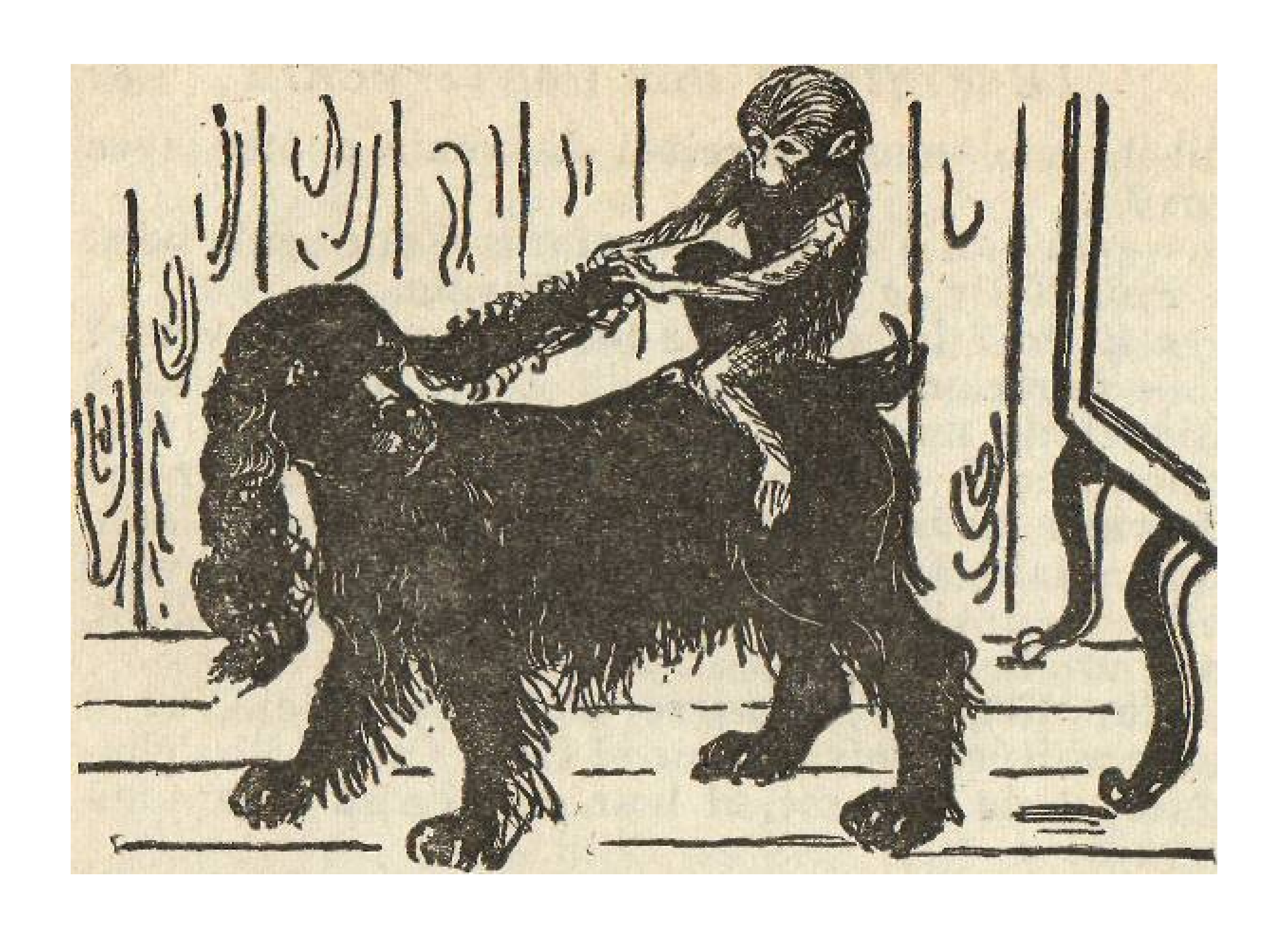
— Certainement, répondit Sylvain. Je dirai à Riquet de me remplacer. Pour l'instant, je dois retourner à ma baraque. Si tu montes sur les chevaux de bois, Toufou, ne demande pas à Jojo de les faire tourner à toute vitesse, sinon ça vous attirera des ennuis. Tonnerre vous tient à l'œil, aujourd'hui! »

En effet, M. Tonnerre n'était pas loin, et il observait les trois enfants et Crac. Quand ils s'éloignèrent de la tente, il leur cria de sa voix tonitruante :

« Une petite promenade sur mes éléphants? Oui? Non? »

Mais ils refusèrent.

« J'aime mieux les chevaux de bois, grommela Toufou. Ses éléphants me donnent le mal de mer! »



CHAPITRE XIV

Un bon goûter... qui finit mal.

UNE HEURE plus tard, les trois enfants pénétraient dans la roulotte de Gousta et s'installaient autour d'une petite table sur laquelle un succulent goûter était préparé. Les deux chimpanzés avaient déjà pris place. Ils avaient une serviette nouée autour du cou, et se tinrent tout d'abord très bien.

Mais Virginie, elle, se conduisit tout de suite comme un enfant mal élevé. Elle s'agitait, ne cessait de picorer dans les assiettes des autres et taquinait le pauvre Crac.

« Virginie! dit sévèrement Sylvain. Si tu ne te tiens pas mieux, je te donnerai à Tonnerre!

— Oh! laisse-la faire! intervint Toufou s'amusait beaucoup. Elle est si drôle! »

Mais, prenant exemple sur elle, les chimpanzés ne tardèrent pas eux aussi à s'agiter. Ils raflèrent des gâteaux dans le plat, se disputèrent, échangèrent quelques bourrades, si bien que Gousta, impatienté, finit par frapper sur la table.

« Un peu de tenue! cria-t-il. C'est ainsi que vous vous conduisez devant des invités? »

Les deux bêtes prirent un air penaud. Houla retira son béret de matelot et s'en voila la face, ce qui fit rire tout le monde.

Crac était couché sous la table, le museau reposant sur les pieds de Gousta. Toufou se sentait un peu jaloux, car c'était bien la première fois que son chien manifestait tant de sympathie à l'égard d'un inconnu.

« Gousta est un véritable magicien avec les bêtes, lui expliqua Sylvain. Elles l'adorent. Les éléphants de Tonnerre le préfèrent même à leur maître.

— Oh! Tonnerre.... Brrr! fit Gousta en simulant un frisson d'épouvanté.

— Brrr! » répéta Houla.

Puis le chimpanzé se pencha pour regarder sous la table et poussa de petits grognements pour attirer l'attention de Crac. Celui-ci releva la tête et le regarda avec étonnement. Djella se pencha lui aussi, et soudain il se laissa glisser à terre. Il jeta les bras autour du cou de Crac, voulut l'obliger à se redresser. Le chien aboya et se débattit, mais ne mordit pas. Toufou vint à son secours.

« Ne t'inquiète pas, lui dit Sylvain. Djella adore les chiens et les chats. C'est une vraie bonne d'enfants! Gousta, voudriez-vous nous montrer sa collection de jouets? »

Gousta se leva et alla ouvrir un tiroir. Il contenait un ours et un singe en peluche, deux petits chats en caoutchouc et quelques poupées. Djella, qui l'avait suivi, l'aida à retirer les jouets du tiroir et les disposa sur la table, en veillant à ce que personne d'autre n'y touchât.

Mais d'un geste vif, Virginie s'empara de l'ours, fila par la fenêtre et se réfugia sur le toit de la roulotte. Avec 'un grondement de colère, Djella s'apprêtait à la poursuivre lorsque son maître l'arrêta net.

« Du calme! ordonna Gousta. Je n'aurais pas dû sortir ses jouets devant Virginie. Sylvain, pourrais-tu récupérer l'ours avant que ça ne fasse des histoires?»

Le jeune garçon passa dehors et tenta de faire descendre la guenon qui s'était perchée au sommet de la cheminée.

Djella se mit à gémir lamentablement. Nelly se souvint alors du petit chien en peluche qu'elle avait gagné dans une baraque foraine. Elle le tira de sa poche et l'offrit au chimpanzé.

Aussitôt, celui-ci cessa de geindre. Il tendit la patte, saisit le jouet et le déposa sur la table avec précautions. Puis il l'examina de tous côtés en poussant de petits grognements joyeux.

« Voyez comme il est content! dit Gousta. Dû coup, il ne pense plus à son ours.... C'est très gentil de votre part, mademoiselle Nelly! »

Djella reprit le petit chien entre ses pattes, puis



il tourna les yeux vers son maître en émettant quelques sons rauques, comme s'il lui parlait. Gousta comprit.

« Oui, c'est pour toi! lui dit-il. C'est pour toi, Djella! Tu peux le mettre avec tes autres jouets. »

Sans se faire prier, le singe ramassa tous ses jouets et les rapporta dans le tiroir. Au même moment, Sylvain revenait avec l'ours. Djella le reprit et alla le ranger avec les autres.

Après avoir refermé le tiroir, Gousta tapota la tête de son singe.

« Tu es un bon garçon, lui dit-il. Maintenant, tu vas remercier la demoiselle pour ce beau cadeau. »

Djella comprit. Il étendit la patte et caressa le bras de Nelly en gloussant doucement.

« II vous remercie, dit Gousta. Oh! mais, regardez

e pauvre Houla! Il est tout triste de n'avoir pas eu de cadeau! »

En effet, Houla tendait les deux mains en un-geste qui signifiait : « Et moi? Rien pour moi? »j

« Je lui ai apporté des bonbons, dit Toufou.

— Et moi, des chocolats », ajouta Roger. Mais tous deux fouillèrent en vain leurs poches.

Elles étaient vides. Sylvain éclata de rire en voyant leurs mines déconfites.

« Attendez un peu, dit-il. Je parie que M. Gousta va les retrouver.

— Houla ! fit Gousta d'une voix sévère. Retourne tes poches. Tu m'entends? Vide tes poches! »

A contrecœur, le chimpanzé dut s'exécuter, et il déposa sur la table un paquet de bonbons ainsi que plusieurs chocolats.

« Petit voleur! gronda Gousta. Vilain garçon! C'est très mal ce que tu as fait là ! »

Tout confus, Houla se cacha la face derrière son béret, mais en glissant un regard de côté pour observer son maître;

« Rendez-les-lui, monsieur Gousta, supplia Toufou. Il est si drôle! Ah! comme j'aimerais posséder deux chimpanzés semblables aux vôtres! C'est la première chose que je m'achèterai quand je serai grand.

— Beau spectacle que ces trois singes se promenant dans les rues! » répliqua Gousta, qui se mit à rire en voyant l'air indigné de Toufou.

Après le goûter, ils quittèrent la roulotte. « Tiens! dit Sylvain. Regardez là-bas Tonnerre qui s'en va avec ses éléphants.

— Il doit les mener à Ramilly, expliqua Gousta. Nous irons nous y installer demain, mais, souvent,

Tonnerre part un jour avant nous avec ses bêtes. »

Toufou tendit l'oreille, très intéressé. Si Tonnerre était parti pour la soirée, pourquoi ne pas tenter de jeter un coup d'œil dans sa roulotte, enfin de voir si elle ne contenait pas quelque coffre où étaient peut-être enfermés les documents volés?

Il ne dit rien aux autres de son projet, car il voulait garder le mérite de la découverte, et d'autre part les gens risquaient de les remarquer s'ils venaient rôder à quatre autour de la roulotte. Il attendit donc que Roger et Nelly fussent retournés au manège, Sylvain à sa baraque, et il se glissa vers la grande roulotte de Tonnerre.

Personne ne l'observait. Il monta sur une roue et tenta de regarder par la petite fenêtre. Mais les rideaux étaient tirés et il ne put rien voir. Il passa alors de l'autre côté et cette fois, par l'autre fenêtre qui n'était pas masquée, il put examiner l'intérieur.

Il n'y vit rien d'extraordinaire : une couchette fixée à la paroi, une table pliante, un fourneau dans un coin, une chaise et une petite garde-robe.

Mais qu'y avait-il donc sous la couchette? Toufou distinguait quelque chose qui émergeait d'un côté, quelque chose qui ressemblait à un long coffre noir. Contenait-il les documents volés? Toufou en fut soudain presque certain. Il sauta a terre et alla voir si, par hasard, la porte de la roulotte n'était pas fermée à clef. Hélas! elle l'était. Alors Toufou se pencha pour regarder par le trou de la serrure, et examiner si possible sous un autre angle le mystérieux coffre noir.

Ce fut à cet instant que se produisit la catastrophe. Crac poussa un grondement terrible; quelqu'un lança un cri qui terrifia le pauvre Toufou, et une énorme main s'abattit sur la partie la plus charnue de son individu.

Avec un hurlement, Toufou dégringola au bas des marches de la roulotte. Il entrevit une gigantesque silhouette qui se précipitait vers lui; alors il roula sur le côté, sauta sur pied et s'enfuit à toutes jambes. Derrière lui retentissait une voix tonitruante :

« Attends *un,* peu, voyou! Je vais t'apprendre à fouiner dans mes affaires! Attends un peu!... »

C'était Tonnerre! Il avait seulement fait faire un petit tour à ses éléphants, et il était revenu juste au bon moment, pour surprendre Toufou.

Il se rua à sa poursuite en poussant des cris furieux. Roger et Nelly virent Toufou passer comme une flèche devant eux, Crac sur ses talons. Ils étaient serrés de près par Tonnerre, fou de rage, qui brandissait ses poings énormes et rugissait des menaces.

« II vaut mieux filer, murmura Roger. Viens, Nelly! Passons derrière les baraques et faufilons-nous jusqu'au bout du champ de foire. Mais qu'a donc pu faire cet idiot de Toufou?... Au revoir, Sylvain, nous nous retrouverons demain à Ramilly... espérons-le! »



Ce fut à cet instant que se produisit la catastrophe.



CHAPITRE XV

La visite du manoir.

PENDANT tout le trajet du retour, le pauvre Toufou dut subir les amers reproches de ses deux cousins.

« Comme c'est malin! grondait Roger. Dresser Tonnerre contre nous! Et peut-être même le mettre sur ses gardes! Quelle idée d'aller rôder autour de sa roulotte!

— Cette imbécillité est bien digne de toi! reprenait Nelly. Maintenant, tu as attiré l'attention sur nous! Après ça, je n'ai plus la moindre envie de retourner à la fête!

— Oh! taisez-vous! répliqua Toufou, aussi irrité

contre lui-même que contre les autres. Je croyais que Tonnerre était parti pour Ramilly avec ses éléphants. Après tout, je ne faisais rien de mal !

— Rien de mal? cria Roger. Jusqu'à présent, tu n'as fait que des bêtises! Tu as inventé cette stupide histoire des Mains Vertes; tu as annoncé' à notre oncle qu'un vol aurai lieu à Richeval, et maintenant tu te fais surprendre en train de fouiner autour de la roulotte de Tonnerre. C'est! réussi!»

Pendant un moment ils roulèrent en silence sur la route. - Toufou semblait vraiment accablé par cette aventure. Il fit une .dernière tentative pour obtenir le pardon de ses cousins.'

« Je ne pouvais pas deviner : qu'il reviendrait, geignit-il. Il est tombé sur moi comme la foudre.... Et il m'a flanqué une claque terrible!

— Pas encore assez terrible » dit sèchement Roger.

Cette fois, Toufou renonçais se justifier, et il n'ouvrit plus la bouche jusqu'à la maison.

Quand ils arrivèrent, l'oncle Robert n'était pas encore revenu de la ville. Toufou en fut heureux, car il ne serait pas obligé dépasser sa soirée à fuir le vieil homme. Les trois enfants dînèrent avec M. et Mme Verdier, puis Toufou s'en alla faire un petit tour, seul avec Crac.

L'oncle Robert rentra vers neuf heures et demie du soir. Toufou était déjà couché. Roger et Nelly s'apprêtaient à regagner leur chambre.

« Bonne journée, oncle Robert? demanda Mme Verdier.

— Oui, très intéressante, vraiment très intéressante, répondit-il en se frottant les mains. Et j'ai!

une bonne nouvelle pour les enfants. Où sont-ils?» Il les trouva dans le hall, qui rangeaient leurs affaires avant de monter se coucher.

« Eh bien, mes amis, leur dit l'oncle Robert, j'ai pu rencontrer M. de Guersainville ce matin. Il m'a donné l'autorisation de vous faire visiter ses collections de documents anciens et d'animaux.

Nous irons demain matin au manoir, si vous le voulez bien. —'Oh! merci! nous en sommes enchantés! répondit Nelly.

— Je pensais bien que cela vous plairait, reprit le vieil homme. Moi-même, j'en suis ravi. Il y a des années que je n'ai pas revu cette collection. Cela rafraîchira mes souvenirs. »

Mme Verdier avait écouté avec étonnement. Quand ses enfants s'engagèrent dans l'escalier, elle les suivit.

« Vous désirez vraiment aller voir ces vieux papiers? demanda-t-elle à mi-voix. Je vous préviens que ce n'est guère amusant, et que ce cher oncle Robert vous assommera avec ses explications. Je le sais, parce qu'il m'y a traînée plus d'une fois, quand j'étais jeune fille!

— Ne t'inquiète pas, maman, cela nous plaira, assura Nelly. Ce sont surtout les animaux empaillés que nous désirons voir. Il paraît qu'il y a une collection très intéressante!

—. Ah! bon! allez-y si ça vous chante, dit Mme Verdier. En tout cas, vous ferez le plus grand plaisir à notre oncle en l'accompagnant. »

Le lendemain matin, à dix heures, l'oncle Robert, tout souriant, prit place avec les enfants dans un taxi qu'il avait loué pour la circonstance. Il était si

content d'entreprendre cette petite expédition qu'il en oublia même de questionner Toufou.

Bientôt, ils arrivèrent devant la grille du manoir, une construction d'allure assez simple, avec une tour d'angle. Un gardien vint leur ouvrir, et, sur sa demande, l'oncle Robert lui présenta le laissez-passer délivré par le propriétaire des lieux.

« Tout est en règle, monsieur, dit le gardien en lui rendant le papier. Ah! nous avons beaucoup de visites, ce matin! C'est le troisième laissez-passer que je vérifie! C'est que nous avons un beau petit musée!... Vous ne manquerez pas de regarder le blaireau albinos, monsieur. C'est moi-même qui l'ai tué, il y a trente ans! M. de Guersainville m'avait vivement félicité pour cette belle prise.

— Nous le regarderons, mon brave homme», lui promit l'oncle Robert, et l'auto s'engagea dans l'allée pour stopper enfin devant la porte d'entrée du manoir. Un valet vint ouvrir et examina lui aussi le laissez-passer.

« Par ici, monsieur. Veuillez me suivre! » dit-il d'une voix pompeuse et solennelle qui rappelait un peu celle de l'oncle Robert.

Le valet leur fit traverser un vaste hall dallé. Puis ils s'engagèrent dans un magnifique escalier de marbre qui les mena au second étage. Par un long couloir, ils se dirigèrent alors vers une aile du manoir, bâtie un peu en retrait du bâtiment principal. Ils durent encore suivre un petit passage voûté, dont les deux extrémités étaient protégées par de lourdes portes que le valet ouvrit successivement, ils débouchèrent dans une vaste bibliothèque, et s'arrêtèrent enfin devant une petite porte de chêne, munie de deux verrous de sûreté.



« Les collections sont bien protégées! fit observer Roger. Deux portes fermées à clef, et une troisième avec deux verrous! Jamais un voleur ne pourrait entrer!

— Non, monsieur, répondit le valet en les introduisant dans la dernière pièce. C'est que M. de Guersainville tient beaucoup à ses collections. Des deux côtés, vous pouvez voir les animaux empaillés, et au fond, sur ces étagères, les documents et les manuscrits. Avant que vous ne partiez, je vous demanderai d'attendre que le gardien soit venu vérifier la collection. Nous sommes obligés d'agir ainsi, messieurs, pour éviter que certaines personnes n'aient la tentation de glisser quelques

documents de valeur dans leurs poches. Il y a tant de malhonnêtes gens, aujourd'hui!

— Vous avez raison, dit l'oncle. Vérifiez! vérifiez! Il y a eu trop de vols, ces derniers temps.

— Oui, monsieur », répondit le valet qui sortit de la pièce et referma la porte à double tour. j

« Nous sommes enfermés! dit Nelly, un peu alarmée.

— C'est normal, répondit l'oncle Robert. On le fait par précaution. Quand nous voudrons partir, nous tirerons sur cette sonnette et l'on viendra nous délivrer. Tiens!... il y a d'autres personnes ici!... »

II y avait en effet deux autres visiteurs. L'un était un vieillard qui se tenait cassé en deux, au point qu'on ne pouvait apercevoir son visage. L'autre, plus jeune, avait une épaisse barbe et d'énormes sourcils broussailleux. Son système: pileux semblait extrêmement développé.

« II a même des touffes de poils qui lui sortent des oreilles! murmura Toufou à Nelly.

— Chut! il pourrait t'entendre! » répliqua celle-ci.

Les deux hommes examinaient les divers papiers exposés sur des étagères. Le barbu jeta un coup d'œil vers les' nouveaux venus, puis se désintéressa d'eux, et se remit à tourner avec soin les pages d'un manuscrit.

« Suis l'oncle Robert et écoute ses explications, chuchota Roger à sa sœur. Pendant ce temps, je dresserai un plan sommaire de la pièce. Ça peut toujours servir.... »

Docilement, Nelly suivit son oncle jusqu'aux étagères et commença à lui poser des questions.

Très flatté par l'intérêt qu'elle manifestait, le vieil homme se lança dans d'interminables commentaires auxquels la fillette ne comprenait pas grand-chose. De temps à autre, elle jetait un coup (l'œil vers les deux garçons, mais ils ne s'occupaient plus d'elle. Ils allaient et venaient dans la vaste pièce et en inspectaient tous les recoins.

« Que fait donc le barbu, là-bas?» demanda soudain Roger.

Toufou tourna les yeux vers le visiteur barbu, et vit que celui-ci était penché sur un manuscrit et faisait glisser quelque chose sur les pages.

« C'est une loupe, imbécile! répliqua Toufou en haussant les épaules. On examine les vieux manuscrits à la loupe, ne le savais-tu pas? Ne sois donc pas si soupçonneux! »

Un peu mortifié, Roger ne dit plus rien, mais 'il continua à surveiller les deux visiteurs. Bientôt ceux-ci tirèrent la sonnette pour s'en aller. Un gardien apparut, vint rapidement inspecter les documents pour voir si rien n'y manquait, puis il quitta la pièce avec les deux hommes et referma la porte à clef.

« Maintenant, je peux me mettre à dresser mou plan, dit Roger, en tirant de sa poche un morceau de papier et un crayon.

— Et n'oublie pas les deux premières portes fermées à clef, avant la bibliothèque, lui conseilla Toufou. Très bien, ton plan!... Tu as le coup de main.... Qu'est-ce que c'est ça? Les fenêtres?

— Oui. Mais elles sont garnies de barreaux. Ne l'as-tu pas remarqué? Personne ne peut entrer par là. »

Roger compléta rapidement son plan. Il nota

l'emplacement des animaux empaillés, des étagères où étaient exposés les précieux documents, des chaises, de la petite table et de la haute cheminée. Tout fut relevé avec exactitude, et quand Roger eut achevé son travail, Toufou ne lui ménagea pas ses félicitations.

Ils tournèrent alors les yeux vers Nelly, et la virent là-bas, toute pâle, debout à côté de l'oncle Robert qui, sans pitié, lui lisait des pages d'un vieux manuscrit auquel elle ne comprenait goutte.

« Pauvre Nelly! murmura Roger. Elle a l'air a bout de forces'. Nous devrions aller la remplacer....

— Ah non! protesta Toufou. Vas-y si tu veux, mais pas moi! Ça me donnerait la nausée!

— Eh bien, vas-y, et tâche d'avoir la nausée! répliqua Roger. Ça décidera peut-être notre oncle à s'en aller! »

A ce moment, Toufou aperçut une pendule sur la grande cheminée. Les aiguilles marquaient onze heures et demie. Toufou s'approcha sur la pointe des pieds, allongea le bras et fit rapidement tourner les aiguilles jusqu'à midi et demi. Roger, qui avait compris, dut se mordre les poings pour ne pas éclater de rire.

Là-dessus, Toufou se dirigea vers l'oncle Robert.

« Excusez-moi de vous interrompre, dit-il d'un air innocent, mais savez-vous l'heure qu'il est?... Cette horloge indique midi et demi....

— Oh! mon Dieu! comme le temps passe! s'écria le vieil homme en s'empressant d'aller tirer la sonnette pour appeler le gardien. Comme le temps passe! C'est inimaginable, vraiment. Inimaginable! »



CHAPITRE XVI

Une promenade au clair de lune.

CET après-midi-là, les enfants renoncèrent à aller voir leur ami Sylvain, et cela pour deux raisons : M. Verdier, qui était resté à la maison, leur avait demandé en effet de l'aider à planter dans le jardin plusieurs petits arbres qu'il venait d'acheter; d'autre part, les enfants savaient que la fête venait s'installer à Ramilly ce même jour, et ils pensaient que Sylvain serait trop occupé pour avoir le temps de s'entretenir avec eux.

Toufou avait une troisième raison de s'abstenir de paraître à la fête : il était encore tout secoué par l'énorme claque que lui avait assenée M. Tonnerre, et il jugeait plus sage de se faire oublier

d'un si dangereux personnage. Mais cela ne l'empêchait pas de mûrir des idées de vengeance.

Ce fut Sylvain qui vint les voir dans la soirée. Il apparut soudain à la porte du jardin, en sifflotant gaiement, Virginie perchée sur son épaule.

« Oh ! c'est toi ? s'écria Roger tout content. Bonne idée, d'être venu! As-tu déjà dîné? Anna Je préparera quelque chose, si tu veux.

— J'accepterai bien un morceau de gâteau, répondit Sylvain en souriant.

— Eh bien, viens vite! Nous allons demander à Anna.»

Quand ils apparurent sur le seuil de la cuisine, la vue de Virginie fit pousser de hauts cris à la vieille bonne.

« Jésus Marie Joseph! s'exclama-t-elle. C'est un singe! Et vous osez amener une bête pareille dans ma cuisine! Et puis quoi encore!... »

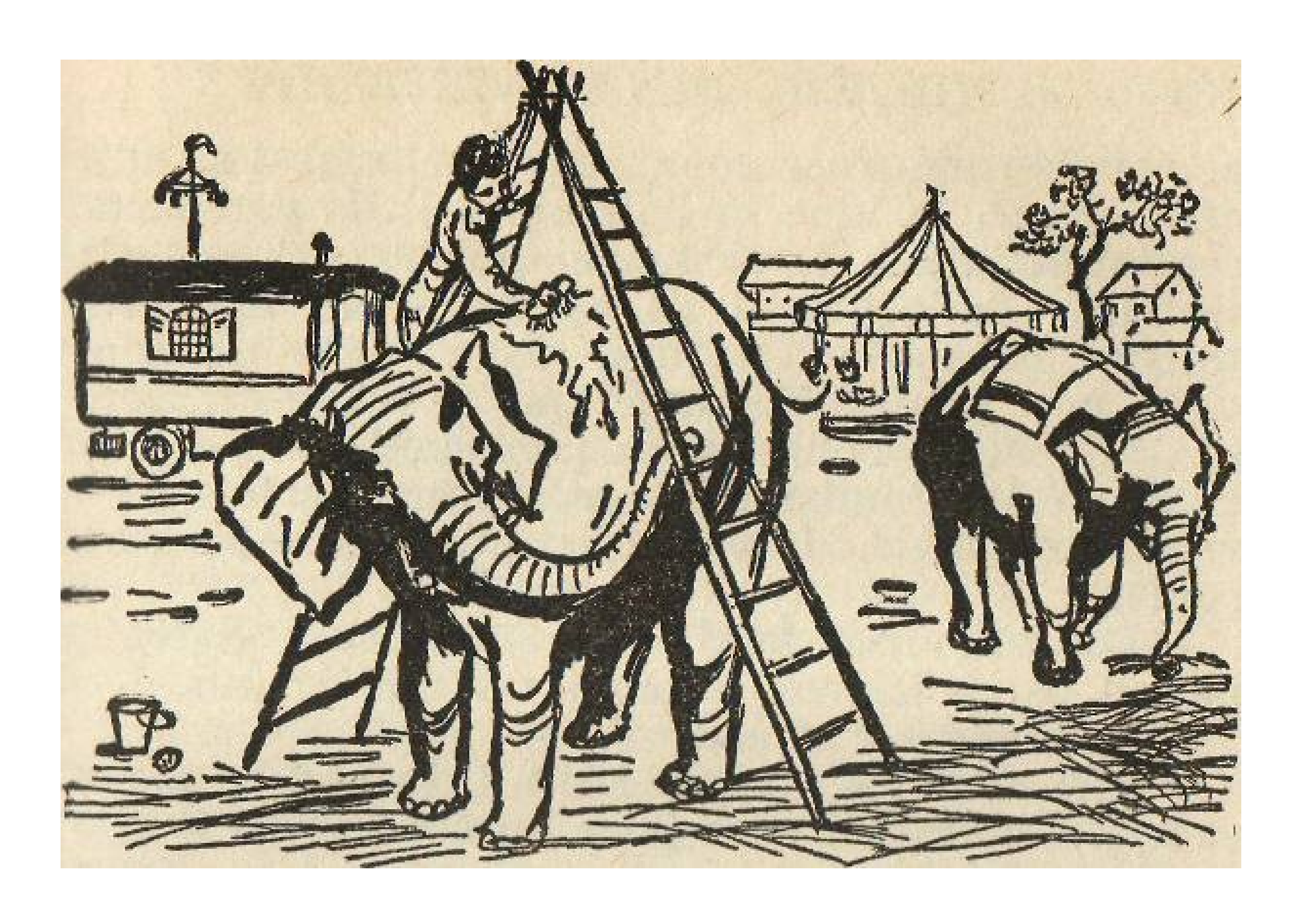
Elle finit pourtant par se calmer et prépara un bon sandwich pour Sylvain qui mourait de faim. Puis elle lui donna un gros morceau de tarte. Virginie reçut une petite part du repas de son maître.

« Un singe! répétait Anna en hochant la tète. Non, vraiment, il ne manquait plus que ça !

—• Si vous venez à la fête de Ramilly, lui dit Roger, vous pourrez voir deux chimpanzés qui savent monter à bicyclette.

— Des chimpanzés à bicyclette? bougonna la vieille bonne. J'y croirai quand je le verrai, pas avant! »

Sylvain n'apportait aucune nouvelle intéressante à ses trois amis. Il leur dit seulement que la fête foraine avait terminé son installation à Ramilly, et que M. Tonnerre, qui semblait maintenant



calmé, avait procédé dans l'après-midi à la toilette printanière de ses éléphants.

« La toilette printanière? Répéta Nelly. Comment cela?

— Eh bien, il monte sur une échelle double, avec un bidon de détersif et une brosse, et il leur décrasse l'échiné. Il adore faire ce travail, et cela le remet toujours de bonne humeur.

— Il m'a donné un coup terrible, grommela Toufou. Ça me fait encore souffrir quand je m'assieds!

— Tu l'as bien cherché, riposta Nelly. Si tu recevais autant de coups que tu en mérites, tu ne pourrais plus jamais t'asseoir.

— Ce que tu peux être vexante! » soupira le pauvre Toufou en levant les yeux au ciel.

Un peu plus tard, quand Sylvain voulut s'en aller, les enfants demandèrent à Mme Verdier la

permission de raccompagner leur ami. La nuit était douce, la lune brillait au ciel. Ils parcoururent rapidement la distance qui les séparait de Ramilly, mais quand ils approchèrent des premières baraques foraines, ils aperçurent soudain une haute silhouette qui se dirigeait vers eux. C'était M. Tonnerre en personnel Toufou, qui avait été le premier à le reconnaître, se jeta derrière une haie. Les autres poursuivirent leur route.

« Bonsoir, monsieur », dit poliment Sylvain quand ils croisèrent le montreur d'éléphants.

M. Tonnerre s'arrêta.

« Ah! C’est toi, Sylvain? dit-il. Quand tu seras rentré, voudras-tu aller jeter un coup d'œil à mes éléphants? Riquet est avec eux, mais ils sont un peu nerveux, ce soir.

— Entendu, répondit Sylvain. Serez-vous longtemps absent?

— Oh non! une petite heure seulement, dit Tonnerre. Je vais faire un tour sur la route. »

Dès qu'il se fut éloigné, Roger, tout excité, empoigna le bras de Sylvain.

« II faut savoir où il va! murmura-t-il. Toi, retourne à la fête. Moi, je vais le suivre.... On ne sait jamais! »

Puis il s'adressa à Toufou qui avait quitté l'abri de la haie et se rapprochait d'eux.

« Toi, ajouta-t-il, tu vas ramener Nelly à la maison. Vite! pas de discussion!... Je dois le suivre tout de suite, sinon je risque de perdre sa trace. Bonsoir! »

Et, les abandonnant là, il s'élança sur la route.

Où donc allait Tonnerre? se demandait-il. Ne

faisait-il vraiment qu'une petite promenade nocturne, comme il l'avait dit?

Un peu plus loin, à un carrefour, il l'aperçut qui obliquait sur sa droite.

« Oh ! oh ! murmura Roger. Il prend la direction du manoir! Ça devient intéressant! »

Tonnerre marchait d'un bon pas, au milieu dé la route, haute silhouette noire sous le clair de lune, et Roger continua à le suivre à bonne distance, longeant les haies ou s'accroupissant parfois dans le fossé pour que l'homme ne l'aperçût pas s'il se retournait.

« Que va-t-il faire par là-bas? se demandait le jeune garçon. Il ne va tout de même pas commettre un cambriolage à cette heure! Il est encore trop tôt!... En tout cas, si je le vois escalader les murs ou faire quelque chose de suspect, j'appelle la police.... Mais d'où pourrai-je téléphoner?... »

Tonnerre marchait toujours, sans se retourner. Bientôt la masse sombre du manoir se profila au bout de la route. Un haut mur entourait son parc. Ses fenêtres luisaient au clair de lune, et Roger tenta de repérer celle de la pièce où se trouvait la collection de précieux documents. Il lui paraissait impossible qu'un homme comme Tonnerre pût franchir le mur du parc, escalader la façade jusqu'au second étage et passer à travers les barreaux de la fenêtre !

Naturellement, Tonnerre ne tenta rien de semblable. Il s'arrêta tout simplement devant la grille, appuya ses bras aux barreaux et se mit à observer le manoir.

Roger retint son souffle. Qu'allait-ïl se passer maintenant?

II fut très désappointé, car il ne se passa rien du tout. Tonnerre se remit en marche, fit le tour du parc en longeant le mur d'enceinte, se retrouva devant la grille et reprit alors le chemin par lequel il était venu.

« Eh bien, pensa Roger, j'aurai fait cette longue promenade pour rien!... Mais il est tout de même possible que Tonnerre soit venu examiner les lieux, pour voir comment il opérerait, une autre fois. Il a dû établir son plan. Oui, c'est ça!... Il compte revenir une nuit prochaine et pénétrer dans la maison. Oui, mais comment fera-t-il pour entrer? Je donne ma langue au chat! »

Lorsqu'il se fut assuré que Tonnerre regagnait sa roulotte, Roger se hâta de rentrer chez lui. Toufou et Nelly qui l'attendaient avant de monter se coucher furent un peu déçus d'apprendre que Tonnerre s'était contenté de regarder à travers la grille et de faire le tour du parc. Mais Roger leur expliqua ce qu'il en pensait.

« Oui, je crois que tu as raison, dit Nelly. Il est venu pour examiner les lieux et établir ses plans. Maintenant, bonsoir! Nous en reparlerons demain. »



CHAPITRE XVII

Toufou se distingue.

LE JOUR suivant, vers le milieu de l'après-midi, ils retournèrent à la fête. Toufou, qui se souvenait encore de sa mésaventure, ne se sentait pas très rassuré, et il fit un long détour pour éviter de rencontrer le redoutable M. Tonnerre qui se tenait à l'entrée du champ de foire. Il rejoignit ses compagnons devant la baraque de Sylvain. Roger faisait déjà à celui-ci le récit de sa promenade nocturne. Soudain il s'interrompit.

« Tiens! dit-il. Mamita qui vient vers nous'! Que nous veut-elle? »

La vieille femme s'approchait en effet dé la

baraque, en regardant de tous côtés, d'un air irrité.

« Où donc est Riquet? demanda-t-elle à Sylvain de sa voix perçante. J'ai besoin de lui pour tourner ma marmite. Il faut que je fasse ma lessive, et je ne peux pas m'occuper de tout à la fois.

— Jl est avec les éléphants, répondit Sylvain. Tonnerre lui a demandé de l'aider, car il y a beaucoup de monde aujourd'hui.

— Et personne n'aide la pauvre Mamita! glapit la vieille. On la laisse toute seule, faire tout le travail l

— Si vous voulez, je peux tourner votre marmite », proposa Toufou en se disant qu'il serait peut-être intéressant de bavarder avec Mamita.

« Toi? fit la vieille avec un petit rire moqueur. Tu ne fais que des ennuis, partout où tu passes! Mais viens quand même. Pour commencer, tu vas aller me chercher de l'eau au ruisseau, puis tu casseras du bois pour mon feu. »

Bien qu'il jugeât qu'elle exagérait un peu, Toufou ne put plus refuser. Jl alla donc chercher plusieurs seaux d'eau au ruisseau voisin, puis il alimenta le feu de bois sur lequel cuisait une grosse marmite dont il dut tourner le contenu avec une longue louche.

« Qu'est-ce qu'il y a dedans? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Ne pose pas de questions si tu ne veux pas qu'on te réponde par des mensonges! » répliqua Mamita, qui était maintenant en train de laver des vêtements dans un baquet.

Toufou n'insista pas. Mais d'après l'odeur qui montait de la marmite, il semblait que ce fût du

lapin... ou du poulet... ou peut-être les deux à la fois? En tout cas, cela sentait délicieusement bon, et Toufou eût volontiers mangé une platée de cette étrange mixture.

Bientôt, tout en poursuivant son travail, la vieille Mamita se mit à bavarder, et Toufou l'écouta, très intéressé. Elle parla de Billy Tell, de Gousta, évoqua des souvenirs d'autrefois, cita des noms de forains qu'elle avait bien connus, raconta quelques anecdotes sur l'un ou sur l'autre....

« Et M. Tonnerre? se risqua enfin à demander Toufou. Le connaissez-vous depuis longtemps?

— Depuis longtemps? gronda Mamita. Depuis trop longtemps, oui! Ah! quel sale caractère! Toujours en train de crier, de menacer.... Mais quel merveilleux acrobate c'était autrefois! Il fallait le voir danser sur la corde raide, aussi à l'aise que sur un parquet de salle de bal!... »

Toufou fut extrêmement surpris d'apprendre cela. Il imaginait mal cet énorme Tonnerre évoluant avec légèreté sur la corde raide.

« Et... il ne continue plus? demanda-t-il encore.

— Lui? fit la vieille en gloussant de rire. Gros comme il est devenu? C'est un éléphant, maintenant! Mais il est toujours très fort, très agile. Ce qui gâche tout chez lui, c'est son caractère. Rien au monde ne lui fait peur; rien, sauf....

—' Sauf vous, n'est-ce pas? compléta Toufou avec un sourire. Mais dites, madame! Faudra-t-il que je continue encore longtemps à tourner votre dîner? Ça sent tellement bon que je meurs d'envie de lécher la cuillère. »

Les yeux de la vieille femme brillèrent de satisfaction.

« Ça te fait envie? dit-elle. Eh bien, je t'invite à dîner, toi et ton chien. Vous me plaisez, tous les deux. Comment s'appelle-t-il déjà? Toufou, n'est-ce pas? Et toi, c'est Crac?... Celui qui vous a donné ces noms ne s'est pas trompé!

— Mais c'est l'inverse! protesta Toufou, en faisant un bond en arrière pour éviter le baquet d'eau savonneuse que Mamita vidait à ses pieds.

— « Ça ne fait rien, mon petit Crac, ça ne fait rien! Installe-toi là, avec ton chien, et vous allez faire le meilleur repas de votre vie, je vous le promets.

Elle ne mentait pas. Toufou se régala, et quand il quitta Mamita, après l'avoir bien remerciée, il se sentait un peu alourdi par ce succulent repas. Lapin ou poulet? il ne l'avait pas su, mais c'était si bon qu'il en avait avalé trois pleines assiettes. Quant à Crac, il semblait avoir gagné plusieurs kilos, et il traînait avec peine sa panse rebondie.

Après avoir retrouvé ses compagnons, qu'il étonna beaucoup par le récit de cette invitation à dîner, Toufou acheta un paquet de bonbons pour les chimpanzés. En effet, il avait aperçu Gousta qui, les tenant par la main, leur faisait faire une petites promenade sur le champ de foire. Il les rejoignit au moment où ils s'approchaient de la baraque de Sylvain.

Ils assistèrent alors à un spectacle qui les amusa beaucoup. Les deux chimpanzés saisirent les anneaux de bois que leur tendait Virginie, et ils les lancèrent avec tant d'adresse qu'à chaque coup ils encerclèrent un lot. Les spectateurs applaudirent. Mais les choses menacèrent de se gâter lorsque Houla tenta de s'emparer d'une petite

poupée qu'il avait gagnée. Sylvain dut intervenir.

« Bas les pattes! ordonna-t-il. Tu n'as pas payé, tu n'as droit à rien! »

Le chimpanzé continua à tendre les bras vers la poupée, en poussant des gémissements plaintifs. Apitoyé, Toufou voulut le consoler en lui offrant un bonbon, mais lorsqu'il plongea la main dans sa poche il s'aperçut qu'elle était vide.

« Houla! cria-t-il. Tu m'as encore volé mes bonbons !

— Ah! ah! gronda Gousta, en menaçant le chimpanzé du doigt. Vilain garnement! Vilain voleur! Retourne tes poches, et vite! »

Houla dut obéir, et il retira de sa poche le sac de bonbons.

« Prenez-les, et vous les lui donnerez plus tard, proposa Toufou à Gousta.

— Non, répliqua celui-ci. Il sera puni. Plus de bonbons, Houla! Ça t'apprendra à voler. »

Les enfants restèrent encore un long moment en compagnie de Gousta et de ses bêtes. Puis Roger consulta sa montre.

« Oh ! mais c'est l'heure de rentrer ! dit-il. Tu ne peux pas venir dîner, Sylvain?

— J'aimerais bien, mais ce n'est pas possible ce soir, répondit Sylvain. Personne ne peut me remplacer.

— Tant pis! dit Roger. Allons, viens, Toufou. Il ne faut pas être en retard pour le dîner. »

Toufou fit la grimace.

« Pas question de dîner pour moi! soupira-t-il. Après ce que m'a fait manger Mamita, je n'ai plus faim pour deux jours. Mais j'ai une idée, Sylvain!

Si je te remplaçais, tu pourrais aller avec les autres?

—r Que dirait Tonnerre? objecta Sylvain, Je n'ose aller lui demander la permission.

— Eh bien, Mamita s'en chargera, décida Toufou. Tonnerre a peur d'elle. Si elle me permet de te remplacer, je reste. »

Tous ensemble, ils allèrent trouver la vieille femme qui était en train d'étendre son linge. Toufou lui exposa sa requête.

« Mais bien sûr, mon petit Crac! répondit-elle. Toi et ton chien Toufou, vous pouvez fort bien garder la baraque pendant une heure ou deux. Je m'occuperai de Tonnerre s'il vient faire des histoires, »

Quand ses cousins furent partis en compagnie de Sylvain, Toufou s'installa fièrement dans la baraque, et il commença à se démener pour attirer le public.

« Approchez, mesdames et messieurs! cria-t-il à tue-tête. Approchez! Venez essayer votre adresse!... Venez gagner les plus magnifiques lots : pendulettes, vases de prix, paquets de cigarettes, poupées, bijoux, et mille autres choses encore! Approchez! N'ayez pas peur ! A chaque coup Ton gagne!... »

Amusés par son bagou, les gens se massèrent devant la baraque, et Toufou fit des affaires d'or. De son côté, Crac se rendait utile en ramassant les anneaux tombés à terre et en les rapportant à son maître.

Mais Tonnerre s'aperçut bientôt que ce n'était plus Sylvain qui tenait le jeu d'adresse. Abandonnant ses éléphants, il s'approcha pour voir ce qui

se passait. Dès qu'il vit Toufou, il devint violet de rage, brandit les poings et ouvrit la bouche pour hurler. Le pauvre Toufou en fut glacé de terreur.

Par chance, la vieille Mamita se précipita à son secours.

« Laisse-le tranquille! glapit-elle d'une voix perçante. Il se débrouille très bien!... Si tu as le malheur de le toucher, Tonnerre, je raconte tout ce que je sais sur toi! Ça fera bien rire les gens!... Touche-le, si tu l'oses!... »

Mais Tonnerre s'empressa de s'esquiver. Il n'était pas capable de tenir tête à cette vieille femme dont la langue était si bien pendue.

Toufou continua donc à tenir la baraque en toute tranquillité, jusqu'au retour de Sylvain.

« Ta tante te fait dire de rentrer immédiatement, lui annonça celui-ci. Elle n'est pas contente du tout, et je regrette de t'avoir laissé ici.... Mais quoi! tu as gagné tout cet argent!

- Sans effort! répondit Toufou sur un ton modeste. Et tu aurais dû voir la tête de Tonnerre quand il a vu que ça marchait si bien! Il est; devenu vert de rage et n'a rien osé me dire.

— Allons! pas de vantardises! répliqua Sylvain. Rentre vite chez toi. »

Avant de partir, Toufou voulut offrir un bonbon à son ami. Il plongea la main dans sa poche et poussa un cri de stupeur en constatant qu'elle était vide. Cet incorrigible Houla avait dû profiter d'un instant d'inattention pour lui reprendre le sac de bonbons! Toufou décida qu'il méritait une punition.

« Je vais jusqu'à la roulotte de Gousta, dit-il à Sylvain. Houla m'a encore volé mes bonbons!»

Dans l'ombre, il se glissa le long des roulottes, jusqu'à celle de Gousta. La petite fenêtre était faiblement éclairée. Toufou frappa à la porte, puis, entendant du bruit à l'intérieur, il entrouvrit la porte.

« Etes-vous là, monsieur Gousta? » ; demanda-t-il à mi-voix.

Les chimpanzés étaient seuls. En apercevant Toufou, ils rejetèrent leurs couvertures et se dressèrent sur leurs couchettes.

« Houla! qu'as-tu fait de mes bonbons? dit Toufou d'une voix .sévère. Retourne tes poches ! »

Mais Houla ne put le faire, pour la bonne raison qu'il avait enlevé ses vêtements pour dormir. Ceux-ci étaient accrochés à une patère. Toufou alla fouiller dans les poches, et il en retira son paquet de bonbons.

« Méchant Houla! gronda-t-il, en imitant Gousta. Vilain garnement! Tu n'auras plus jamais de bonbons si tu te conduis aussi mal. Allons! au lit, tous les deux! Bonne nuit, sacripants que vous êtes! ».





CHAPITRE XVIII

Un mystérieux billet.

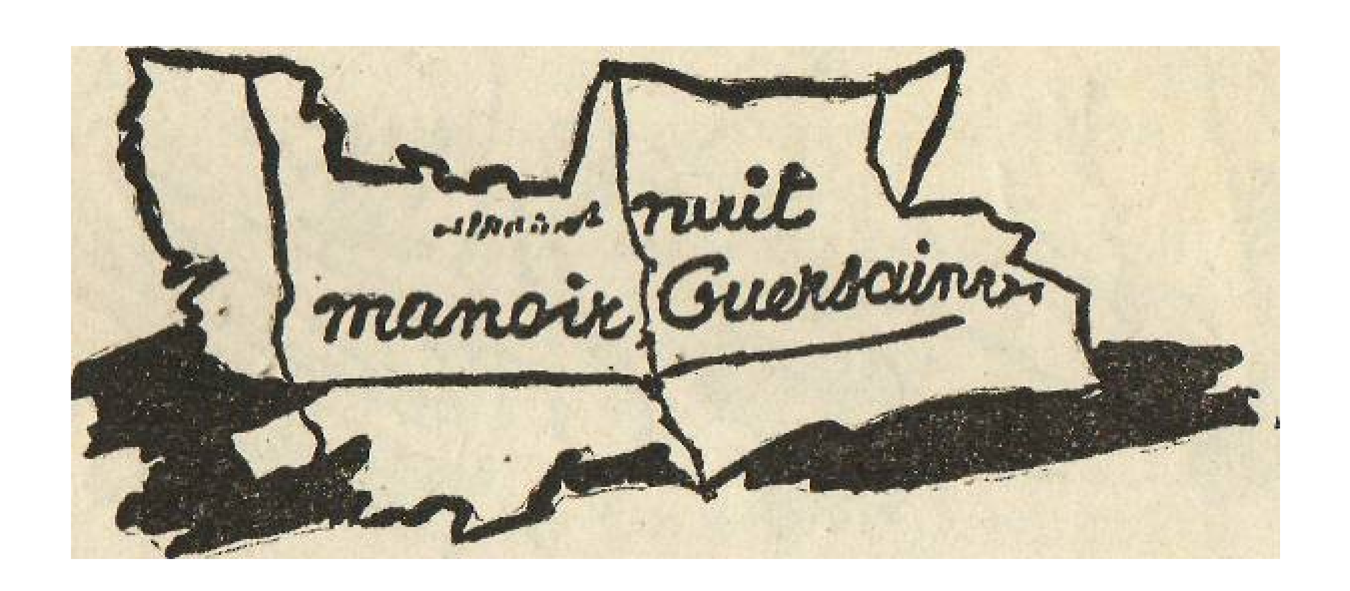
LE LENDEMAIN, Toufou fit la grasse matinée. Il descendit très en retard pour le petit déjeuner, ce qui lui valut d'être grondé par son oncle. Aussi décida-t-il de remonter immédiatement après dans sa chambre pour faire son lit, afin que sa tante ne le grondât pas, elle aussi.

Il rabattit les draps. Sous l'oreiller, il découvrit le sac de bonbons qu'il avait récupéré la nuit précédente dans la poche de Houla. Au moment où il allait en tirer un bonbon, il remarqua un morceau de papier qui était collé au sac. Toufou l'enleva, le regarda distraitement, et soudain un mot écrit sur le papier frappa ses yeux.

« *Manoir.* »

Immédiatement, l'esprit de Toufou se mit à fonctionner. Il déplia avec précaution le papier sur lequel il déchiffra deux mots incomplets et un troisième entier.

« ... inuit... manoir... Guersainv.... v



Toufou poussa un tel sifflement de surprise que Roger accourut de la chambre voisine

« Eh bien? demanda-t-il. Que se passe-t-il?

— Regarde! s'écria Toufou. Hier soir, Houla m'avait volé ce sac de bonbons, et je suis allé le lui reprendre dans la roulotte de Gousta. Ce morceau de papier était dans sa poche et s'est collé au sac. Sans aucun doute, c'est un fragment de billet envoyé à quelqu'un. Regarde! »

Roger prit le morceau de papier et l'examina attentivement. Puis ses yeux brillèrent.

« Mais c'est très clair! dit-il. Cela signifie certainement: « A minuit, au manoir de Guersain-« ville. » Cette fois, Toufou, nous sommes tombés sur une piste sérieuse! »

Ils appelèrent Nelly pour lui faire part de leur trouvaille.

« Réfléchissons! reprit Roger. Comment ce morceau de papier a-t-il pu se trouver dans la poche de Houla? — Eh bien, dit Toufou, vous savez que Houla ramasse tout ce qu'il trouve. Quelqu'un a dû déchirer ce billet après l'avoir lu, et a jeté les morceaux par terre. Houla a recueilli ce bout de papier et l'a fourré dans sa poche.

— Mais qui a écrit ce billet? demanda Nelly. Et à qui était-il adressé?

— La seule chose que nous sachions, répondit Toufou, c'est que quelqu'un a écrit ce billet, et que quelqu'un d'autre doit se rendre à minuit au manoir.

— Celui qui l'a reçu doit peut-être rencontrer à minuit celui qui l'a écrit? suggéra Roger.

— La seule façon de le savoir, dit Toufou, c'est d'y aller voir! »

II y eut un instant de silence. Tous réfléchissaient.

« Nous ignorons de quelle nuit il s'agit, reprit Roger. Le billet devait préciser si c'était la nuit de lundi, mardi ou mercredi, mais cette partie manque.

— Eh bien nous irons foutes les nuits, dit Toufou.

— Savez-vous combien de temps la fête reste à[1] Ramilly? demanda Nelly.

— Jusqu'à vendredi, répondit Toufou. Or nous sommes lundi. Cela nous ferait donc quatre nuits.

—. Ne vaudrait-il pas mieux avertir la police? » suggéra Nelly.

Les garçons lui lancèrent un regard méprisant. « Quoi? avertir la police? grommela Roger.

Alors que nous nous débrouillons si bien! D'ailleurs que lui dirions-nous, à la police? Nous lui parlerions de nos soupçons et de ce bout de papier? On se moquerait de nous! — C'est bien une idée de fille! observa Toufou.

— Entendu ! pas de police ! répliqua Nelly. Mais comment pourrons-nous surveiller le manoir quatre nuits de suite? Nous serons complètement abrutis par le manque de sommeil.

— Le billet parle de minuit, expliqua Roger en s'énervant un peu. Cela veut dire que le cambriolage aura lieu à cette heure. Ensuite, nous irons nous coucher.

— Nous coucher après le cambriolage? ironisa Nelly. Ça m'étonnerait! »

Ils décidèrent d'avertir Sylvain au plus tôt et 'de lui demander conseil. Dès le début de l'après-midi, ils se rendirent à la fête, attirèrent leur ami dans un coin à l'abri des regards et lui montrèrent le fragment de billet.

« Eh bien, Nelly avait raison, reconnut Sylvain. Il est maintenant certain que quelqu'un, parmi les forains, est mêlé à ces cambriolages.

—Roger a vu Tonnerre rôder autour du manoir, dit Nelly. Pourtant, je ne l'imagine pas escaladant les murs. Il est si gros ! »

Toufou se souvint alors de ce que lui avait dit la vieille Mamita.

« C'était autrefois un excellent acrobate, dit-il. Je l'ai appris par Mamita. Et elle a ajouté qu'il était encore très souple, très agile.

— Oui, mais comment ferait-il pour passer à travers les portes closes? demanda Nelly.

— II y a là un mystère, dit Toufou. Le seul

moyen de l'éclaircir est de nous poster sur les pelouses du manoir, un peu avant minuit et de voir comment s'y prend le voleur. Pas compliqué!

— Non, pas compliqué! lança railleusement Nelly. Et comment franchiras-tu la grille ou les murs? »

Cette fois, Sylvain intervint :

« Nous pourrons entrer facilement, dit-il. Les murs sont hérissés de pointes de fer. Nous lancerons une échelle de corde pour l'accrocher aux pointes, et nous grimperons.

— Mais je n'ai pas envie de m'embrocher sur ces pointes! protesta Nelly.

— Ah! elle est décourageante! soupira Toufou. Nous ne l'emmènerons pas.

— Nelly a raison, dit Sylvain. Aucun de nous ne tient à s'asseoir sur- des pointes. J'apporterai quelques vieux sacs que je placerai au sommet du mur. Cela nous permettra de passer sans nous faire mal.

— Bravo! s'écria Toufou. Alors, c'est entendu pour cette nuit? Nous irons tous. Ah! quelle aventure !

— Ouï, ce sera pour cette nuit, décida Sylvain. Nous nous retrouverons à onze heures près de la grille d'entrée. Mais je vous en supplie, ne faites pas de bruit et dissimulez-vous dans l'ombre, au cas où il y aurait quelqu'un d'autre sur les lieux ! »



CHAPITRE XIX

A minuit au manoir.

PENDANT tout le reste de la journée, Toufou put difficilement contenir son excitation. Il ne cessait de siffler ou de chanter, et il faisait un tel vacarme dans la maison que le pauvre oncle Robert crut en devenir fou.

Enfin le soir arriva. A la grande surprise de Mme Verdier, Toufou ne fit pas honneur au dîner, et Nelly non plus. Seul Roger mangea avec son appétit habituel, car il n'était pas aussi émotif que les deux autres.

« Serais-tu fatigué, Toufou? demanda Mme Verdier avec un peu d'inquiétude, comme il refusait de reprendre d'un plat. Et toi, Nelly?

- Mais non, je me sens très bien! » répondit Toufou.

ICI en voyant ses yeux brillants, ses joues muges, Mme .Verdier fut rassurée sur son état de

Les trois enfants regagnèrent leur chambre à l'heure habituelle, mais ne se déshabillèrent pas. Roger s'étendit sur son lit et s'endormit. Nelly vint le réveiller à dix heures et demie.

« Papa et maman sont-ils couchés? chuchota Roger.

— Oui, dit Nelly. Ils sont montés de bonne heure, Dieu merci! Il n'y a plus une lumière dans la maison sauf dans la chambre de l'oncle Robert. .11 doit lire au lit. »

Sans bruit, ils descendirent l'escalier, se glissèrent dans le jardin éclairé par la lune et passèrent sur la grand-route. Puis ils se dirigèrent vers le manoir en utilisant un raccourci qui courait à travers champs.

Quand ils furent en vue de la grille, ils se tapirent dans l'ombre d'une haie. Soudain Nelly poussa un cri étouffé.

« Tais-toi! voyons! gronda Roger.

— Il y a quelqu'un d'autre! murmura-t-elle. Tout près de nous!... »

Mais ce n'était que Sylvain, accompagné de Virginie. Il s'était caché derrière la même haie, et Nelly s'était heurtée à lui dans l'ombre.

« Excuse-moi de t'avoir fait peur! murmura-t-il avec un petit rire. Toi aussi, tu m'as effrayé! Je ne vous avais pas entendus venir.

— As-tu vu quelqu'un? lui demanda Roger.

— Non, personne. J'ai apporté une échelle de corde et plusieurs sacs. Roger et Toufou vont les porter; moi, je prends l'échelle. Allons-y! »

Avec Virginie sur son épaule et Crac sur ses talons, Sylvain guida la marche, en prenant soin de rester à l'abri de la haie. Bientôt ils arrivèrent à un endroit où le mur s'incurvait, et où les pointes ne semblaient pas plantées aussi serré sur son faîte.

« C'est par ici que nous allons passer, murmura Sylvain. Vite! au travail! »

Il lança adroitement l'échelle de corde qui s'accrocha aux pointes. Puis, empoignant les barreaux, il s'éleva jusqu'au sommet du mur. Roger et Toufou lui lancèrent les sacs un par un. Sylvain les empila sur les dangereuses pointes de fer et s'assit dessus. Après quoi il décrocha l'échelle, l'attira vers lui et en fit retomber la moitié de l'autre côté du mur.

« Maintenant, montez! » chuchota-t-il.

Nelly passa la première. Sylvain l'aida à grimper, puis à redescendre de l'autre côté. Roger suivit le même chemin. Ce fut enfin au tour de Toufou qui, portant Crac, eut le plus grand mal à atteindre le sommet de la muraille.

« Je ne pouvais pas le laisser dehors, souffla-t-il en tentant de jucher Crac sur les sacs. Il aboierait et réveillerait tout le monde.... Ne bouge pas, Crac, tu vas tomber, imbécile.... Catastrophe! »

Le chien avait basculé de l'autre côté du mur. On entendit un choc sourd et un aboiement. Puis la voix de Nelly s'éleva dans l'ombre :

« Ça va! rien de cassé! »

Sylvain retira alors la partie de l'échelle qui pendait à l'extérieur, afin que personne ne pût les suivre. L'endroit qu'il avait choisi pour l'escalade était dans l'ombre de grands arbres, et, du chemin, nul ne risquait d'apercevoir la



pile de sacs. Sylvain se laissa glisser à terre .et rejoignit ses Compagnons.

« Où allons-nous maintenant?»: murmura I loger.

Pendant un instant, Sylvain examina les lieux pour s'orienter.

« La salle des collections est par là-bas, dit-il. Faufilons-nous jusqu'a ce bouquet d'arbres, au milieu de la pelouse; et de là nous pourrons facilement surveiller les fenêtres. »

En silence, et avec des ruses de Sioux, ils gagnèrent tous le bouquet d'arbres indiqué par Sylvain. De là, ils distinguaient parfaitement bien les fenêtres garnies de barreaux. Si le voleur tentait de

passer par l'extérieur, ils ne pouvaient manquer de le voir.

Ils s'installèrent alors commodément sous un gros buisson et écartèrent les branches pour pouvoir surveiller la façade. Bientôt, l'horloge d'un clocher voisin se mit à sonner. Toufou compta les coups.

« Minuit! murmura-t-il. Ouvrons l'œil! Toi, Crac, ne bouge plus! »

Le silence les enveloppa. Un rossignol lança quelques trilles, puis se tut. Les enfants attendaient patiemment, mais rien ne bougeait, aucun bruit ne troublait la nuit.

L'horloge lointaine sonna le quart, puis la demie. Toufou bâilla. Nelly sentit le froid la gagner et frissonna. Virginie se glissa sous le blouson de Sylvain et s'endormit.

Ils attendaient toujours. Le silence devenait oppressant. Puis l'horloge sonna les trois quarts.

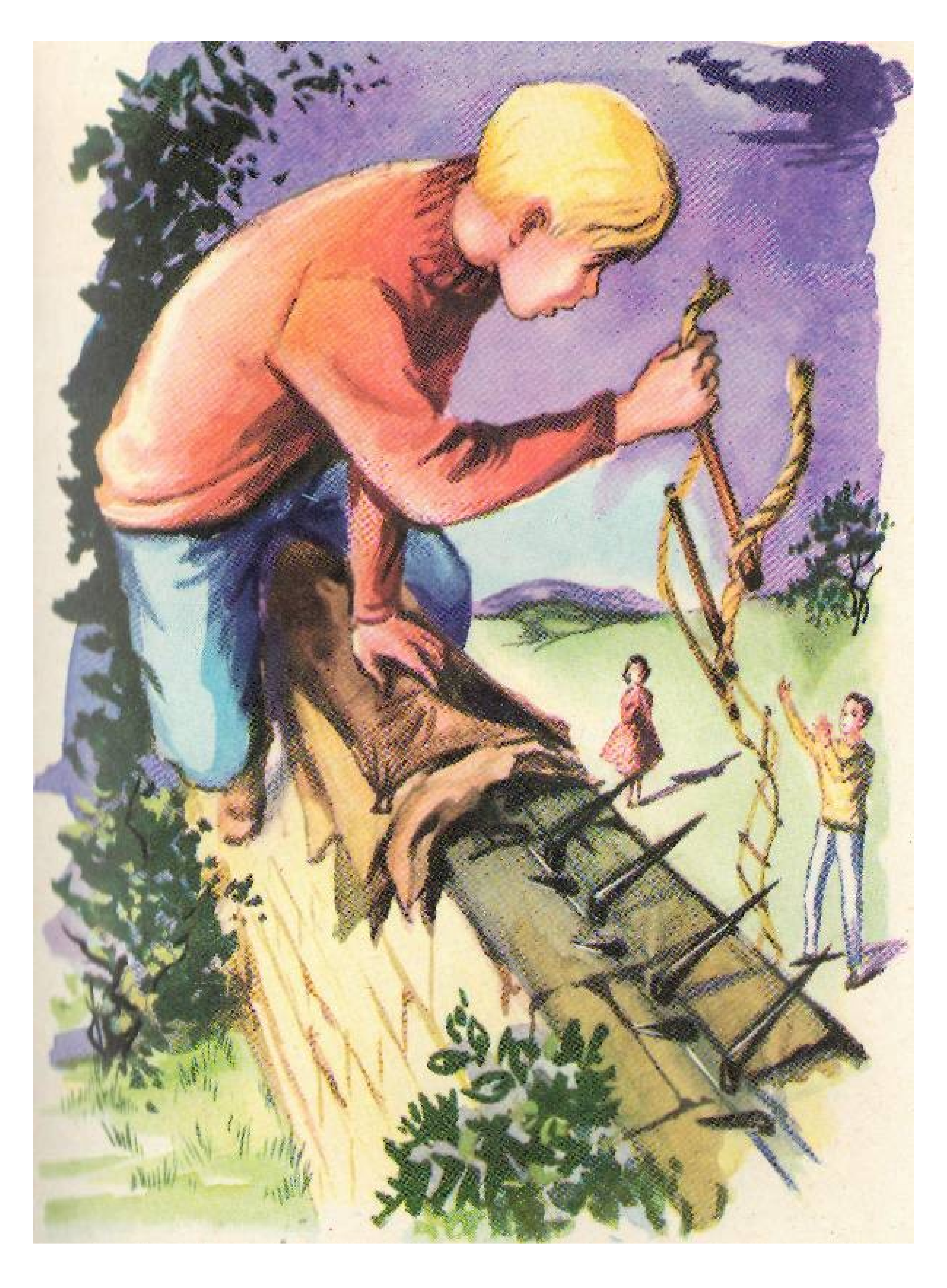
« Je ne crois pas que le voleur vienne cette nuit, chuchota Sylvain. C'est bientôt une heure. Il vaudrait mieux rentrer. »

Personne ne protesta. Ils étaient tous gelés et fatigués. Leur excitation était depuis longtemps tombée, et maintenant ils songeaient à leur lit bien chaud.

« Partons, dit Nelly. Ce ne sera pas pour ce soir. Nous reviendrons la nuit prochaine. »

En s'abritant dans l'ombre des arbres, ils regagnèrent le mur. Sylvain fut le dernier à passer. Il s'assit sur les sacs, décrocha l'échelle et la lança à Roger. Puis il sauta, amortit sa chute en roulant sur le sol et se retrouva sur pied.

« J'ai laissé les sacs là-haut, dit-il à ses compagnons



Il décrocha l'échelle et la lança à Roger.

. Ils sont cachés par les arbres, on ne risque pas de les voir du chemin. Et je vais mettre l'échelle sous ce buisson. Nous la retrouverons demain soir. »

Ils s'éloignèrent en silence. Au carrefour, ils se dirent bonsoir; Sylvain prit la direction de Ramilly et les trois autres s'engagèrent dans le raccourci qui les ramena chez eux.

« Nous aurons peut-être plus de chance une autre fois, dit tristement Roger à sa sœur quand ils se séparèrent sur le seuil de leurs chambres, lionne nuit! Je tombe de sommeil.»

Le lendemain soir, hélas! L'expédition projetée ne put avoir lieu, car Roger, Nelly et Sylvain étaient tous trois malades. Dans l'après-midi, ils s'étaient retrouvés à la fête de Ramilly et ils avaient mangé des saucisses qui ne devaient pas rire très fraîches. Pour sa part, Toufou avait préféré acheter des bonbons avec son argent, ce dont il se félicita par la suite.

Sylvain s'était bientôt senti fatigué, et il avait ronflé sa baraque à Riquet pour aller se coucher dans sa roulotte. Roger et Nelly eux aussi éprouvèrent des malaises et rentrèrent à la maison fort mal en point.

« Ce sont probablement les saucisses, expliqua Toufou à sa tante. Elles leur auront tourné le cœur. »

Mme Verdier mit ses enfants au lit et les soigna «'énergiquement. Après le dîner, Toufou alla voir son cousin dans sa chambre.

« Alors? pour ce soir? lui demanda-t-il avec inquiétude. Te sens-tu capable de venir surveiller le manoir?

— Impossible, grommela Roger, Je ne tiens pas sur mes jambes! » ;

Nelly ne répondit même pas lorsque Toufou vint ensuite frapper à sa porte. Le jeune garçon s'éloigna alors sur la pointe des pieds, mais dans l'escalier, il trébucha sur Moustache et dégringola avec fracas.

« Voyons, Toufou! cria Mme Verdier. Ne peux-tu pas rester un peu tranquille quand il y a des malades?

-— C'est un peu fort! protesta Toufou indigné. Comment aurais-je pu deviner que ce sale chat était dans l'escalier? C'est lui qu'il faut gronder, pas moi!

— Voudrais-tu me parler plus poliment? *ï* dit Mme Verdier d'une voix menaçante.

Toufou s'empressa de s'esquiver. Mais il était furieux. Et subitement, il décida d'aller seul au manoir.





CHAPITRE XX

Frayeurs nocturnes.

TOUFOU ne tarda pas à remonter dans sa chambre, car il jugeait sage de faire un petit somme avant de se rendre au manoir. Avec satisfaction, il constata que Roger dormait profondément, ce qui facilitait son plan. Il prit le réveille-matin, plaça l'aiguille sur onze heures un quart, et il le fourra sous son oreiller en espérant que la sonnerie ne réveillerait pas son cousin.

Puis il s'étendit tout habillé sur son lit, ferma les yeux et s'endormit aussitôt. Deux heures plus lard, la sonnerie le tira de son sommeil. Réveillé en sursaut, Crac qui était couché à ses pieds, poussa un bref aboiement.

« Tais-toi, imbécile!» murmura Toufou qui, après avoir arrêté la sonnerie, attendit un long moment pour s'assurer que personne n'avait entendu.

Mais rien ne bougea dans la maison. Roger murmura quelques mots dans son sommeil, et ce fut tout. Alors Toufou se leva silencieusement, alla prendre son manteau dans le placard et se glissa dehors.

Quand ils arrivèrent devant le mur du manoir, l'horloge du clocher voisin sonnait les trois quarts.

« Minuit moins le quart, déjà!'» pensa Toufou, qui, en toute hâte, tenta de retrouver l'échelle de. corde. Il battit tous les buissons alentour, et ce fut enfin grâce au flair de Crac qu'il la découvrit.

Restait à accrocher l'échelle aux pointes qui hérissaient le mur, et ce n'était pas aussi facile que Toufou l'avait cru en voyant faire Sylvain. Pendant plusieurs minutes il s'escrima en vain, et bientôt il se mit à transpirer à grosses gouttes malgré la fraîcheur de la nuit.

« Maudite échelle! gronda-t-il. Tu vas tenir? »

Et miraculeusement l'échelle s'accrocha à une pointe. Toufou gravit les échelons et s'aperçut avec satisfaction que la pile de sacs abandonnés par Sylvain n'était pas loin. Il les souleva, les plaça tout près de l'échelle et s'assit dessus. Puis il procéda comme l'avait fait Sylvain.

Quand il descendit de l'autre côté, l'horloge voisine sonnait minuit.

« Zut! songea soudain Toufou. J'ai oublié Crac! Mais je ne pourrai jamais me charger de lui!... »

II remonta sur le faîte du mur et dit à mi-voix à son chien :

« Tout va bien, mon vieux. Je ne resterai pas longtemps. Attends-moi et ouvre l'œil! »

Puis il redescendit, traversa la pelouse et s'installa à l'abri du bosquet d'arbres. La lune brillait, mais elle disparaissait parfois derrière de gros nuages, et pendant ces moments-là l'obscurité était presque complète. Toufou s'assit sous un buisson et attendit.

Il était très content de lui. Tout d'abord, il avait eu la chance de ne pas manger de ces saucisses suspectes. En second lieu, il avait réussi à franchir tout seul le mur. Enfin, bien que Crac ne fût pas à ses côtés, il se sentait plein de vaillance.

Soudain la lune se cacha derrière un nuage. Dans l'ombre, Toufou crut entendre un léger bruit, mais sans pouvoir préciser de quel côté il venait. Il tendit l'oreille, et bientôt il entendit de nouveau ce bruit, droit devant lui. Avec impatience, il attendit que le nuage fût passé.

Quand la lune reparut, Toufou éprouva une violente émotion en apercevant une ombre noire qui grimpait le long du mur du manoir. Elle s'élevait rapidement, avec légèreté. Toufou écarquilla les yeux. Qui était-ce? Il était trop loin pour voir. Tonnerre? Non, l'ombre semblait trop petite.... Mais la clarté de la lune est parfois trompeuse.

La silhouette sombre avait grimpé le long d'une gouttière, s'était reposée un instant sur l'entablement d'une fenêtre et maintenant elle poursuivait son ascension en s'aidant du lierre qui couvrait la façade. C'était le voleur, sans aucun doute!

Comment allait-il passer par la fenêtre pourvue-

de barreaux? Toufou retint son souffle.... Et voilà que la lune se cacha de nouveau!

Quand elle émergea des nuages, la silhouette avait disparu. Alors, seulement, Toufou sentit la peur le gagner. Ses cheveux se hérissèrent sur sa tête et un frisson glacé lui parcourut l'échiné. Ah! comme il regrettait de n'avoir pas Crac avec lui!

Ses yeux commencèrent à lui jouer des tours. N'y avait-il pas un homme, là-bas, immobile au pied du manoir? Ou était-ce seulement un buisson? Et cette silhouette sombre, à mi-hauteur? Non, ce n'étaient que les contours d'une étroite fenêtre. Et cette autre, debout sur le toit? Non, ce n'était qu'une cheminée....'

Epouvanté, Toufou ferma les yeux. Pourquoi était-il venu? Pourquoi s'était-il cru si courageux? Il n'osait plus regarder nulle part, craignant d'apercevoir d'autres silhouettes sinistres grimpant aux murs, courant de tous côtés.... Ah! si seulement Crac avait été là pour le réconforter!

Tout à coup, il y eut un bruit de pas très loin de lui. On eût dit que quelqu'un avançait doucement dans l'ombre. Glacé de terreur, Toufou se garda de faire le moindre mouvement, en espérant que le rôdeur invisible passerait sans l'apercevoir.

Mais le bruit se rapprocha. Des branches craquèrent, il y eut comme des pas dans les feuilles mortes, sous les buissons. Toufou crut mourir de peur. Et soudain, quelque chose vint se glisser derrière son dos en haletant.... Horreur! qu'était-ce donc que ce monstre?

Puis Toufou entendit un léger jappement et il éprouva un immense soulagement. C'était Crac!



« Mon bon chien! murmura-t-il en prenant la tête de Crac dans ses mains. Mon bon petit chien! C'est toi! Comment as-tu pu entrer? Tu n'as tout de même pas franchi le mur? Oh! de ma vie, je n'ai jamais été si content de te retrouver! »

Crac parut enchanté d'être si bien accueilli. II craignait sans doute que son maître ne lui reprochât d'avoir abandonné son poste. Lassé de monter la garde, il avait découvert un trou dans le mur, caché par des ronces, et s'était ainsi glissé dans le parc.

Du coup, Toufou se sentit complètement guéri de sa peur. Il serra entre ses mains le museau de Crac pour l'empêcher d'aboyer, puis se remit à observer le manoir.

Au bout d'un moment, Crac poussa un sourd grondement

« Que se passe-t-il? murmura Toufou. Est-ce le voleur qui revient? »

II crut apercevoir une ombre qui passait sur le toit du manoir et descendait rapidement le long du mur, mais il ne fut pas certain d'avoir bien vu. En tout cas, il était sûr d'une chose : c'est que pendant un long, long moment, il ne quitterait pas son abri, pour ne pas risquer de se heurter dans l'ombre à ce terrifiant cambrioleur!

Alors il se pencha vers Crac, appuya sa tête sur le tiède pelage du chien... et brusquement il s'endormit.

Quand il rouvrit les yeux, il ne sut plus, tout d'abord, où il se trouvait. Puis avec un léger frisson il s'en souvint. Grands dieux! avait-il dormi longtemps? Il attendit que l'horloge voisine sonnât, et il constata avec soulagement qu'il n'avait pas dormi plus d'une demi-heure. Maintenant, il pouvait repartir sans danger, car le voleur devait s'être éloigné depuis déjà longtemps. Ah! quelle fameuse histoire à raconter aux autres!

Rassuré par la présence de Crac, Toufou abandonna son buisson pour regagner l'endroit où il avait franchi le mur. Mais dans l'ombre il s'écarta de son chemin et aboutit non loin de la grille d'entrée. Ce fut alors qu'il éprouva un choc terrible.

Plusieurs paires d'yeux luisants lui apparurent dans l'ombre. Il distingua vaguement les formes sombres de corps, mais ce furent surtout ces yeux qui l'épouvantèrent, ces yeux aux reflets verdâtres, fixés sur lui.

Crac gronda, poussa un aboiement, puis recula en gémissant. Toufou comprit que son chien était

aussi terrifié que lui-même. Alors il tourna les talons et s'enfuit comme un fou, s'égratignant aux buissons, trébuchant, mais n'ayant qu'une seule idée : fuir cette démoniaque apparition.

Il né sut jamais comment il put retrouver l'échelle de corde. Il grimpa sur le mur, tira l'échelle derrière lui, la décrocha des pointes et la lança de l'autre côté. Puis il sauta. Comme il n'avait malheureusement pas la même agilité que Sylvain, il tomba lourdement sur le sol en se blessant les coudes et les genoux.

Pendant ce temps, Crac courait à la recherche de son trou. Il passa lui aussi de l'autre côté et rejoignit son maître qui, tout tremblant, le serra dans ses bras.

« Rentrons vite! balbutia Toufou. Il se passe ici des choses diaboliques! Ne me quitte pas, mon vieux chien!... »

Crac n'avait nullement l'intention d'abandonner son maître, car il était également terrifié. En courant, tous deux prirent le raccourci qui les ramenait à la maison.

Roger dormait profondément. Toufou brûlait d'envie de le réveiller pour tout lui raconter, mais il n'eut tout de même pas le cœur de le faire, car son cousin avait été vraiment malade, dans la soirée.

Mais le lendemain matin, de très bonne heure, il secoua Roger, l'entraîna dans la chambre de Nelly qu'il réveilla également, et il entreprit de leur raconter son aventure. »



CHAPITRE XXI

Le cambriolage.

ROGER et Nelly n'étaient pas encore entièrement remis de leur malaise de la veille, et ils paraissaient assez mécontents d'avoir été réveillés si tôt. Mais ils tendirent l'oreille dès que Toufou eut commencé son récit.

Le jeune garçon raconta comment, après avoir franchi le mur, il avait surveillé le manoir et aperçu une ombre qui grimpait le long de la façade.

« Elle montait rapidement, expliqua-t-il. *De,* fenêtre en fenêtre, en s'aidant aux gouttières....; 'Ah! si vous aviez pu voir cal Quel acrobate!.

— Etait-ce Tonnerre? demanda Roger, les yeux brillants.

— Possible, dit Toufou, mais j'étais trop loin pour bien voir. Il y avait aussi une autre ombre au pied du mur, une troisième sur le toit, une quatrième.... »

D'après le récit de Toufou, on aurait pu croire que les alentours du manoir fourmillaient de voleurs, cette nuit-là! Roger commença à regarder son cousin avec incrédulité, car il savait que celui-ci avait tendance à exagérer.

« Mais ce n'est pas tout! poursuivit Toufou. J'ai vu quelque chose d'autre, et Crac l'a vu aussi! Il a même été épouvanté.

— Toi aussi, je suppose? lança Nelly.

— Non, pas moi. J'ai été assez brave, affirma Toufou qui avait complètement oublié ses terreurs nocturnes. Ecoutez donc ça : au moment où j'allais partir, j'ai aperçu des yeux qui luisaient dans l'ombre! »

II y eut un silence. Puis Nelly demanda :

« Qu'était-ce donc? Un chat?

—′ Bien sûr que non! répliqua Toufou indigné. Ne vous moquez pas de moi! Je n'étais pas rassuré, et vous ne l'auriez pas été, vous non plus. Je ne sais absolument pas à qui appartenaient ces yeux. Mais ils étaient là, dans l'ombre, qui m'observaient. C'était horrible!

— Et je suppose que, comme toute personne sensée l'aurait fait, tu t'es empressé de fuir? dit Roger.

— Je ne suis pas resté longtemps, reconnut Toufou. Mais vous auriez filé, vous aussi!

— Pas si sûr, dit Roger. Et que faisaient donc

ces mystérieuses créatures? Elles grondaient? Elles rugissaient? Elles menaçaient?

— Oh ! un peu de tout ! L'une d'elles s'est même avancée vers nous, comme pour nous attaquer! »

Roger et Nelly ne purent s'empêcher d'être un peu impressionnés.

« Pourrais-tu nous montrer l'endroit où cela est arrivé? demanda Roger.

— De jour, oui, pas de nuit! répliqua promptement Toufou. Nous irons ce matin, si tu veux. »;

Mais ils n'en firent rien, car, lorsque Toufou descendit pour' le petit déjeuner, il trouva les grandes personnes très excitées par la lecture du journal.

« Que se passe-t-il? » demanda Toufou.

Au même instant, il devina : c'était le cambriolage, bien sûr!

La nouvelle était annoncée en première page, sous un gros titre :

ETRANGE CAMBRIOLAGE
la nuit dernière
AU MANOIR DE GUERSAINVILLE
Des animaux empaillés sont dérobés
dans une salle du second étage
et abandonnés dans le parc.
Est-ce l'œuvre d'un fou?
Comment le cambrioleur a-t-il pu entrer?

Toufou lut l'article par-dessus l'épaule dé l'oncle Robert. Oui, le mystérieux voleur avait pu pénétrer dans la salle des collections, malgré les portes verrouillées et les

fenêtres pourvues de barreaux. Il avait emporté des animaux empaillés, mais apparemment rien d'autre.

Soudain, Toufou devint rouge comme un coquelicot. Ces yeux luisants qui l'avaient terrifié, c'étaient donc ceux des animaux empaillés que le voleur avait abandonnés près de la grille! Et lui qui avait prétendu que ces créatures grondaient, menaçaient, faisaient mine de se précipiter vers lui! Quelle honte! Ah! les autres allaient bien rire de lui!

Au même instant, l'oncle Robert poussa une exclamation qui fit sursauter tout le monde.

« Ecoutez! dit-il. Une information de dernière heure : on a trouvé un indice!

— Lequel? demandèrent-ils tous d'une seule voix.

— On a trouvé dans le parc un... un gant vert!»' Et le vieil homme regarda fixement Toufou qui devint blanc comme un linge.

« Je pense qu'il doit s'agir de la bande des Mains Vertes, reprit l'oncle Robert en prenant un air important. Qu'en penses-tu, Toufou?

— Euh... euh... fit celui-ci. Les Mains Vertes? Connais pas.... Excusez-moi, je vais rejoindre Roger et Nelly là-haut. »

Quand Toufou eut quitté la pièce, M. Verdier se tourna vers l'oncle Robert.

« Qu'est-ce que cette histoire? demanda-t-il. On dirait un film d'espionnage.... La bandé des Mains Vertes! C'est ridicule, voyons!

— Le moment est venu de vous révéler tout ce que je sais, répliqua gravement le vieil homme. Jusqu'à présent, je ne croyais qu'à demi-Toufou, mais maintenant qu'on a trouvé un gant vert c'est tout différent. »

Il leur rapporta alors toute l'histoire que Toufou lui avait racontée dans le train, au sujet de cette mystérieuse bande des Mains Vertes, ainsi nommée parce que ses membres portaient toujours des gants verts. Il leur dit aussi comment Toufou avait annoncé le cambriolage au château de Richeval.

« Ce cambriolage a eu lieu! poursuivit-il. Maintenant, en voilà un autre ! Et l'on a trouvé un gant vert. N'est-ce pas convaincant?

— Toufou s'est moqué de vous, dit doucement Mme Verdier. Si vous le connaissiez mieux, vous sauriez qu'il a une imagination parfois délirante.

— Il n'a tout de même pas inventé ce gant vert! On en parle dans le journal!

— C'est une coïncidence, intervint M. Verdier impatienté. Toufou ne sait rien du tout. Je vais lui passer un bon savon, et vous verrez qu'il avouera.

— Non! non! n'en faites rient protesta l'oncle Robert subitement alarmé. Je suis persuadé que Toufou sait quelque chose. Jamais je ne vous aurais confié tout cela si j'avais pensé que vous le puniriez.

— Ça ne tardera guère! gronda M. Verdier. Vous pouvez lui dire de ma part qu'il recevra une correction... à moins qu'il ne sache réellement quelque chose et qu'il ne m'amène un de ces bandits qui portent des gants verts. C'est grotesque! »Sur cette menace, M. Verdier se leva et quitta la pièce.

Un peu plus tard, Toufou se glissa auprès dé l'oncle Robert, lorsque celui-ci fut seul.

« Que leur avez-vous dit? demanda-t-il. Mon oncle Richard est furieux! Je l'ai deviné rien qu'à

la façon dont il a claqué la porte en s'en allant.

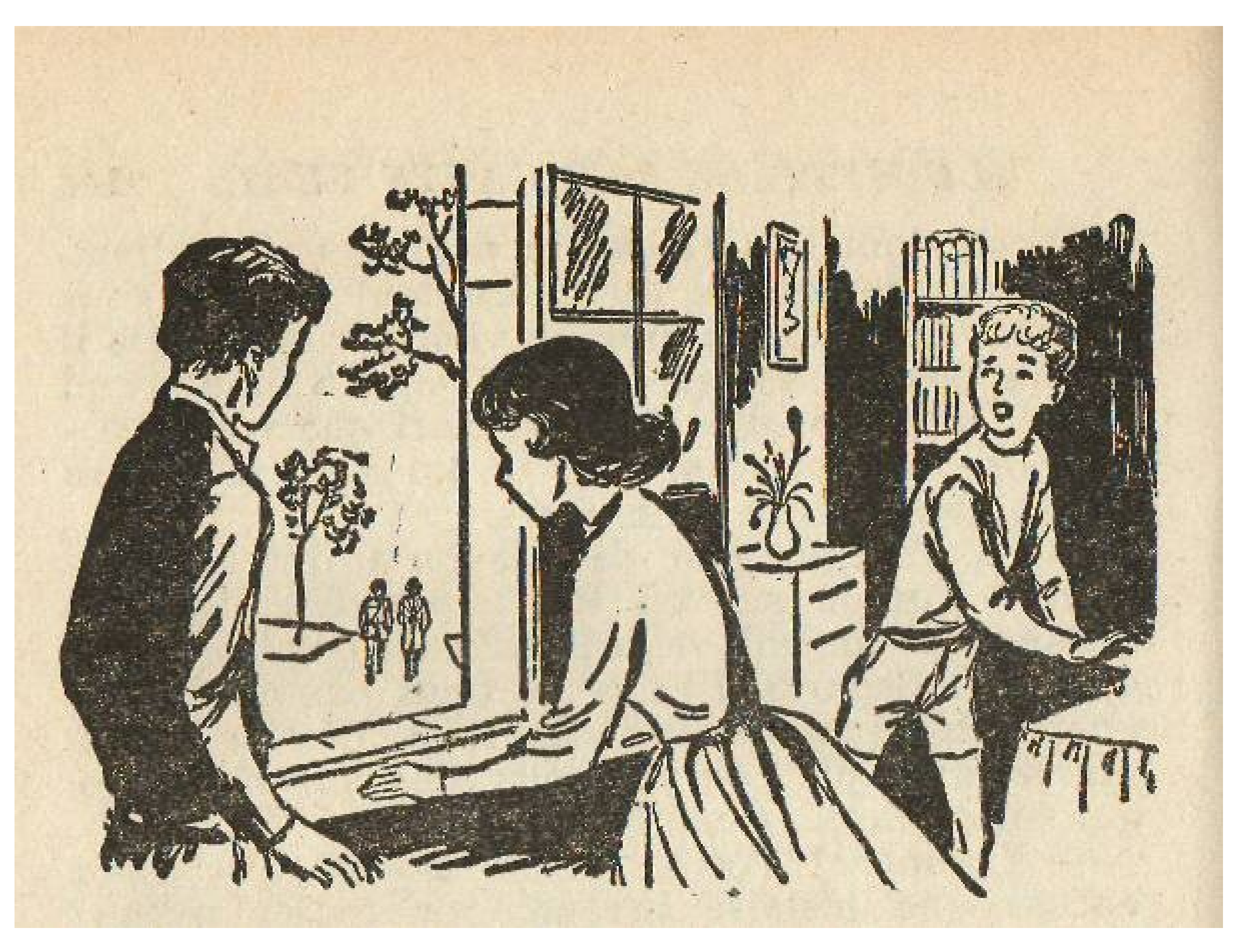
— Mon garçon, je lui ai dit tout ce que vous m'aviez raconté, répondit le vieil homme. Mais il ne m'a pas cru, malgré ce gant vert! A mon grand regret, je dois vous dire de sa part que vous recevrez une correction si vous ne lui amenez pas un de ces voleurs aux gants verts.

- Ce n'est pas chic de m'avoir trahi! gémit le pauvre Toufou sur un ton lamentable. La nuit dernière, je me suis déjà blessé aux coudes et aux genoux.... Regardez! Et je ne tiens pas à recevoir une raclée par-dessus le marché. C'est d'autant plus injuste que j'en sais plus long que n'importe qui sur ce dernier cambriolage.

— Vraiment? s'écria l'oncle Robert. Ou est-ce encore une histoire inventée de toutes pièces? Dites-moi tout!

— Eh bien, non, vous ne saurez rien! déclara Toufou presque en larmes. Vous n'avez pas gardé mon secret, et je serai puni à cause de vous. Ce n'est pas chic. J'espère qu'elle existe vraiment, cette bande des Mains Vertes... et j'aimerais bien vous la lancer sur le dos, à vous tous! Ah! quel bon moment je passerais! »

Et laissant le vieil homme stupéfait, il sortit de la pièce en claquant violemment la porte derrière lui.



CHAPITRE XXII

La Police arrive.

UN PEU plus tard, Roger qui regardait par la fenêtre de sa chambre s'écria soudain :

« Un gendarme vient d'entrer dans le jardin! Il est avec un homme en civil, un inspecteur sans doute....

— Que viennent-ils faire ici? » demanda Nelly 'toute surprise.

Toufou sentit ses genoux s'entrechoquer. L'oncle Robert avait-il téléphoné à la police au sujet de la bande des Mains Vertes? Oui? Non? Dans le doute, il jugea prudent de s'esquiver, et, en compagnie de Crac, il alla se glisser dans la penderie du couloir dont il referma la porte.

Les deux visiteurs demandèrent à voir l'oncle Robert et furent immédiatement introduits auprès de lui.

« Bonjour, monsieur, dit l'inspecteur en civil. Je viens au sujet de cette étrange affaire du manoir de Guersainville. M. de Guersainville, à qui j'ai téléphoné tout à l'heure, m'a demandé de passer chez vous. Il voudrait mettre en lieu sûr tous ses documents, car il est maintenant prouvé que les voleurs peuvent s'introduire au manoir. Curieuse affaire, n'est-ce pas? Ce voleur qui emporte les animaux empaillés et néglige les papiers de valeur! A mon avis, il s'agit d'un fou,

— Oui, très étrange, reconnut l'oncle Robert. M. de Guersainville désire donc que je m'occupe de sa collection?

— C'est cela, monsieur. Il vous fait demander de vous rendre au manoir pour indiquer au gardien comment classer et empaqueter ces papiers.

— Je le ferai avec le plus grand plaisir.

- Ah! il y a maintenant autre chose, poursuivit l'inspecteur. Quand vous êtes allé au manoir, l'autre jour, avec des enfants, n'avez-vous pas remarqué deux autres visiteurs.

— En effet, je les ai vus, dit l'oncle Robert. Pourquoi cette question?

— Toutes les personnes qui visitaient les collections devaient être munies d'un laissez-passer portant leur nom et leur adresse, expliqua le policier. Ce matin-là, le gardien a reçu trois laissez-passer : le vôtre, celui du professeur Bornier, un très, très vieil homme, enfin un troisième établi au nom d'un certain Paul Dubois, 132, rue des Rosiers à

Rouen. Or l'adresse donnée par ce dernier visiteur est....

— Fausse, je suppose? compléta l'oncle Robert. Mais quel rapport établissez-vous entre cet homme ayant donné un faux nom et une fausse adresse, et cet autre, probablement fou, qui est venu dérober des animaux empaillés? Ça ne rime à rien !

— Non, reconnut l'inspecteur. Mais il y a peut-être un lien entre eux, et c'est pourquoi nous cherchons à nous renseigner sur cet homme. Pouvez-vous me le décrire?

— Eh bien, non. C'est à peine si j'ai fait attention à lui. Mais pourquoi n'interrogez-vous pas les enfants? Ils sont plus observateurs que moi et pourront sans doute vous aider.

— Bonne idée, dit le policier. Voudriez-vous être assez aimable pour les appeler? »

L'oncle Robert se leva, passa dans le couloir et cria d'une voix forte :

« Roger! Un inspecteur de police veut vous parler, à tous trois. Descendez, voulez-vous? »

Roger s'empressa d'aller avertir sa sœur, puis se mit à la recherche de Toufou. Il l'appela dans toute la maison, ouvrit une porte après l'autre et finit par le découvrir dans la penderie.

« Qu'est-ce que tu fais là? s'exclama-t-il. Tu ne m'entendais pas? Viens vite, un inspecteur veut te parler? »

Toufou le suivit, les genoux tremblants.

« Bonjour, mes amis, leur dit l'inspecteur. Avez-vous remarqué les deux hommes qui visitaient la collection du manoir en même temps qu0 vous? Pourriez-vous me les décrire?



— Oui, dit Roger. L'un d'eux était très âgé, et il était si voûté qu'on ne voyait pas son visage.

— Et l'autre était si poilu qu'on ne voyait pas non plus son visage, compléta Nelly.

— Poilu? répéta l'inspecteur. Comment cela?

— Eh bien, dit Nelly, il avait une chevelure très-fournie, d'énormes sourcils, une grosse moustache et une forte barbe.

— Etait-il grand et fort?

— Oui, plutôt fort. Le connaîtriez-vous, par hasard?

— Votre description correspond à celle d'un homme qui, ces derniers temps, a visité plusieurs collections de documents anciens. Or ces mêmes collections ont été cambriolées. On dirait que cela concorde, n'est-ce pas? Pourriez-vous reconnaître cet homme si vous le revoyiez?

— Oui, dit Roger. A condition qu'il soit toujours

aussi poilu.... Mais je me demande s'il ne portait pas une perruque et une fausse barbe!

— Vous avez probablement raison, reconnut l'inspecteur.

Auriez-vous par hasard observé ses mains? » Les enfants tentèrent de se souvenir.

« J'ai remarqué qu'il se servait d'une loupe, dit enfin Roger. Il la faisait glisser sur les pages d'un manuscrit. Et autant qu'il m'en souvienne, il avait des mains tout a fait ordinaires, alors qu'elles auraient dû être très poilues. L'oncle Robert, par exemple, qui a une épaisse chevelure, a également beaucoup de poils sur les mains. »

Tous les yeux se portèrent sur les mains du vieil oncle qui, gêné, s'empressa de les enfouir dans ses poches.

« Pensez-vous que cet homme aurait pu porter ce gant? » reprit le policier, en tirant de sa poche un gant vert et en le leur tendant.

L'oncle Robert examina le gant puis tourna les yeux vers Toufou. Et celui-ci crut presque l'entendre penser : « La bande des Mains Vertes! » C'était bien ce que pensait le vieil homme, mais il ne dit rien.

A ce moment, Crac s'avança et vint renifler le gant. Il tenta de l'atteindre avec sa patte puis se mit à gémir.

« Tiens! tiens! fit Toufou. On dirait qu'il connaît son propriétaire! Il gémit toujours de cette façon quand il identifie quelqu'un d'après son odeur.

— Ah! nous tenons enfin une piste! s'écria l'inspecteur. Vous êtes bien certain que votre chien connaît le propriétaire de ce gant? Oui? Eh bien, vous devez le connaître vous aussi! »

Immédiatement Roger songea à Tonnerre. Mais ce gant était bien trop petit pour l'énorme main du géant.

Crac se dressa sur ses pattes de derrière pour flairer encore le gant qu'examinait maintenant son maître. Ah! si le chien avait pu parler!

« A qui appartient-il? lui demanda Toufou.

— *Ouah! ouah!•»* répondit Crac.

L'inspecteur reprit le gant et le fourra dans sa poche,

« Vous n'avez pas répondu a ma question, dit-il. Croyez-vous que l'homme poilu aurait pu porter un gant aussi petit que celui-ci? »,

Les trois enfants réfléchirent.

« Oui, peut-être, dit Roger.

— Je ne me souviens pas, dit Nelly. Impossible! affirma Toufou.

-— Eh bien, ce n'est pas très encourageant, soupira l'inspecteur. Tant pis! Merci, mes amis. C'est tout ce que j'avais à vous demander. Tâchez de repérer cet homme s'il est dans le voisinage. Par lui, nous apprendrions peut-être des choses intéressantes. »



CHAPITRE XXIII

M. Tonnerre se fâche.

ROGER et Nelly proposèrent de retourner à la fête pour voir si Sylvain était remis de son indisposition. Ils avaient aussi des nouvelles sensationnelles à lui apporter.

« C'est une bonne idée, allez le voir, dit Mme Verdier. Cette petite promenade par une belle matinée ensoleillée vous fera le plus grand bien. Mais après votre expérience d'hier soir, faites bien attention à ce que vous mangez! »

Ils trouvèrent Sylvain complètement rétabli. En sifflotant gaiement, il procédait au grand nettoyage de sa baraque.

« As-tu vu le journal? lui demanda immédiatement Roger.

— Non, répondit Sylvain tout surpris. Pourquoi? Aurait-on cambriolé le manoir?... C'est ça? Catastrophe! nous n'y étions pas!

— Chut! murmura Nelly. Pourrais-tu venir un moment dans un coin tranquille où l'on ne risquerait pas de nous entendre.

— Laissez-moi terminer mon nettoyage et je vous suis, dit Sylvain dont les yeux brillaient de curiosité. Dans une dizaine de minutes, ça va? En attendant, allez dire bonjour aux chimpanzés. Ils ont l'air plutôt triste, ce matin.»

Les enfants se dirigèrent vers la baraque de Gousta. Les chimpanzés étaient là, accroupis, se tenant par le cou, et semblaient d'humeur morose.

« Ont-ils mangé des saucisses, eux aussi? » demanda Toufou à Gousta.

Celui-ci répliqua avec irritation :

« Ne dites pas de; bêtises! Je ne leur donne pas de ça à manger. Ils vont d'ailleurs très bien. Mais Tonnerre les a grondés et ils n'aiment pas l'entendre hurler.

— Moi non plus! » dit Roger en portant les mains à ses oreilles.

On entendait en effet, au loin, la voix furieuse de Tonnerre. C'était à ce pauvre Riquet qu'il s'en prenait, car on vit bientôt l'enfant apparaître, tout en larmes.

« II m'a battu pour rien! gémit-il. Il a dit que j'avais gardé pour moi de l'argent, quand j'aidais aux éléphants. Je ne l'ai jamais fait, mais maintenant je le ferai. Ça lui apprendra!

— Oh non! protesta, Nelly choquée.

— Pourquoi pas? demanda Riquet. Regardez mes oreilles : il me les a à moitié décollées. Oui, je le ferai, et ça lui apprendra.

— Ne fais pas de bêtises, lui conseilla Roger. Tu pourrais le regretter. »

Riquet s'éloigna en grommelant des menaces contre Tonnerre. Les trois enfants quittèrent alors Gousta pour aller retrouver Sylvain. Celui-ci avait terminé son nettoyage et il emmena ses amis dans sa roulotte où ils pourraient parler en toute tranquillité.

« Eh bien? demanda-t-il. Qu'est-il arrivé? »

Roger lui tendit le journal, et tous observèrent la stupeur qui se peignait sur le visage de Sylvain tandis qu'il lisait.

« Des animaux empaillés! s'écria-t-il enfin. Ont-ils de la valeur?

— Aucune valeur, répondit Roger. Nous les avons vus au manoir. Quelques animaux mal empaillés, mangés aux mites.

— Et moi, je les ai vus la nuit dernière dans le parc du manoir, ajouta fièrement Toufou. C'est là que le voleur les avait laissés. »

Sylvain ouvrit des yeux comme des soucoupes.

« Quoi? s'écria-t-il. Tu es allé la nuit dernière dans le parc? Tout seul? Ma parole! Mais tu es vraiment courageux! »

Gonflé d'orgueil, Toufou fit alors le récit de son aventure, que Sylvain écouta avec le plus vif intérêt.

« Connais-tu quelqu'un qui porte des gants verts? demanda enfin Nelly à leur ami. La police en a trouvé un au manoir, de très petite taille. Le

voleur doit être un acrobate, avec de petites mains. Vois-tu quelqu'un? »

Sylvain réfléchit un instant.

« II y a bien Gousta, dit-il. C'était un excellent acrobate, bien qu'il ait maintenant cessé de s'entraîner, et il a de petites mains, presque comme celles d'une femme. Mais ce ne peut être lui! Gousta n'est pas un imbécile, loin de là, et il n'aurait pas emporté des choses sans valeur. Il y a quelque chose de bizarre dans ce dernier cambriolage. »

Roger tira de sa poche le plan qu'il avait dressé de la salle des collections.

« N'oublions pas, dit-il, qu'une fois de plus le voleur a pu pénétrer sans effraction dans une pièce hermétiquement close. D'après le journal, on n'a



pas touché aux portes, car la sonnerie d'alarme n'a pas fonctionné. Il faut donc qu'il soit passé par la fenêtre. Mais elles sont protégées par des barreaux!... Tiens! j'ai une idée : le voleur est peut-être le Père Noël, qui est descendu par la cheminée. N'as-tu pas vu le Père Noël sur le toit, Toufou?

— Ne plaisante pas! grogna celui-ci. Mais c'est vrai : j'ai vu une silhouette sur le toit, à côté de la cheminée.

— Tu as vu des silhouettes partout! protesta Nelly. L'ennui avec toi, Toufou, c'est que tu ne cesses pas d'exagérer!

- Et pourquoi le voleur ne serait-il pas passé par la cheminée? reprit Roger. Je ne plaisante plus. Regardez : j'ai marqué la cheminée sur mon plan. Il n'y en a qu'une seule, pour cette aile du manoir, c'est la même qui doit servir pour tous les étages. Dans ces vieilles maisons, les cheminées sont très larges. Un homme peut facilement se glisser dans le conduit.

— Elle n'était tout de même pas très large, objecta Toufou qui avait soigneusement examiné les lieux. Moi, j'aurais pu passer dedans, à la rigueur, mais pas un gros homme comme Tonnerre.

— Eh bien, éliminons la cheminée, soupira Roger. Cette histoire est de plus en plus ahurissante. Il était impossible d'entrer par la porte, impossible d'entrer par la fenêtre et par la cheminée. Or malgré toutes ces impossibilités, le voleur a pu pénétrer dans la pièce et emporter une douzaine d'animaux empaillés!

— Et il ne les a pas emportés d'un seul coup,

fît remarquer Toufou, II y en avait trop. Il a dû faire plusieurs voyages. Je suppose que cela s'est passé pendant la demi-heure où j'ai dormi.

— Quoi? tu as dormi? s'écria Nelly. Mais tu ne nous en avais rien dit!

— Non, j'avais oublié.... »

Au même instant, des pas pesants ébranlèrent l'escalier de la roulotte, la porte s'ouvrit brutalement. Tonnerre apparut sur le seuil, rouge de colère.

« Ah! tu es là en train de bavarder avec tes petits amis! hurla-t-il à Sylvain. Tu lis les journaux au lieu de faire ton travail! »

II arracha le journal des mains de Sylvain et le jeta par terre. Toufou, terrifié, se mit à trembler de tous ses membres.

« Retourne à ton travail! rugit Tonnerre. Et vous, débarrassez le terrain!... Non, pas toi! Ah ! ah! je retrouve mon petit copain! Je vais t'emmener dans ma roulotte et t'apprendre à vivre! Allons, viens! mon petit copain!... »

Avant que les autres eussent pu intervenir, le malheureux Toufou était entraîné dehors. Roger et Sylvain se précipitèrent à la poursuite de Tonnerre, mais leurs cris n'eurent pas plus d'effet sur celui-ci que les aboiements d'un chien devant un taureau furieux.

Alors Sylvain courut chercher la vieille Mamita.

« Venez vite! supplia-t-il. Dites à Tonnerre de laisser Toufou.... Il n'a rien fait de mal! »

Hélas! la vieille Mamita elle-même sembla effrayée par Tonnerre, ce jour-là, et elle ne bougea pas.

« Ah! le méchant homme! gémit-elle, en le

regardant qui emportait Toufou vers sa roulotté. Mais je ne peux rien faire contre lui, quand il est dans une de ses fureurs noires.... Le méchant homme! »

Seul Crac fit preuve d'un courage surprenant, en voyant son maître en danger. Il se rua sur Tonnerre, lui mordit les chevilles tandis qu'il gravissait l'escalier de sa roulotte, il s'accrocha à ses pantalons, et pour finir lui planta ses crocs dans le mollet. Avec un hurlement de douleur, Tonnerre lâcha Toufou et se' retourna contre le chien.

Crac évita un coup de pied. Il fila comme une flèche entre les jambes du gros homme et alla se réfugier sous la couchette. Saisissant l'occasion au vol, Toufou s'échappa de la roulotte et sauta à terre. Tonnerre se précipita à sa poursuite.

Quand Crac ressortit de dessous la couchette, il tenait quelque chose dans sa gueule. Il s'élança sur les traces de Tonnerre, mais en passant devant Nelly, il laissa tomber ce qu'il avait trouvé. C'était un petit gant vert. Le gant qui faisait la paire avec celui que l'inspecteur avait montré le matin même aux enfants.



CHAPITRE XXIV

Le second gant vert.

COMPRENANT qu'il s'agissait d'un indice important tant, Nelly le ramassa immédiatement et le fourra dans sa poche. Puis elle regarda autour d'elle.

Toufou avait disparu. Crac s'acharnait sur les chevilles de Tonnerre, et le géant se défendait avec des cris furieux, en essayant d'atteindre le chien d'un coup de pied. De toutes parts, les gens accouraient pour assister au spectacle.

Sylvain se glissa vers Roger.

« File avec Nelly! lui dit-il. Toufou a pu s'échapper, il est maintenant en sécurité. Ne revenez plus ici Moi-même,

je quitterai la fête aujourd'hui. Je ne veux plus travailler pour Tonnerre. J'irai vous voir chez vous le plus tôt possible. Mais filez maintenant! »

Nelly n'eut pas le temps de parler de sa trouvaille, car déjà Roger l'entraînait. En courant, ils s'engagèrent dans un chemin qui passait à travers champs, et bientôt ils rejoignirent l'infortuné Toufou.

Celui-ci était assis sur une barrière, Crac couché à ses pieds. Il était tout tremblant encore, et accueillit ses cousins avec- un pâle sourire.

« Salut! dit-il. Vous avez, pu filer, vous -aussi?... Moi, j'ai eu la plus belle peur de ma vie. J'aurai des cauchemars cette nuit!

— Rentrons vite, dit Nelly. Je vous montrerai ce que j'ai trouvé.... »

Malgré les questions des deux garçons, elle refusa de s'expliquer avant qu'ils ne fussent de retour à la maison. Ils allèrent tous s'installer sous la tonnelle, et alors seulement la fillette tira de sa poche le gant vert.

« Où l'as-tu trouvé? demanda Roger. Est-ce l'inspecteur qui l'a oublié ici?

— Non, dit Nelly. C'est le second de la paire. Qu'en pensez-vous? .».

Roger poussa une exclamation de surprise. « Ça, alors! Où l'as-tu pris?

— Je ne l'ai pas pris, répondit Nelly. C'est Crac. Quand Tonnerre a entraîné Toufou dans sa roulotte, Crac les a suivis, et quand il est ressorti, il tenait ce gant vert dans sa gueule. Il avait dû le ramasser par terre. C'est celui qui va avec l'autre. »

Les deux garçons examinèrent le gant.

«: Qu'est-ce que cela signifie? demanda enfin



Roger. Tonnerre ne peut pas porter des gants aussi petits. Mais il a dû les prêter à quelqu'un d'autre... c'est-à-dire au voleur. »

Toufou tendit le gant à Crac qui le flaira en manifestant une certaine agitation, puis se mit à gémir doucement.

« Vous voyez? s'écria Toufou. Il connaît également le propriétaire de ce gant! Tous deux appartiennent bien à la même personne. C'est quelqu'un de la fête.

— Gousta? suggéra Roger. J'ai remarqué ce matin qu'il avait de très petites mains. Je vous parie que c'est lui.»

Pour s'amuser, Nelly avait essayé le gant. Il lui allait parfaitement. Elle se mit à rire, puis, prenant soudain une voix sombre et caverneuse elle s'écria :

« La bande des Mains Vertes! J'appartiens à la bande des Mains Vertes!... Regardez mon gant vert! »

L'oncle Robert qui s'approchait justement de la tonnelle, un livre à la main, entendit cette étrange voix et s'arrêta net. L'instant d'après, il vit apparaître par la porte de la tonnelle une petite main gantée de vert. C'était Nelly qui, tout en fredonnant sa mélopée sur la bande des Mains Vertes, s'était mise à danser et agitait ses bras dans tous les sens.

Le vieil homme marcha résolument vers la tonnelle et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

« Que signifie tout cela? demanda-t-il sévèrement. Nelly, d'où tiens-tu ce gant? Réponds? »

II y eut un silence de mort. Nelly lança un regard désespéré aux deux garçons.

« Peut-être préféreras-tu répondre à tes parents? reprit l'oncle Robert. Ou à la police?

— Il vaut mieux tout lui raconter, n'est-ce pas? dit Roger aux deux autres. De toute façon, nous ne pouvons pas garder pour nous la découverte de ce second gant. Eh bien, mon oncle, nous allons vous révéler tout ce que nous avons appris.

— Sachez tout d'abord, commença Nelly, que cette histoire de Mains Vertes est entièrement imaginaire. Toufou s'est moqué de vous. C'est tout à fait par hasard qu'il y a une paire de gants verts dans cette affaire.

— Dans l'ordre! dans l'ordre! dit le vieil homme en prenant place sur le banc. Racontez-moi tout depuis le début. Et toi, Crac, cesse de te gratter! Je n'arrive pas à comprendre pourquoi ce chien se met à se gratter dès qu'il me voit! »



« Et toi, Crac, cesse de te gratter! »

Roger entreprit alors le récit de leurs aventures, interrompu parfois par Nelly ou Toufou qui ajoutaient un détail, une précision. Ce fut un très long récit, aux épisodes palpitants, en particulier celui où Toufou avait affronté, dans le parc du manoir, ces mystérieuses créatures aux yeux luisants. Quand tout fut terminé, l'oncle Robert hocha la tête en grommelant :

« Dangereuse expérience. J'espère qu'elle, vous servira de leçon. Maintenant, il n'y a plus qu'une chose à faire, c'est de confier à la police le soin d'interroger l'ami Tonnerre. Donnez-moi ce gant, je me charge de tout. Et je vous en prie, ne mettez plus votre nez dans cette affaire qui ne peut pas être résolue par des enfants. »

Hélas! ni l'oncle Robert, ni la police ne furent capables d'éclaircir le mystère!

Interrogé, M. Tonnerre déclara qu'il n'avait jamais vu ce gant vert. Quelqu'un avait dû le jeter dans sa roulotte. D'ailleurs, à quoi aurait pu lui servir un gant aussi petit? C'est à peine s'il y passait le pouce! Non, il ne savait rien.

Les policiers s'adressèrent alors à Gousta, mais sans plus de succès. Lui non plus n'avait jamais vu ces gants, lui non plus ne savait rien.

On lui demanda alors d'enfiler les gants, mais ils étaient trop étroits pour sa main pourtant petite.

Les deux chimpanzés étaient présents lors de l'interrogatoire de Gousta. Ils avaient toujours l'air aussi abattus et se tenaient serrés l'un contre l'autre. Pourtant leur intérêt parut s'éveiller lors qu'ils aperçurent les gants et ils essayèrent de les attraper.

« Tout ce qui est nouveau les attire, expliqua Gousta en repoussant les deux bêtes. Surveillez votre mouchoir, monsieur l'inspecteur, car ils aiment bien fouiller dans les poches. Ce sont de redoutables pickpockets, surtout Houla.»

II fut impossible d'obtenir le moindre renseignement de Gousta. Sa seule réponse était : « Je ne sais pas. » Impatienté, l'inspecteur fourra les gants dans sa poche et quitta la roulotte. Il sentait fort] bien que Tonnerre et Gousta savaient quelque chose, mais il se heurtait à un mur. . Quand les policiers, s'éloignèrent, Gousta fit des grimaces derrière leur dos, puis il les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils eussent quitté le champ de foire. Il ne remarqua pas que Houla montrait quelque chose à Djella et cachait ensuite sa trouvaille sous la couverture de sa couchette.

C'étaient les gants verts que l'habile chimpanzé avait subtilisés dans la poche de l'inspecteur, au moment où celui-ci s'en allait.





CHAPITRE XXV

Un visiteur inattendu.

LE LENDEMAIN, au cours du déjeuner, l'oncle Robert annonça qu'il se rendrait dans l'après-midi au manoir pour y classer et empaqueter la collection de documents anciens, comme le lui avait demandé M. de Guersainville.

« J'irai vers trois heures, précisa-t-il. Et comme Nelly semble s'intéresser beaucoup à ces vieux papiers, je propose de l'emmener. »

La pauvre Nelly ne fut guère enchantée à l'idée de passer de longues heures seule avec son oncle, mais elle n'osa pas refuser. Roger lui lança un regard apitoyé, puis soudain il se dit qu'il serait

peut-être intéressant de retourner au manoir pour examiner une nouvelle fois les lieux. Il ne: savait d'ailleurs que faire de son après-midi. Dans la matinée, Sylvain était venu les voir pour leur dire qu'il ne quitterait pas la fête avant la fin de la semaine, et il leur avait conseillé de ne plus se montrer à Ramilly. Tonnerre paraissait calmé, mais la vue des enfants risquerait de réveiller sa fureur. Roger demanda donc à son oncle la permission

de l'accompagner.

« Moi aussi, je voudrais venir, dit Toufou. J'aimerais faire un tour dans le parc. Pensez-vous que M. de Guersainville y verrait un inconvénient?

— C'est entendu, mes enfants, répondit l'oncle Robert tout heureux. Vous êtes bien gentils de vouloir me tenir compagnie. Et toi, Toufou, tu pourras te promener dans le parc, à condition de ne pas faire de bêtises. »

Le vieil homme ne parla pas de Crac, et Toufou non plus. Mais quand le jeune garçon apprit que l'oncle Robert avait commandé un taxi, il comprit fort bien que son chien ne serait pas du voyage.

« J'aimerais marcher un peu, dit-il alors. Si ça ne vous fait rien, j'irai[1] à pied au manoir, et je vous attendrai devant la grille.

— Mais certainement, mon ami, répondit le vieil homme. Faites comme vous voudrez. »

A trois heures, quand l'auto vint les prendre, Toufou était déjà parti depuis un bon moment avec Crac. Ils le retrouvèrent devant l'entrée du parc. En apercevant Crac, l'oncle Robert fronça les sourcils.

« Je ne t'avais pas dit d'emmener ton chien! fit-il observer à Toufou.

— Mais vous ne m'aviez pas dit de ne pas l'emmener, répliqua poliment celui-ci. Voyons, Crac! cesse de te gratter! C'est curieux, mon oncle, mais il se met à se gratter dès qu'il vous voit! Comment expliquez-vous cela?

— En tout cas, il n'entrera pas dans le manoir! déclara le vieil homme, négligeant de répondre à la question de Toufou. Vous resterez tous deux dans le parc! »

C'était bien l'intention de Toufou. Il tenait à explorer le parc pour voir s'il n'y découvrirait pas quelque indice, et voulait en particulier retrouver l'endroit où les animaux empaillés lui avaient inspiré une telle terreur. Episode dont il riait maintenant. Il se demandait également si les sacs étaient toujours sur le mur, et l'échelle de corde dans les buissons.

« Je parie que tout est là! se disait-il. Les policiers n'en ont pas parlé. Ils ne sont vraiment pas très forts! Jusqu'à présent, j'ai été plus malin qu'eux. »

L'oncle Robert présenta son laissez-passer, et il pénétra dans le manoir avec Roger et Nelly, tandis que Toufou s'engageait dans une allée du parc. Crac, très excité, courait devant lui et fouinait dans tous les coins à la recherche d'un lapin.

Quand Roger et Nelly se retrouvèrent dans la salle des collections, ils regardèrent autour d'eux avec le plus vif intérêt. La moitié des animaux empaillés manquaient. On ne les avait pas encore rapportés, et ils devaient être dans quelque coin

du commissariat, contemplant les policiers de leurs yeux sans vie.

« On a laissé tous les plus gros, fit remarquer Roger. Je suppose que le voleur n'a pas pu les emporter....

— Au travail! au travail! dit l'oncle Robert à Nelly. Tout d'abord, nous allons examiner ces papiers et les classer, puis nous les emballerons. Commençons par ces manuscrits. »

Pendant que la pauvre Nelly se résignait à cette ingrate tâche, Roger fit le tour de la pièce. Il examina tout d'abord les fenêtres, et constata qu'il était impossible, même pour une personne très mince, de se glisser entre les énormes barreaux qui les protégeaient. Il se dirigea ensuite vers la porte munie de deux verrous de sûreté.



Aucun voleur n'aurait pu passer par là, à moins de posséder un double des clefs, et même dans ce cas In sonnerie d'alarme aurait fonctionné dès que la porte se serait ouverte.

Restait la cheminée. C'était une cheminée d'autrefois, haute et profonde. Roger se glissa à l'intérieur et leva la tête pour examiner le conduit qui lui parut très étroit,

« Je parviendrais peut-être à m'y faufiler, pensa-t-il, mais j'en doute.... Et je risquerais de rester coincé! »

II baissa alors les yeux et s'aperçut que les dalles étaient couvertes de petits plâtras et de morceaux de suie.

« Evidemment, se dit-il, ce pourrait être le voleur qui les a fait tomber.... Mais il en tombe dans toutes les cheminées!... Non, franchement, je ne crois pas qu'on ait pu entrer par là. Trop dangereux! Et comment serait-on remonté? »

Quand il eut terminé son examen de la pièce, il s'approcha de la fenêtre et regarda dehors. Soudain il aperçut quelque chose qui l'emplit de stupeur. Puis un cri parvint à ses oreilles.

« Regardez! regardez! s'exclama-t-il. Que se passe-t-il là-bas? »

Dans le parc, Toufou allait lui aussi de surprise en surprise. Il s'était promené tranquillement avec Crac et avait retrouvé l'endroit où il avait vu les animaux empaillés. A ce moment, il avait entendu du bruit tout près de lui.

Il s'était retourné et avait aperçu une face grimaçante et poilue qui l'observait à travers un buisson.

« Qu'est-ce que c'est? » balbutia-t-il, en reculant précipitamment.

Mais avec un aboiement joyeux, Crac s'était élancé vers l'étrange apparition. Toufou s'était senti rassuré par l'attitude de son chien.

Au même instant, il entendit des appels et reconnut la voix de Sylvain.

« Viens ici ! criait celui-ci. Petit voyou ! où es-tu donc passé? Tu m'entends? Reviens ici!...

— C'est toi, Sylvain? répondit Toufou. Où es-tu? »

La voix de Sylvain s'éleva de nouveau, venant de l'autre côté du mur :

« C'est toi,'Toufou? Que fais-tu ici? N'as-tu pas vu Djella? Il est devenu complètement fou!

— Djella? répéta Toufou, très étonné. Mais au fait, oui, je viens de le voir! J'ai aperçu sa tête dans les buissons.... Maintenant il a filé, avec Crac! »

II se dirigea vers le mur.

« Je vais regarder si l'échelle de corde est toujours sous le buisson, reprit Sylvain. Je viens! Il faut absolument que je rattrape Djella. II a perdu la boule! »

II retrouva l'échelle, la lança par-dessus le mur, puis il gravit rapidement les échelons et vint s'asseoir sur les sacs. Il regarda de tous côtés s'il n'apercevait pas le chimpanzé.

« Qu'est-il arrivé à Djella? lui demanda Toufou. Comment se fait-il qu'il soit venu jusqu'ici?

— Ah! je n'en sais trop rien! répondit Sylvain. J'étais dans la roulotte de Gousta avec les deux chimpanzés lorsque Houla a tiré une paire de gants verts de dessous sa couverture....

— Des gants verts? Ceux que nous avions trouvés?

— Je n'en sais rien. Il est possible que Houla les ait repris dans la poche de l'inspecteur. Quoi qu'il en soit, Djella les a enfilés, et ils lui allaient parfaitement bien.... Ils lui allaient... comme un gant! Là-dessus, il a voulu ouvrir le tiroir où l'on range ses jouets.... »

II s'arrêta un instant pour reprendre haleine, tout en continuant à regarder autour de lui.

« ... Mais je n'avais pas la clef du tiroir, pour-suivit-îl. Gousta l'avait emportée. Alors Djella est devenu comme fou. Il s'est frappé la poitrine à coups de poing, en poussant des hurlements, puis soudain il a sauté par la fenêtre et s'est enfui.... Je me suis lancé à sa poursuite, et cela m'a conduit jusqu'ici. Il a franchi le mur sans difficulté.... Il n'a pas besoin d'échelle, lui! Maintenant, je suppose qu'il est dans le parc. Qu'est-ce qui a bien pu l'amener ici?

Avant que Toufou ait pu répondre, une grosse voix monta de l'autre côté du mur :

« Hé! là-haut! que faites-vous sur cette échelle ? »

De surprise, Sylvain faillit en tomber du mur.

« Zut! un « Pandore »!... dit-il. Mais d'où sort-il?

— J'étais posté derrière les arbres, reprit la voix, et je t'ai vu faire! Nous pensions bien que l'on se servirait de nouveau de cette échelle, c'est pourquoi nous l'avons laissée à sa place.... Allons! descends immédiatement, et viens t'expliquer à la gendarmerie.

— Non! répliqua Sylvain en se laissant glisser dans le parc. Il faut que je retrouve Djella.... Et Virginie qui l'a suivi.... Viens vite, Toufou, ne

t'occupe pas de ce gendarme. Nous le sèmerons facilement. »

II entraîna Toufou dans les taillis, tandis que le gendarme se hissait péniblement au sommet du mur.

« Montre-moi l'endroit où tu as vu Djella, dit Sylvain. Il ne doit pas être bien loin.... »

Et en effet, le chimpanzé était là, en compagnie de Crac et de Virginie. Mais Djella se comportait bizarrement : assis par terre, il avait pris sa tête entre ses mains gantées de vert, et il se balançait d'avant en arrière tout en gémissant. Pour le consoler, Virginie le cajolait, tandis que Crac lui léchait les pieds. On avait vraiment l'impression que le chimpanzé était très malheureux.

Soudain il se leva d'un bond, poussa un grognement sourd et se mit à courir vers le manoir.

« Hé! Djella, reviens lui cria Sylvain. Reviens! »:

C'était ce cri qu'avait entendu Roger de la pièce du second étage. Il vit Djella qui traversait la grande pelouse; derrière lui venaient Crac et Virginie, puis, à quelque distance Sylvain et Toufou.... Enfin, plus loin, un gendarme!

Pendant un instant, Roger n'en crut pas ses yeux. Mais ce qui arriva ensuite devait lui paraître encore plus incroyable!

Djella arriva au pied du manoir. Il sauta sur l'appui d'une fenêtre, puis empoigna une gouttière, et se mit à grimper rapidement et sans effort. Il sauta sur une seconde fenêtre, s'accrocha au lierre, continua à monter...,

« Quel as! s'écria Toufou. Quel acrobate! C'est lui que j'ai vu la nuit dernière, j'en suis certain! »

Djella avait maintenant atteint le toit. Il courut vers une cheminée, regarda dedans, puis se glissa à l'intérieur.

Dans la salle des collections, Roger, Nelly et l'oncle Robert tentaient en vain de voir ce qui se passait dehors. Ils avaient perdu de vue Djella depuis qu'il avait commencé à escalader la façade. Soudain, ils entendirent du bruit dans la cheminée. Ils se retournèrent, et ce fut pour voir apparaître deux jambes poilues. Puis Djella sauta à terre et regarda autour de lui en clignotant des yeux.

« Djella! murmura Nelly. Que viens-tu faire ici? »

Le chimpanzé reconnut les enfants et s'avança vers eux en se dandinant. Il était très drôle, avec son short rouge et son maillot à rayures bleues.

L'oncle Robert qui ne connaissait pas Djella recula précipitamment devant cette bête à l'air farouche, et il frémit en voyant Nelly lui tendre la main. Si cet horrible singe allait la mordre!

Mais Djella ne mordit pas. Après avoir serré la main de Nelly, il tourna la tête, renifla, et se dirigea vers les étagères où étaient étalés les parchemins jaunis.

Tous le regardaient avec étonnement. Qu'allait-il faire maintenant? Djella flairait les vieux papiers. Soudain il en retira un du tas, puis il alla un peu plus loin, recommença son manège, et s'empara d'un autre document.

« Et voilà la clef du mystère! dit Roger. Maintenant, je comprends tout. Comment se fait-il que nous n'ayons pas deviné plus tôt? »



CHAPITRE XXVI

Les talents de Djella.

Tous trois continuèrent à observer le chimpanzé qui fouinait toujours dans les papiers, et de temps à autre en mettait un à l'écart. Il semblait fort bien savoir ce qu'il faisait et ne marquait pas la moindre hésitation.

« II ne se trompe pas, constata l'oncle Robert stupéfait. Il ne choisit gué les plus précieux. Mais comment le sait-il?

— Auparavant, il les flaire, fit remarquer Nelly. Regardez-le! .

— Mais bien sûr! s'écria Roger. Tout est clair!

Te souviens-tu, Nelly, de l'homme barbu et chevelu qui, l'autre jour, examinait les parchemins à l'aide d'une loupe?

— Oui, je me souviens de lui.

— Eh bien, il devait avoir collé un produit quelconque au-dessous de sa loupe, et il le frottait sur les papiers qu'il choisissait. Ce produit devait laisser une odeur. Quand le chimpanzé vient à son tour, il flaire les papiers et prend ceux qui sont imprégnés de cette odeur.

— Remarquable! Absolument remarquable! dit l'oncle Robert. Je suppose que ce chimpanzé a été spécialement dressé pour cela. Ce Sont des bêtes très intelligentes!

— C'est un vieux truc que l'on pratique dans les cirques, ajouta Roger. La bête a l'air de choisir librement, alors qu'elle est guidée par son flair. Mais je me demande pourquoi Djella est venu ici cet après-midi pour effectuer le travail qu'il aurait dû faire l'autre nuit.

— Il a dû voir les gants, dit Nelly, et cela a peut-être réveillé ses souvenirs?... Oh ! regardez ce qu'il fait!... »

Djella venait d'apercevoir les animaux empaillés. Il jeta par terre ses papiers, puis, traversant la pièce, il alla prendre sur son socle un petit renard. L'oncle Robert s'empressa de ramasser les précieux documents et les fourra dans un tiroir.

« Je croîs maintenant comprendre ce qui s'est passé l'autre nuit, dit Roger, les yeux fixés sur Djella qui berçait le renard dans ses bras. Il est venu pour s'emparer des papiers, mais au moment où il allait se mettre à l'ouvrage, il a remarqué les animaux empaillés, dont les yeux luisaient

au clair de lune. Vous savez qu'il adore les jouets. Il a donc emporté les animaux, les uns après les autres, et les a déposés dans le parc. Comme la cheminée est assez étroite, il n'a pu prendre que les plus petits. Mais du coup, il a complètement oublié les documents.

— Et c'est sans doute la raison pour laquelle les deux chimpanzés avaient l'air si abattus le lendemain, ajouta Nelly. Quelqu'un avait dû corriger Djella pour le punir.

— Qui donc l'aurait corrigé, d'après toi? demanda Roger. Gousta?

— Peut-être, Et probablement aussi Tonnerre. Gousta nous l'a dit, te souviens-tu? De toute façon, Tonnerre est mêlé à l'affaire, j'en suis certaine. »

Soudain, ils entendirent des voix dans la pièce voisine. Effrayé, le chimpanzé s'élança vers Nelly et s'accroupit à ses pieds. La fillette lui tapota gentiment la tête.

« N'aie pas peur, Djella! murmura-t-elle. On ne te grondera pas! »

La porte s'ouvrit, et dans un grand brouhaha on vit entrer Sylvain, Toufou, Virginie, Crac, le gendarme, le gardien et le valet!

« Djella est-il ici? demanda Toufou. Il est descendu par la cheminée....

—- Oui, le voilà! » cria Sylvain.

Le pauvre gendarme paraissait complètement ahuri et ne savait où donner de la tête, au milieu de ces enfants et de ces animaux. Avec soulagement, il aperçut l'oncle Robert.

« Pourriez-vous m'aider, monsieur? lui demanda-t-il. Que se passe-t-il ici?

— Brigadier, répondit fièrement l'oncle Robert,



nous avons découvert celui qui a volé les animaux empaillés. Sous nos yeux, il vient de dérober plusieurs parchemins de valeur.

— Eh bien, je vais l'arrêter! déclara le gendarme. Où est-il?

— C'est ce chimpanzé, répondit l'oncle Robert. Mais faites bien attention en l'arrêtant : il mord! »

Toufou éclata de rire en voyant le visage inquiet du gendarme. Au même moment, on entendit des pas dans la pièce voisine, et l'inspecteur apparut sur le seuil. II regarda autour de lui avec ébahissement.

« Mais que font tous ces enfants ici? gronda-t-il. Et ces animaux!... Ma parole! ce sont les gants verts!... »

II contempla fixement Djella, comme s'il n'en croyait pas ses yeux. De son côté, le chimpanzé l'avait reconnu : c'était l'homme auquel son ami

Houla avait dérobé les gants verts. D'un geste rapide, il les retira et les jeta devant lui sur le dallage.

Le gendarme tenta d'expliquer à l'inspecteur ce qui s'était passé, mais Sylvain lui coupa la parole.

« Je vais tout vous dire, monsieur! cria-t-il. Maintenant, tout est clair.... J'ai compris pourquoi Djella était venu ici après avoir retrouvé les gants verts! J'ai compris....

— Tu parleras quand on t'interrogera!» coupa l'inspecteur.

Puis, se tournant vers l'oncle Robert :

« Pourriez-vous me donner quelques explications? lui demanda-t-il poliment. Moi, je nage! »

Tant bien que mal, l'un aidant l'autre, on finit par lui raconter toute l'histoire. L'inspecteur écoutait, très étonné, presque incrédule. On lui montra la cheminée par laquelle Djella était descendu; on lui montra les documents que le chimpanzé avait mis de côté après les avoir flairés. L'inspecteur les flaira lui aussi.

« Oui, dit-il, je distingue une odeur. C'est vraiment très astucieux! Le chimpanzé n'avait qu'un moyen de reconnaître les papiers de valeur parmi les autres : c'était par leur odeur. Il y a quelqu'un de très intelligent derrière tout cela. Mais qui est-ce? »

Les papiers passèrent à la ronde, et tous les sentirent.

« Et c'est ainsi qu'ont été exécutés tous les autres vols, reprît l'inspecteur. Quelqu'un venait examiner les collections, touchait les documents de valeur avec un produit à l'odeur caractéristique. En même temps, cette personne examinait

les lieux, pour voir par où pourrait passer le chimpanzé : une cheminée, une étroite fenêtre, un trou d'aération.... Oui, toute cette affaire était parfaitement combinée.

— Parfaitement combinée! répéta l'oncle Robert. Il ne vous reste plus qu'à retrouver l'homme barbu que nous avons vu l'autre jour en train d'examiner la collection à l'aide d'une loupe, et toute l'affaire sera réglée.

— Il a certainement des complices, fit remarquer l'inspecteur. Nous allons ramener ce chimpanzé à la fête, et nous tâcherons d'obtenir quelques explications de ce Gousta. Suivez-moi! »

Le gardien et le valet, encore muets de stupeur, reconduisirent toute l'étrange compagnie jusqu'à la porte du manoir. L'inspecteur avait emporté les papiers choisis par le chimpanzé. Celui-ci avait pris la main de Sylvain, et, maintenant rassuré, il jacassait avec animation.

Deux autos stationnaient devant la grille : celle de l'inspecteur et le taxi de l'oncle Robert.

« Allons! en voiture! cria gaiement le policier. Nous retournons à la fête. Si ça ne vous fait rien, monsieur, je vous demanderai de prendre le chimpanzé, le chien et la guenon dans votre auto. Tout le monde y est? En route! ».



CHAPITRE XXVII

Le mystère est éclairci,

QUAND ils arrivèrent à la fête, Gousta était revenu dans sa roulotte et s'étonnait de la disparition de Djella. En apercevant l'inspecteur et les enfants, il ne put retenir un mouvement d'effroi. Djella s'élança vers son maître et l'entoura de ses bras.

« Quelle bêtise as-tu encore faite?» lui demanda Gousta. Puis, se tournant vers Sylvain, il ajouta : « Et toi? Où étais-tu passé? Je t'avais pourtant recommandé de ne pas quitter les chimpanzés! »

L'inspecteur s'avança.

« Gousta, dit-il sur un ton sévère, j'ai quelques

questions à vous poser. Faites bien attention à ce que vous allez répondre!

— Mais je n'ai rien fait de mal! protesta Gousta qui paraissait très inquiet.

— Vous avez dressé ce chimpanzé à voler, répliqua froidement l'inspecteur. Vous lui avez appris à pénétrer dans les maisons. Nous savons que certains documents étaient frottés avec un produit, et que ce chimpanzé les emportait après les avoir flairés. Nous savons en outre....

— Mais je n'ai rien à voir dans tout cela! s'écria Gousta, tout pâle. J'ai toujours dit que c'était idiot de se servir d'un chimpanzé! Mais je ne suis pas mêlé à l'affaire! D'ailleurs, ces chimpanzés ne m'appartiennent pas. Je ne les ai jamais dressés à voler. Ils l'étaient avant que je m'occupe d'eux!

— Et qui donc s'occupait d'eux avant vous? > gronda le policier.

Gousta eut l'air terrifié.

« Ils étaient à Tonnerre, murmura-t-il. C'est lui qui leur a appris à fouiller dans les poches, et qui a appris toutes sortes d'antres choses à Djella. C'est Djella le plus intelligent des deux. On peut lui enseigner n'importe quoi!

— Et pourquoi Tonnerre vous les a-t-il confiés?

— Autrefois, j'étais acrobate, répondit Gousta, toujours à mi-voix. Puis je suis tombé, j'ai dû renoncer au métier. Tonnerre m'a offert de m'occuper des chimpanzés... à condition que je fasse deux ou trois petites choses pour lui.

— Je comprends, dit l'inspecteur. Et l'une de ces choses qu'il vous demandait était de conduire le chimpanzé devant la maison que l'on devait

cambrioler, et de lui montrer comment pénétrer à l'intérieur pour qu'il puisse dérober les papiers marqués par Tonnerre. C'est cela?

—. Il n'a jamais marqué les papiers! Il n'y connaît rien! Djella me les remettait, je les donnais à Tonnerre qui les transmettait à une troisième personne, je ne sais qui. C'est cette personne qui marquait les papiers et qui disait à Tonnerre où la fête devait s'installer.

— Et la fête s'installait à l'endroit où devait avoir lieu le prochain vol, n'est-ce pas ? Eh bien, maintenant, donnez-moi le nom de cet homme.

— Je ne le connais pas, dit Gousta. Pourquoi n'interrogez-vous pas Tonnerre? Pourquoi vous acharnez-vous sur moi?

.— C'est l'homme poilu! intervint Toufou. Ne connaissez-vous pas un homme très poilu, Gousta?

-— Je n'ai pas à répondre à vos questions! glapit le forain. Sale galopin! si tu n'étais pas venu fouiner dans nos affaires....

— Silence! ordonna l'inspecteur. Brigadier, surveillez cet homme. Moi, je vais aller trouver Tonnerre. Ce n'est peut-être qu'un comparse, lui aussi, mais plus important que Gousta. Et par lui nous remonterons peut-être jusqu'à l'organisateur de tous ces vols. »

Sylvain conduisit l'inspecteur jusqu'à la roulotte de Tonnerre. La vieille Mamita qui rôdait aux alentours les interpella :

« Hé! attention! Tonnerre a une visite, et il est de méchante humeur. Faites bien attention, monsieur! »

L'inspecteur ne daigna pas répondre. Il frappa impérieusement à la porte de la roulotte.

« Voulez-vous filer? hurla la voix de Tonnerre., J'ai dit que je ne voulais pas être dérangé!

—- Ouvrez, au nom de la loi » répliqua le policier.

Tonnerre apparut sur le seuil, rouge de colère. Il referma la porte derrière lui, puis descendit lentement les marches.

« Dites ce que vous avez à dire, et décampez! Gronda-t-il.

— Quel est votre visiteur, Tonnerre? demanda doucement l'inspecteur. J'aimerais le voir.

— C'est un monsieur très bien! et je ne tiens pas à le mêler à vos stupides affaires. C'est un ami à moi. Vous feriez mieux de me dire tout de suite pourquoi vous venez me faire perdre mon temps.

— J'aimerais voir votre visiteur, répéta le policier. Pourquoi cherchez-vous à le cacher?»

Toufou avait peine à contenir son excitation. Enfin! son vieil ennemi semblait avoir trouvé plus fort que lui! L'inspecteur lui tenait tête, ne se laissait pas intimider par l'allure menaçante du géant. Mais quel était ce mystérieux visiteur?

« Je parie que c'est l'homme poilu! se disait Toufou. Il est venu chercher les papiers, et il est furieux contre Tonnerre parce que le chimpanzé s'est trompé. Je parie que c'est lui! »

Tonnerre ne bougeait toujours pas, mais soudain la porte de la roulotte s'ouvrit dans son dos et un homme apparut sur le haut des marches.

« Qu'est-ce donc que toute cette agitation? demanda une voix distinguée. J'ai dû venir au mauvais moment, Tonnerre, Tant pis, je repasserai une autre fois....»



Il descendait les marches lorsque l'inspecteur se planta devant lui.

« Votre nom! » demanda-t-il.

Les quatre enfants éprouvaient une immense déception. L'homme était imberbe, sa chevelure grisonnante était peu fournie. Pas de barbe! pas de moustache! pas de sourcils broussailleux! Ce n'était pas le « poilu »!

« Je m'appelle Pierre Coulvain, dit 1 homme. M. Tonnerre est un de mes vieux amis que je suis venu voir. Mais puisqu'il est occupé aujourd'hui, ça ne fait rien. Je reviendrai une autre fois.

— N'êtes-vous pas venu le voir à propos de certains documents qu'il devait vous remettre? demanda l'inspecteur.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, mon brave », répondit l'homme en tentant d'écarter le policier.

Toufou avait les yeux fixés sur le visiteur. Non, ÏJ ne ressemblait vraiment pas à l'homme qu'ils avaient aperçu au manoir, bien qu'il eût la même taille. Toufou s'approcha, tourna autour de lui, puis soudain poussa un tel cri que Crac se mit à aboyer violemment.

« C'est lui! hurla-t-il. C'est lui que nous avions vu! Le barbu!... J'avais remarqué les touffes de poils qui lui sortaient des oreilles.... Regardez! il a les mêmes! C'est lui!»

Les événements se précipitèrent. L'homme repoussa brutalement l'inspecteur et prit la fuite. Le gendarme qui gardait Gousta l'aperçut et s'élança pour lui barrer la route. Mais Sylvain le devança, et fit un croc-en-jambe au fuyard qui s'étala de tout son long. Fou de rage, Tonnerre tenta de frapper le policier. Crac intervint dans la bagarre et planta ses crocs dans le mollet du géant. Puis les gens accoururent de toutes parts, et il y eut un tel vacarme, une telle agitation, que pendant plusieurs minutes le pauvre inspecteur ne sut plus ce qui se passait.

« Toi, dit-il à Roger, ramène tous les enfants à la maison. Ça va peut-être tourner mal! Téléphone à la gendarmerie et dis-leur d'envoyer au plus tôt une demi-douzaine d'hommes. Fais vite ! »

Roger s'empressa de filer avec Nelly, Toufou et Crac. Il regrettait de s'en aller en un tel moment, mais il jugeait sage de mettre Nelly à l'abri, car, avec tous ces forains surexcités, les choses risquaient de se gâter. Derrière eux, ils entendaient les cris de la foule, les barrissements des éléphants et les hurlements des deux chimpanzés.

A l'entrée du champ de foire, ils aperçurent

l'oncle Robert qui attendait patiemment dans son taxi. Ils l'avaient complètement oublié! Roger courut vers lui.

« C'est la grande bagarre! s'écria-t-il. Je dois téléphoner à la gendarmerie pour demander des renforts.... Pouvez-vous m'y mener en taxi?

— Miséricorde! » murmura le pauvre homme, alarmé.

Il fit monter les enfants et donna l'ordre au chauffeur de les conduire au plus vite à la gendarmerie voisine. Mais une fois là, il resta dans la voiture -pendant que Roger allait transmettre son message.

« Et maintenant, dit-il, je rentre! Tout cela n'est pas bon pour mon cœur. Ah! quand j'ai accepté l'invitation de votre mère, si j'avais pu penser que je serais mêlé à une histoire criminelle, avec des fous et des chimpanzés.... Je rentre chez moi dès ce soir.

— Mais, mon oncle, c'a été absolument formidable ! protesta Toufou. Si vous aimez les romans policiers, vous avez été servi!

— J'aime surtout ma tranquillité, répliqua le vieil homme. Dès que nous serons rentrés, je fais mes bagages et je file. Ce Tonnerre était vraiment effrayant! Quand il est sorti de sa roulotte, je me suis félicité d'être resté dans ma voiture. Il avait l'air du chef de quelque redoutable bande....

— La bande des Mains Vertes! dit Touf ou en pouffant de rire. Ah ! nous nous sommes bien amusés!»:



CHAPITRE XXVIII

La fin de l'aventure.

L'ONCLE Robert fit comme il l'avait dit. Dès qu'ils furent de retour à la maison, il annonça à Mme Verdier son intention de partir le soir même et monta dans sa chambre pour faire ses valises.

Très étonnée par cette soudaine décision, Mme Verdier regarda d'un œil soupçonneux les trois enfants surexcités.

« Que s'est-il passé? leur demanda-t-elle. Pourquoi s'en va-t-il? Que lui avez-vous fait?

— Rien du tout! répondit Roger avec indignation. Mais écoute, maman.... Il nous est arrivé une histoire vraiment extraordinaire....

— Eh bien, vous la raconterez à votre père pendant le dîner. Commencez par aller faire un peu de toilette, car vous êtes horriblement sales. Votre histoire peut attendre. Ce ne doit pas être si important! »
Mais lorsqu'ils furent tous réunis devant le bon dîner, et que les enfants firent le récit de leurs aventures, M. et Mme Verdier durent reconnaître] que cette histoire était vraiment extraordinaire.

« Ah! si vous aviez vu le chimpanzé escalader la façade à toute vitesse! dit Toufou en balançant dangereusement sa fourchette.

— Ah! si vous l'aviez vu descendre par la cheminée! dit Roger, en s'écartant pour éviter la fourchette de son cousin.

— Ah! dit enfin Nelly, si vous l'aviez vu flairer les parchemins pour faire son choix!... »,

Ce fut une soirée très agitée. Lorsqu'il eut fait' ses valises, l'oncle Robert consentit à venir dîner, et il ajouta quelques commentaires au récit des enfants. 'Puis l'inspecteur arriva pour faire son rapport. Puis M. de Guersainville téléphona à l'oncle Robert afin d'avoir des détails sur ce qui s'était passé au manoir, et il l'invita à venir quelques jours chez lui. Puis l'oncle Robert téléphona pour avoir un taxi, et il prit congé de tous.

« Je suis vraiment désolée que vous ayez eu ici un séjour si agité! lui dit Mme Verdier, qui regrettait encore le départ précipité de son hôte. Allons! dites au revoir à votre oncle, les enfants! »

La dernière chose que vit l'oncle Robert, quand le taxi démarra, ce fut Toufou tenant Crac dans ses bras et l'obligeant à agiter sa patte en signe d'adieu.

« Ouf! soupira le vieil homme en se laissant aller sur son siège. Dieu merci! ce sale chien ne viendra plus s'asseoir devant moi pour se gratter les puces! »

Puis Sylvain arriva. On l'entendit qui sifflait dehors, et Toufou se rua vers la fenêtre.

« Fais-le entrer, lui dit Mme Verdier. Il nous racontera la fin de l'histoire.

— Entre ! » hurla Toufou, tandis que Crac se précipitait dehors en aboyant joyeusement.

Quelques instants plus tard, Sylvain pénétra dans la pièce. Il était tout pâle, et semblait contrarié.

« Eh bien? que s'est-il passé après notre départ? lui demanda immédiatement Roger.

— Tonnerre et Gousta ont été emmenés par les policiers, répondit Sylvain. Comme ils ne sont pas revenus, je suppose qu'on les a emprisonnés.

— A-t-on aussi arrêté Houla et Djella? demanda Toufou avec inquiétude.

— Bien sûr que non! C'est Billy Tell qui s'occupera d'eux. J'ai proposé de le faire, mais les forains m'ont dit qu'ils ne voulaient plus de moi. Ils m'accusent d'avoir fait arrêter Tonnerre et Gousta.

— Mais ce n'est pas toi! s'écrièrent les trois enfants indignés.

— Ils en sont persuadés, et c'est pourquoi ils m'ont chassé, ainsi que Virginie. Personne ne veut plus de moi.

— Même pas Riquet? même pas Mamita? demanda Toufou.

— Riquet a été très gentil, mais il a été obligé de faire comme les autres. Les forains n'aiment

pas la police, et ils chassent ceux qu'ils soupçonnent d'avoir mouchardé.

— Ce n'est pas chic! protesta Nelly, presque en larmes. Ce n'est tout de même pas ta faute si Tonnerre et Gousta put commis des vols .et .ont été arrêtés !

— Et l'homme poilu? demanda Roger. Arrêté lui aussi?

— Oui, dit Sylvain. C'était lui qui organisait tous ces cambriolages. Il payait Tonnerre et Gousta et leur indiquait ce qu'ils devaient faire. Auparavant, il visitait les collections et marquait les documents qu'il désirait. En tout cas, je suis bien content que Tonnerre soit maintenant à l'ombre. C'était un sale personnage!

— Mais où vas-tu coucher ce soir? lui demanda Roger.

— La nuit est belle, répondit Sylvain en souriant. J'irai dormir dans une grange, près d'ici. Le fermier m'en a donné l'autorisation.

— Non, vous n'irez pas!» intervint soudain Mme Verdier.

Les enfants tournèrent les yeux vers elle, tout surpris.

« L'oncle Robert est parti, reprit la jeune femme, et maintenant la chambre d'amis est libre. Si Nelly veut bien me donner un coup de main, nous allons la préparer pour Sylvain. Il pourra rester quelques jours chez nous, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un nouveau travail. »

Sylvain put difficilement cacher son émotion.

« Vraiment, madame... », commença-t-il. Mais il ne put aller plus loin, car Toufou s'était élancé vers lui avec un tel enthousiasme qu'il faillit le

renverser. Puis Toufou se retourna vers Mme Verdier, lui jeta les bras autour du cou .et se suspendit à elle comme un ourson.

« Oh! tante Suzanne, ça c'est chic! cria-t-il. 'Je voulais justement que tu le dises! Je me répétais sans arrêt : « Qu'elle demande à Sylvain de « rester ! qu'elle demande à Sylvain de rester! », Et tu l'as dit!

—» Ne sois pas ridicule, voyons! dit Mme Verdier en riant. Et cesse de m'étrangler. Tu n'es pour rien dans tout cela : l'idée m'en est venue quand j'ai vu partir votre oncle. »

Le visage de Sylvain était maintenant rayonnant.

« Je vous remercie, madame, murmura-t-il. Mais... que vais-je faire de Virginie? Vous m'avez dit une fois que vous n'aimiez pas les singes! »

II desserra son blouson, et l'on aperçut la petite guenon qui dormait bien au chaud contre sa poitrine.

« Oh! je la supporterai bien, dit Mme Verdier, a condition qu'elle ne me saute pas sur l'épaule. Après tout, je supporte bien Crac, et je ne pensé pas que Virginie soit pire que lui.

— *Ouah!* fit Crac, en entendant son nom.

— Ce sera merveilleux! dit Nelly. Comme nous allons nous amuser jusqu'à la fin des vacances!

— Mais vous serez sages, j'espère? recommanda Mme Verdier. Ces derniers jours ont été un peu trop agités pour mon goût.

— Oh! maman! protesta Roger. Cette aventure était pourtant passionnante! J'aimerais qu'elle recommence!

-— J'en aimerais mieux une nouvelle, dit Toufou

Une autre aventure; encore plus excitante que celle-ci, encore plus mystérieuse.... Pas vrai, Crac?

— *Ouah!* » fit de nouveau Crac.

Il se dressa sur ses pattes de derrière pour atteindre Virginie. Celle-ci lui tira l'oreille.

Mme Verdier soupira.

« Eh bien, dit-elle, tant que vous serez tous les quatre ensemble, avec Crac et Virginie, je crains que la maison ne connaisse guère le calme. Mais, je vous en supplie, épargnez-moi une nouvelle aventure, du moins pour un moment. Cette dernière m'a suffi! ,

— Entendu ! promit généreusement Toufou. Nous nous accorderons un peu de repos, tante Suzanne.... Et puis, boum! nous nous lancerons dans une autre aventure mystérieuse, la plus formidable de tous les temps!»

